

**Pierre DuBois**



# Climats

**Recueil de nouvelles**



# Table des matières

<b>1. LA JOURNÉE INTERNATIONALE DE LA FEMME !</b>	<b>11</b>
<b>2. LA LEÇON DE VIE</b>	<b>20</b>
<b>3. CHRISTIANNE VEUT FAIRE DU CINÉMA!</b>	<b>32</b>
<b>4. LA DERNIÈRE PÊCHE</b>	<b>50</b>
<b>5. LE GÉNIE!</b>	<b>61</b>
<b>6. LE PROMOTEUR</b>	<b>68</b>
<b>7. T'ES MALADE... FAIS-TOI SOIGNER!</b>	<b>77</b>
<b>8. LE DOCTEUR PETER VAN WALD VOUS RÉPOND</b>	<b>81</b>
<b>9. LOTO-QUÉBEC – LES GAGNANTS</b>	<b>86</b>
<b>10. PAUVRE CANADA!</b>	<b>99</b>
<b>11. DIALOGUE EN MI MINEUR</b>	<b>110</b>
<b>12. LE COL ROULÉ...</b>	<b>113</b>
<b>13. LOTO-QUÉBEC: LES PERDANTS!</b>	<b>121</b>
<b>REMERCIEMENTS</b>	<b>133</b>





# **Climats !**

**Recueil de nouvelles**

**Pierre DuBois**



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et  
Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Climats / Pierre DuBois.

Noms : DuBois, Pierre, 1944- auteur.

Description : Nouvelles.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20220017700 | Canadiana (livre numérique)

20220017719 | ISBN 9782925178538 | ISBN 9782925178545 (PDF) |

ISBN 9782925178552 (EPUB)

Classification : LCC PS8607.U21986 C55 2022 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Illustration de la couverture : John F. Marok, Complexité 2 (1994).

Huile sur toile, 115 X 87 cm. Collection de l'auteur. Avec l'aimable permission de l'artiste.

Photographie : Marianne Lessard

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Pierre DuBois, 2022

Dépôt légal – 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1<sup>re</sup> impression, septembre 2022

# BIBLIOGRAPHIE DE L'AUTEUR

## Littérature

*Devenez un joueur d'impact dans votre organisation.* Québecor, 2008.<sup>1</sup>

*Le sentiment d'appartenance du personnel.* Québecor, 2005.

*Les pays de Franz.* Roman. Les Éditions Vents d'ouest. 2016.

*Vents de travers.* Roman. Les Éditions La Plume D'or. 2017.

*Drôles de mondes.* Recueil de nouvelles. Les Éditions La Plume D'or. 2018.

*Étranges complots.* Recueil de nouvelles. Les Éditions La Plume D'or. 2021.

## En collaboration avec Catherine DuBois

*Les aventures de Collin l'abyssin. Tome 1. Collin le héros.* Les Éditions La Plume D'or. 2020.

*Les aventures de Collin l'abyssin. Tome 2. Où est Marie-Hélène?* Les Éditions La Plume D'or. 2020

## Œuvres musicales

(Éditions Obligato – Partitions et enregistrements sonores disponibles à la BANQ, et Bibliothèque et Archives Canada.)

*Les aventures de Collin l'abyssin.* Conte musical pour orchestre symphonique et narrateur. ISMN 99-0706057-00-2.

*Quatorze femmes.* Poème symphonique pour orchestre symphonique et mezzo-soprano. Poème d'Hélène Dorion. ISMN 979-0-706057-26-2.

*Le Titanic.* Poème symphonique pour grand orchestre symphonique et chœur mixte. Poème d'Alain Granbois. ISMN 979-0706057-51-4.

*Cinq variations pour piano sur le thème de Frère Jacques.* ISMN 979-0706057-11-8.

*Dans les Îles de Berthier.* Poème symphonique. ISMN 79-0-706057-60-6.

*Berceuse pour clarinette en sib et violoncelle.* ISMN 979-0-706057-50-7.

*Julie Papineau, l'opéra. Opéra en deux actes et onze tableaux.* D'après *Le roman de Julie Papineau* de Micheline Lachance. 1995. Québec Amérique. Solistes. Chœur. Danseurs. Orchestre symphonique. ISMN : 979-0-706057-57-6.

---

<sup>1</sup> Finaliste au concours *Livre de l'année* lancé par HEC.



À Suzanne Rousseau, mon amour,  
et à nos trois enfants  
(Par ordre d'entrée en scène)  
Pierre-Alain  
Marc-André  
Catherine



## LA JOURNÉE INTERNATIONALE DE LA FEMME !

Marc-André Leclerc, le célèbre avocat criminaliste de Montréal, appela Maryse, l'une de ses deux filles.

—Allo...

—Maryse... c'est moi, Marc-André. Comment vas-tu ?

—Ça fait longtemps que je n'ai pas eu de tes nouvelles ! Et un bon six mois que je ne t'ai pas vu.

—Moins que ça, quand même. Peut-être trois ou quatre mois. Je suis désolé. J'étais en procès. Une cause compliquée et de nombreuses remises. Des négociations qui n'en finissaient plus, des rebondissements, et tout le bazar ! Mais c'est terminé. Enfin !

—Bon... et puis ?

—Et puis ? J'ai gagné le procès ! Des fraudeurs seront en prison pour longtemps grâce à ton père. Leur sentence devrait aller chercher entre 12 à 15 ans.

—Contente pour toi. Pourquoi tu m'appelles ?

—Euh... j'avais simplement envie de te parler. Et aussi, je voulais t'inviter à...

—Au resto ? Chouette, alors !

—Non, pas au resto. Vendredi le 8 mars, c'est la Journée internationale des femmes et je voulais vous inviter, toi et Stéphanie, à mon chalet pour une superbe journée de ski. On annonce beau et...

—Est-ce que Stéphanie a dit oui ?

—Oui. Elle peut se rendre disponible en après-midi et viendra nous retrouver sur les pentes. Elle va partir de son bureau et se rendre directement à Bromont. Vous pourrez coucher au chalet, si vous le voulez.

—Pourquoi tu l'appelles toujours avant moi ? C'est moi la plus vieille. Ce n'est pas juste !

—Une année, ça ne fait pas une grande différence. Tu as 25 ans et elle, 24. Et puis, Stef est très occupée alors que toi tu étudies encore au cégep. À deux ou trois cours par session, tu as certainement plus de temps libre qu'elle. Tu dois comprendre qu'organiser une activité avec ta sœur, ce n'est vraiment pas évident. Mais je suis content

qu'elle puisse se libérer. Et j'espère que tu es libre toi aussi. Vendredi prochain, le 8.

— Pas de trouble. Est-ce qu'on pourra faire autre chose que du ski ? Ça fait trois ans que je n'en ai pas fait ! Depuis ton divorce d'avec maman, en fait. Je risque d'être rouillée...

— On en fera seulement deux ou trois heures durant l'après-midi. Et après, je vais vous préparer ce spaghetti aux boulettes de viande épicées que toi et ta sœur aimez tellement. Avec du bon *vino* en prime ! Pour le ski, tu n'auras qu'à aller sur des pentes plus faciles, comme celle du Hibou.

— J'aurai l'air niaiseuse sur des pistes de débutants !

— Mais non. Je vais en faire avec toi, quel que soit le niveau de la piste. L'important, c'est de prendre l'air et d'être ensemble.

— Est-ce que l'*autre* sera aussi au chalet ?

— Non, juste nous trois. Julie travaille tout le week-end au bureau. Elle prépare une importante cause sur la maltraitance conjugale qui devrait faire jurisprudence.

— Bon. Tu viens me chercher vendredi matin ? Comme tu le sais, contrairement à Stéphanie, je n'ai pas d'auto.

— Stéphanie travaille comme chef d'équipe dans un grand cabinet de comptables. Elle a les moyens de se payer une voiture. Bien sûr que je vais aller te chercher ! On ira ensuite au chalet prendre une bouchée et préparer notre équipement pour notre sortie de ski. Vers 10h30... ça te convient ?

— Quand maman va apprendre ça, elle sera furax !

— Je ne vois pas pourquoi elle le serait. On s'est séparé comme le font 47% des couples au Québec. Il y a trois ans de ça, et puis elle a un conjoint, maintenant. Je lui remets aussi un très gros chèque mensuel. Elle n'est pas trop à plaindre.

— T'arrêtais pas de la tromper avec l'*autre* !

— Je suis tombé en amour avec Julie. Une femme superbe avec qui je partage les mêmes intérêts. Ce sont des choses qui arrivent fréquemment de nos jours. Toi-même, tu trompais Philippe avec je ne sais plus qui... ah oui, avec Nick, un joueur de football des *Redmen* de McGill. Mais, dis-moi, c'est quoi le bruit bizarre que j'entends en arrière-fond ?

— C'est Tony qui pratique sa guitare électrique.

—Le son est bizarre... on dirait des chaudrons qui déboulent l'escalier. Tony, c'est ton nouveau copain ?

—Je n'ai pas envie d'en parler ! À vendredi !

—D'accord... À vendredi.

### Vendredi, 10h35

—Papa, tu as acheté une nouvelle voiture... Un gros *VUS* !

—Bonjour, Maryse... Oui, la firme m'a loué pour deux ans une *BMW X5* afin de souligner ma performance lors du procès. Très pratique, un *VUS*, lorsqu'on possède un chalet et très bientôt, un condominium en Floride. J'en ai trouvé un superbe à Jupiter, sur la côte Est de la Floride. J'ai fait une offre et j'attends la réponse du vendeur. Ça devrait marcher.

—C'est là que Céline Dion habite. À Jupiter.

—Ah... Je ne le savais pas.

—Papa, c'est très polluant un *VUS*. Tu ne penses donc pas à la planète ?

—Mon camion n'est pas plus polluant que la *Lexus* que j'avais auparavant. Il s'avère probablement moins polluant que la plupart des autos ordinaires en raison de toutes ses avancées technologiques. Mon véhicule est un véritable ordinateur sur roues et aussi, il est très sécuritaire.

—Mais il fonctionne au pétrole sale !

—Bon, on y va ? Arrivée à 12 h 12, selon le GPS.

—Ne change pas de sujet ! Tu pollues la planète avec cette voiture ! Mon prof de sociologie l'a dit.

—Maryse, après le cégep, si tu le finis un jour, tu pourras t'acheter une bagnole électrique et sauver la planète. Libre à toi.

—Tu es donc un climatosceptique ? Tu ne crois pas aux changements climatiques...

—La science, ce n'est pas une affaire de croyances comme c'est le cas pour les religions. N'oublie pas qu'avant de faire mon droit, j'ai étudié la géologie pendant deux ans. On pourra parler de l'évolution du climat au souper, si tu le veux.

—Pourquoi tu n'as pas continué en géologie ? Pas assez payant ?

—Je n'aimais pas le milieu universitaire ni celui des minières, qui représentent pratiquement les seuls débouchés pour un finissant en géologie. Et ce n'était pas assez payant. Tu as tout à fait raison. Si

j'avais été géologue, jamais je n'aurais pu verser à ta mère la grosse pension qu'elle reçoit aujourd'hui, tout comme je n'aurais pas pu payer tes études, ton appartement et tes frais de subsistance.

— Faudrait penser à m'augmenter. J'ai de la difficulté à arriver.

— D'accord. Prépare-moi un budget pro forma.

— Un quoi ?

— Un budget mensuel qui comprend tes divers postes de dépenses, comme le loyer, la nourriture, les études, les loisirs, etc. Sinon, je vais t'augmenter selon le taux d'inflation... qui est à peu près de 2,5%.

— L'inflation, c'est correct.

Marc-André Leclerc ne put s'empêcher d'esquisser un sourire. De toute évidence, Maryse souhaitait garder secrètes ses finances personnelles.

\*\*\*

— On arrive au chalet. Montons prendre une bouchée et ensuite, on attaque les pentes.

— Wow ! Tu as changé la déco... C'est très joli. Plus... féminin.

— Oui, Julie voulait imprimer sa marque. Installons-nous et mangeons. Je vais préparer nos assiettes.

— Il y a quoi au menu ?

— Du saumon fumé.

— Chouette !

— Je me suis souvenu que tu aimais beaucoup ça quand je préparais une assiette de saumon fumé avec des pâtés, des kiwis, des câpres et des oignons.

— Et une baguette. Presque tous les vendredis pour le souper. On appelait ça *Manger à la parisienne*. C'était comme une fête.

— De beaux souvenirs.

— Tu n'aurais pas un peu de vin blanc pour accompagner le tout ?

— Oui, mais n'oublie pas que c'est le ski la principale activité de l'après-midi. Pas le dîner.

— (...)

\*\*\*

—Déjà trois heures ! Enfilons notre équipement. Après, à nous les pistes !

De la chambre d'invités où Maryse se préparait retentit un long cri à faire s'enrouler les stores.

—PAPAAAAA !

—Mon Dieu ! Qu'est-ce qui se passe ? As-tu vu une souris ? Une grosse araignée ? Une colonie de coquerelles ?

—Non. Mes vêtements ne me font plus et mes bottes sont trop petites. Je ne rentre plus dans rien. C'est effrayant ! En plus, mon ensemble est laid sans bon sang. C'est démodé ! Je vais avoir l'air d'une vraie folle ! Je vais faire rire de moi.

—Tu auras pris un peu de poids ces dernières années. Ça fait quand même trois ans que tu n'as pas porté ces vêtements-là.

Frustrée, Maryse s'écria :

—Je n'ai pas engraisé ! Je ne suis pas grosse ! Les vêtements ont peut-être rétréci dans la garde-robe. C'est possible.

—Non, tu n'es pas grosse. Je me suis mal exprimé. Tu es toujours très jolie. On peut acheter des vêtements neufs à la boutique... Faudrait cependant se dépêcher.

—Je veux la marque *Descente*.

—Je ne sais pas s'ils ont cette marque-là... Tiens, c'est ta sœur qui m'appelle...

—Allo, Stéphanie... Comment vas-tu ? Est-ce que tu arrives bientôt ?

—(...)

—Quoi ? C'est pas vrai ! Comment c'est arrivé ?

—(...)

—Tu parles d'une galère ! Est-ce que c'est douloureux ?

—(...)

—Bon. Prends bien soin de toi. Je passerai te voir. Mes salutations à Paul-André.

—Qu'est ce qui se passe, papa ?

—En se dépêchant pour venir nous rejoindre, Stéphanie a fait une vilaine chute dans l'escalier du bureau, et elle s'est frappé la tête contre un mur. On pense qu'elle fait une commotion cérébrale. Elle doit aller à l'hôpital pour y être évaluée.

—Pauvre elle.

— Bon. Je pense bien que c'est fini pour le ski. On ne peut pas dire que notre journée soit une réussite. La Journée des femmes est plutôt la journée des mauvaises surprises. Misère !

— Papa...

— Oui...

— Il faut que je te dise...

— Quoi ?

— Je suis enceinte et je veux me faire avorter...

— Tabarnak !

— Voyons, papa ! J'ai besoin de ton aide, pas de tes reproches.

— Excuse-moi, c'est sorti tout seul. Alors, qu'est-ce que je peux faire pour t'aider ?

— Me conduire à la clinique, m'attendre et me ramener à l'appartement. C'est dans deux semaines ; le 23 mars, à 10 h 00.

— Et, si je peux me permettre, c'est qui le géniteur ? Philippe, Nick ou Tony ?

— Probablement Nick ou Tony. Je suis enceinte de deux mois et à l'époque, je fréquentais les deux en même temps.

— Tu pourrais exiger un test d'ADN et obtenir une compensation financière. Je pourrais m'occuper de la procédure légale...

— Je ne veux pas de ton test de *DN*. Je veux me débarrasser de ce bébé-là, un point c'est tout.

— Comme tu veux. Je suis à ta disposition. Qu'est-ce que tu dirais si j'allais maintenant te reconduire à ton appart ? On a dîné assez tard et je n'ai pas tellement faim pour le souper.

— Moi non plus. D'accord.

Le trajet de retour se fit en silence. Maryse somnolait en laissant échapper un soupir de temps à autre.

Puis Marc-André eut une idée...

\*\*\*

Deux jours plus tard...

— Allô...

— Maryse, c'est moi. Comment vas-tu ?

— Bah... j'ai vomi, ce matin. Mais ça va mieux, maintenant.

—Écoute... j'ai une proposition à te faire. Je voudrais que tu m'écoutes jusqu'au bout... jusqu'au bout avant de réagir et de me donner ta réponse.

—Une proposition ? O.K.

—Voilà. C'est une offre intéressante. Très, très intéressante, même.

—O.K. Vas-y...

—Comme tu le sais, je vis avec Julie depuis trois ans. Nous nous aimons beaucoup et notre couple, c'est du solide. Du béton armé ! La preuve, c'est que je ne l'ai jamais trompée, malgré ma grande facilité à me faire des copines. Quand tu es un professionnel qui réussit et qui a de l'argent, que tu es grand, *slim*, de belle apparence, c'est très facile d'avoir une vie amoureuse active. Et il y a tellement de belles femmes au bureau ! Tout ça pour dire que notre couple, à Julie et moi, c'est du solide.

—Tu l'as déjà dit.

—Oui ? Ah ! désolé. C'est que ma proposition... notre proposition, en fait... est assez délicate...

—(...)

—Bon. Je continue. Julie n'a pas d'enfant. Question de spermatozoïdes chez son ex. Elle vient de dépasser la quarantaine et elle ne peut plus en avoir selon son médecin. Enfin... sa gynécologue. Julie adore les enfants et le fait de ne pas en avoir constitue pour elle un gros problème. Presque un drame. Tu me vois venir...

—Ouais...

—Voici notre offre : tu gardes le bébé et Julie et moi l'adoptons légalement à sa naissance. Mon bureau s'occupera des procédures. Évidemment, nous allons te dédommager financièrement pour ta grossesse... Tu serais comme une mère porteuse.

—*Financièrement*... ça veut dire quoi ?

—J'y arrive. Il te reste sept mois de grossesse. Nous te donnerions 5 000 \$ par mois jusqu'à l'accouchement, 10 000 \$ pour l'accouchement et 2 000 \$ par mois pendant un an pour te permettre de te... *relever* de l'accouchement. Julie et moi te donnerions donc au total...

—69 000 \$ !

—Diable ! Tu calcules vite ! Prends le temps d'y penser, Maryse. Ne me donne pas de réponse tout de suite. Tu peux consulter ta sœur, si tu le veux. Ou ta mère.

—Pas ma mère ! Stéphanie, peut-être.

—Une dernière chose. Si tu voulais garder le bébé après l'accouchement, car on ne sait jamais, il y aura une disposition dans notre contrat à cet égard. Et tu garderais l'argent déjà donné. Prends le temps d'y penser... D'accord ?

—Je ne veux pas d'enfant. C'est certain. Donne-moi une semaine pour réfléchir à ta proposition.

—J'espère que tu vas accepter. Si tu as des questions, n'hésite surtout pas à me contacter. Je réponds toujours quand mes filles m'appellent. J'aimerais beaucoup avoir un garçon, même si j'adore mes filles.

\*\*\*

Deux jours plus tard. Marc-André reçut un appel de Maryse.

—Papa ? J'accepte ton offre. Mais tu vas continuer à payer mon loyer et mes études, d'accord ?

—Mais oui. Ah, que je suis content ! Et Julie va être folle de joie. Je vais préparer le contrat. Oh ! Je vais même ajouter une clause importante : si tu avais besoin d'une aide psychologique pendant ou après ta grossesse, nous en assumerions tous les coûts. Aussi, tu peux être certaine que le bébé ne manquera de rien. Il aura tout, cet enfant-là, et Julie va être une excellente mère. Tu pourras même être sa marraine, si tu veux.

\*\*\*

Me Marc-André Leclerc prépara le contrat avec la participation active de Julie, sa conjointe, aussi avocate. Cette dernière ajouta une clause prévoyant que Maryse puisse acheter tous les vêtements de maternité qu'elle souhaiterait. Elle partait du principe qu'une mère heureuse ne peut mettre au monde qu'un enfant en bonne santé.

Le contrat dûment signé, le couple engagea une designer de renom pour concevoir et préparer la chambre de l'enfant. On privilégia toutes les nuances de bleu possibles. C'était écrit dans le ciel que ce serait un garçon. Le lit avait été commandé d'Italie, comme la lampe *Murano*. Une berceuse en bois d'érable, particulièrement dispendieuse (comme le reste !) fut achetée d'un artisan qui avait pignon

sur rue près de la chapelle Notre-Dame-de-la-Victoire dans la partie historique du Vieux-Québec.

Selon une grille d'analyse exigeante, Marc-André et Julie engagèrent une gardienne d'enfants en vue de leurs sorties éventuelles. Ils envisagèrent même de changer de quartier pour permettre à l'enfant de fréquenter les meilleures écoles, dont le Collège Jean-de-Brébeuf à Outremont.

Quant à Maryse, elle vivait très bien sa grossesse, se permettant de nombreuses sorties dans les meilleurs restaurants de son quartier, toujours en agréable compagnie. Avec l'argent qu'elle recevait chaque mois, elle menait la grande vie.

\*\*\*

Deux mois plus tard...

Le cellulaire de Marc-André vibra alors qu'il était chez un client. C'était Maryse. Il s'excusa donc, sortit du bureau et prit l'appel.

— Papa ?

— Oui. Qu'est-ce qu'il y a, ma fille ? Tu pleures ?

— Oui. Je t'appelle de l'hôpital. J'ai fait une fausse couche !

— Tab...

## LA LEÇON DE VIE

Je me souviendrai toujours de ma première rencontre avec les parents de Marie-Hélène. Une catastrophe !

Nous avions tous les deux dix-neuf ans, presque vingt, et nous nous aimions. Un amour qui prenait naissance au plus profond de nous.

Nous nous rencontrions aussi souvent que possible dans les parcs, les restaurants, les cinémas, à la patinoire ou chez mes parents. Mais jamais chez les siens.

Jamais chez les siens !

Elle leur camouflait nos rencontres, qu'elle déguisait en sorties entre copines. Malgré ses presque vingt ans, ses parents exerçaient une autorité toxique sur elle. Mais ça allait bientôt changer...

Marie-Hélène commença par leur avouer qu'elle avait un amoureux. Elle réussit ensuite à franchir le mur des protestations et à les convaincre qu'une rencontre avec Antoine, l'amoureux en question, s'avérait nécessaire, voire essentielle pour la bonne suite des choses. Question de normalité et de savoir-vivre.

C'est alors que je fais mon entrée en scène.

Très grosse cabane à Mont-Royal. Doublement emmurée. Mal desservie par les transports en commun. Des citoyens qui scrutent leur environnement immédiat, à la recherche de potentiels intrus. Il faut bien protéger la pureté de la place. Des mécanismes de défense contre le petit peuple dont je suis issu.

Après quatre autobus, j'arrive enfin au *château* de mes futurs beaux-parents.

— *Are you looking for something?* me lance un voisin suspicieux.

— Non, merci. Ça va.

— *What?*

Je vérifie l'adresse à l'aide de mon cellulaire, et je sonne.

Marie-Hélène m'ouvre la porte en affichant un grand sourire. Elle porte un tailleur gris, une tenue très conservatrice que je ne lui ai jamais vue. Je la suis dans le long et large couloir dominé par d'impo-

sants lustres en cristal. Les murs sont tapissés de tableaux, essentiellement des paysages. Elle se retourne, lève les yeux au ciel et soupire. Je comprends que ce ne sera pas facile. Mais nous nous aimons, et c'est tout ce qui compte.

Au salon, sa mère, Henriette, une femme maigre, sèche et froide, coiffure en chignon, bouche pincée, m'octroie de la tête un fauteuil à une place... le plus loin possible de sa fille. Si elle savait... D'une voix éraillée et haut perchée, elle me demande :

— Tu n'as pas eu trop de difficulté à trouver notre... maison ?

— Non, pas du tout. J'ai un GPS. En fait, c'est mon téléphone intelligent qui me sert de GPS.

La femme m'examine de la tête aux pieds. Son regard s'attarde sur mes espadrilles *Nike*, puis elle exhibe une petite moue suffisante.

— Que font tes parents, Antoine ? Tu permets que je t'appelle Antoine et que je te tutoie ?

L'inquisition est lancée. Je le sais et Marie-Hélène le sait aussi. Je vais perdre au concours : *Est-il assez bien pour notre fille ?* mais je m'en fous. Nous nous aimons. C'est tout ce qui compte. Ça fait deux fois que cette phrase me traverse l'esprit. De l'insécurité ? Je me suis donné un code de comportements, une suggestion de François, un ami psychologue qui enseigne au cégep. À privilégier en toutes circonstances : 1) Contrôle de soi et 2) Gentillesse (même factice !), pour ne pas donner prise à la critique malveillante.

Je réponds donc avec le sourire...

— Bien sûr, madame. Mon père est contremaitre dans une manufacture de chaussures et ma mère fait de la suppléance occasionnelle à l'école du quartier.

— Où est-ce ? À Montréal ? Dans quel quartier ?

— Hochelaga-Maisonneuve.

— Oh ! Dans l'est de la ville...

Marie-Hélène tente une diversion pour chasser le malaise engendré par mon origine... géographique.

— Les parents d'Antoine sont très gentils. Son père est très amusant et son humour spontané me fait beaucoup rire.

— Oui, mes parents t'aiment beaucoup, Marie-Hélène.

— Et c'est réciproque.

Toujours sans sourire, Henriette poursuit...

—Jacques, mon mari, est un courtier en valeurs mobilières qui réussit très bien en affaires. Et moi, je m'occupe de mes œuvres charitables. Essentiellement du bénévolat au MMFA<sup>2</sup>, au MSO<sup>3</sup>, au *Montreal Chamber Orchestra*, et à la *Mt Royal Library*. Tiens, voici Jacques qui arrive...

Un homme costaud et de belle apparence fait son entrée. Voilà un couple plutôt mal assorti.

—Oh! Ah oui! Bonjour... Euh... c'est quoi ton nom, déjà?

—Antoine, monsieur.

—As-tu eu de la misère à trouver l'endroit?

—Votre maison? Non, j'ai un GPS.

—J'en ai un aussi dans mon *Alfa-Romeo*. Mais il faudrait que je le programme.

—Très facile. Je peux le faire pour vous si vous voulez.

—C'est gentil. Mais je vais toujours aux mêmes endroits. Je ne l'utilise donc jamais. Dis-moi... euh... Antoine, qu'est-ce que tu veux faire, plus tard, dans la vie, comme profession?

J'ai alors l'impression plutôt désagréable d'être un dernier candidat devant un comité de sélection revêché qui aurait déjà fait son choix. Je garde tout de même un calme olympien, toujours fidèle à mon code de comportements.

—Je termine un DEC en technologie de l'électronique au Cégep Maisonneuve. Je m'intéresse à la fibre optique, aux lasers, et à leurs nombreuses possibilités. Les débouchés habituels, pour répondre à votre question, sont l'enseignement et la recherche. Mais j'ai d'autres ambitions...

—Antoine est un génie de l'électronique, renchérit Marie-Hélène. Il a obtenu une bourse du gouvernement...

Henriette se lève et, avant de s'éclipser à la cuisine, prend le temps de lancer:

—Une bourse du gouvernement, c'est-à-dire une aide financière pour les... démunis?

—Maman! Voyons!

Je réponds, toujours avec un sourire dans la voix.

—Non, madame. Mes parents ne sont pas très fortunés, mais ils peuvent payer mes études, d'autant plus que je suis enfant unique.

2. Montreal Museum of Fine Arts.

3. Montreal Symphony Orchestra.

J'ai reçu du gouvernement du Québec une bourse d'excellence pour mes performances scolaires. Et aussi, pour une recherche sur les rayons lasers qui a été primée par l'*Acfas*, c'est-à-dire l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences. Je ne connais pas leur dénomination anglaise. Je serai d'ailleurs un invité d'honneur à leur congrès annuel qui se tiendra en décembre prochain. Marie-Hélène va m'y accompagner.

— Ah bon ! s'exclame sèchement Henriette, visiblement déçue de ce qu'elle vient d'entendre.

C'est clair. Ils envisagent un autre genre de prétendant pour leur fille. Je viens momentanément de brouiller les cartes. Fascinant.

Henriette va à la cuisine d'un pas saccadé. On dirait une cuillère tombée dans un broyeur en marche.

— Antoine, es-tu parfaitement bilingue ? me demande Jacques

— Je parle très bien l'anglais, c'est la langue internationale de la recherche. Mais je ne peux pas me qualifier de *parfaitement bilingue*.

— Nous, dans notre famille, nous parlons tous l'anglais sans accent. Même Marie-Hélène.

Je comprends mal le : *Même Marie-Hélène*. Commentaire misogynne et sexiste ? Difficile à dire.

Puis de la cuisine...

— On passe à la table !

L'examen se poursuit, toujours mené par Henriette, tandis que Jacques consulte son cellulaire après s'être servi en solo un gin-tonic.

— Pourquoi tu n'as pas choisi la médecine ou le droit, si évidemment tu avais le talent pour exercer ces professions libérales ? Notre fils, Édouard, le frère aîné de Marie-Hélène, est médecin. Il pratique dans une clinique privée, ici, à TMR.

S'ensuit un regard exaspéré de Marie-Hélène.

— La médecine et le droit ne m'intéressent pas. Pour ce que je veux faire, un DEC en technologie de l'électronique, c'est vraiment la bonne formation. Je vais la compléter avec des cours universitaires, mais de façon très ciblée. Toujours dans les technologies de pointe.

— Oui, mais, un professionnel reste un professionnel... pour la vie. Un docteur, c'est un docteur. Un avocat, c'est un avocat. C'est une question d'image et c'est important, l'image, dans notre société. Un docteur ou un avocat sont capables de bien faire vivre leur famille, ajouta Henriette avec une petite moue hautaine.

Je garde mon calme, et réplique :

— J'ai un projet de recherche emballant et j'aurai sans doute besoin d'un avocat pour bien ficeler ma demande de brevet international...

Henriette...

— Tu vois. J'ai raison.

Un silence pénible s'ensuit. Il fallait que je dise quelque chose qui aille les chercher... *Allez, Antoine, fais un effort. Cherche!* me dis-je. Et je trouve ceci, faute de mieux...

— Vous avez vraiment de très beaux meubles. Très modernes. J'aime beaucoup ces lignes futuristes. C'est très design.

Enfin un sourire de la part d'Henriette. Je crains qu'une partie de son maquillage tombe dans son potage parmentier. J'ai donc fait mouche et je marque quelques points, ou du moins j'arrête d'en perdre.

— Nous achetons tous nos meubles chez *Roche Bobois*. Parfois directement de Paris. Ça coûte une petite fortune, mais c'est de la grande qualité et c'est très... très... design.

Jacques met son téléphone de côté et renchérit...

— Marie-Hélène t'a peut-être dit que nous possédons aussi une grande maison au lac Tremblant. En fait, c'est plutôt un domaine. Directement sur le lac. Avec un quai et un bateau. Un *Bayliner* de 30 pieds. Moteur Mercury, 450 chevaux. Il s'agit d'une très grande maison qu'un designer reconnu de vêtements avait fait construire. Je ne me souviens plus de son nom... En tout cas, il a fait faillite et j'ai rachetée sa demeure. Six millions. Une bonne affaire. Tous les meubles de notre domaine viennent aussi de *Roche Bobois*. C'est notre... *trade-mark*.

Henriette ajoute... avec un sourire ambigu :

— Si un jour tu avais la chance de passer par là, on voit notre maison du chemin. Facile à reconnaître. C'est la plus grosse.

Je note l'absence d'invitation personnelle. Je ne fais donc pas partie des plans. Amusant. Et je réponds :

— Je n'en doute pas, madame.

— C'est pour ça qu'il faut poursuivre les études. La médecine ou le droit, ce sont des carrières d'avenir.

— Bien sûr, madame.

Marie-Hélène me regarde avec un sourire moqueur. Comment se fait-il qu'elle soit si charmante, si empathique et si authentique? Un saut dans l'espace génétique, sans doute.

Jacques ajoute alors son grain de sel aux propos sectaires de sa femme.

— Le meilleur conseil que je peux te donner... euh... Antoine... c'est d'éviter les professions qui finissent en *IE*, comme la philosophie, la sociologie, la psychologie, et tout ça.

J'éprouve quelques arythmies et une hausse soudaine de ma tension artérielle, mais je réussis à dire :

— C'est un point de vue intéressant.

Mon ami François serait fier de moi. Je respecte le code de comportements à la perfection.

Et Henriette de poursuivre en changeant de thème...

— Antoine, qu'est-ce que tu lis ces temps-ci ?

— J'ai un projet innovateur dans mon domaine d'études, ce qui m'amène à ne lire que des ouvrages techniques. Sur les lasers en particulier.

— Moi, je fais partie d'un club de lecture très sélect à TMR, et je lis les dernières parutions littéraires. En anglais, évidemment. Très important, Antoine, la culture. La lecture, les arts, la musique, la peinture. Ah ! Le musée des impressionnistes à Paris ! Une pure merveille ! Antoine, as-tu voyagé un peu ?

— Non, pas vraiment, madame. Québec, Ottawa, Toronto, pour des congrès ou des présentations. Les grands voyages, ce sera pour un peu plus tard.

— Tu as bien le temps, intervient Jacques qui se montre soudainement plus sympathique. Dis-moi... est-ce que tu fais du sport ? Moi, j'ai joué au hockey quand j'étais jeune. Jusqu'au niveau *junior*. À l'attaque. À l'aile droite.

— À l'aile droite ! Non, je ne suis pas un grand sportif, mais je fais de la natation, du tennis et surtout, du tir à l'arc selon la méthode japonaise du Kyudo. Vous savez... les longs arcs asymétriques.

— Jamais entendu parler. Comment vous êtes-vous rencontrés, Marie-Hélène et toi ?

— Dans une boîte à chansons qui s'appelle *Les deux Pierrots*. C'est dans le Vieux-Montréal.

— Jamais entendu parler.

Marie-Hélène...

— Antoine, pourrais-tu nous parler de ton projet de détection au laser? Une brillante innovation!

— Bien sûr, Marie-Hélène.

Je m'apprête à faire une synthèse de mon projet quand Jacques se lève de table et dit...

— Désolé, Antoine. Ce sera pour une autre fois. Je dois passer quelques coups de fil. Je viens de faire un investissement majeur et je suis attentivement son évolution. Je n'ai pas droit à l'erreur.

Après le pouding anglais, Henriette lance :

— Marie-Hélène... J'oubliais. Marc t'a appelée, cette semaine... il voulait sortir avec toi.

Marie-Hélène se tourne alors vers moi et m'explique :

— Marc est un cousin qui aime beaucoup la musique. Il m'invite occasionnellement aux concerts.

— Oui, mais c'est un garçon très bien et ses parents sont riches, précise sèchement Henriette.

— Maman, est-ce que je peux prendre ton auto pour reconduire Antoine chez lui?

— Oui, mais je veux que ce soit toi qui conduises.

— Viens, Antoine...

Devant chez moi, alors que nous sommes encore dans la voiture...

— Encore une fois, Antoine, je suis vraiment désolée. Je n'aurais jamais pensé que mes parents se conduiraient comme de parfaits imbéciles. J'ai honte de ma mère *snobicharde* et de mon père qui a une étroitesse d'esprit à faire peur! Mais toi, Antoine, tu étais super. Je me demande d'ailleurs comment tu as fait! J'ai failli éclater de rire quand tu as répété : *à l'aile droite!*

— Bah... l'attitude de tes parents à mon égard, ce n'est pas très important. Bien sûr, j'aurais préféré qu'ils m'acceptent comme les miens t'acceptent. Mais ce n'est pas le cas. Dommage.

— Qu'est-ce que nous allons faire, Antoine?

— Il faut encore réfléchir, mais voici ce que je pense. Le cégep m'offre un poste permanent d'enseignant, malgré mon jeune âge. Dès la prochaine session. Je vais l'accepter et j'aurai du temps pour poursuivre ma recherche et mettre mon invention au point. J'aurai droit à un bon salaire et à d'excellents avantages sociaux. Et beaucoup de

temps libre que j'utiliserai à profit. Si tu veux, on pourrait habiter ensemble dans six mois à peine ! On pourrait louer un bel appartement dans Rosemont.

— Bien sûr que je le veux !

— Nous allons être très heureux ensemble. Tu pourras terminer tes études au cégep et poursuivre en bibliothéconomie à l'université. Mais il y a un problème.

— Ah oui ? Lequel ?

— Ça finit en *IE* !

Marie-Hélène rit de bon cœur, puis me propose en baissant la voix :

— Penses-tu que tes parents trouveraient à redire si je passais la nuit avec toi ?

— Ils vont nous envier.

— J'y compte bien.

— Je t'aime.

— Moi aussi.

\*\*\*

Le déménagement dans notre nouvel appartement donna lieu à une petite fête très réussie. Nous avons invité nos amis les plus proches, ainsi que mes parents.

Amuse-gueules, vin et bonne humeur.

\*\*\*

Je travaillais au cégep depuis peu et nous avons meublé la cuisine, notre chambre et une petite pièce dans laquelle on trouvait un téléviseur et un bureau pour Marie-Hélène. Des achats effectués dans un magasin de type grande surface. Nous étions loin de *Roche Bobois*, mais ça n'avait aucune importance.

En septembre, Marie-Hélène avait commencé ses cours en bibliothéconomie à l'Université de Montréal et envisageait de faire une maîtrise dans cette discipline.

Pour ma part, je me suis découvert une véritable passion pour l'enseignement et je formais une belle équipe avec ma douzaine d'étudiants, pratiquement du même âge que moi. Avec la contribution occa-

sionnelle de ces derniers, ravis de participer à un projet si innovateur et doté d'un fort potentiel commercial, mon travail de recherche avançait rondement. Le bonheur total.

Un jour, Marie-Hélène **reçut** un appel de sa mère, qui lui offrait de nous prêter de l'argent si nous étions dans le besoin. Offre aussitôt déclinée. Henriette lui apprit également que Jacques travaillait très fort sur son fameux projet d'investissement. Même qu'il passait des soirées entières au bureau.

Surprise ! Lors d'un congrès au Reine Élisabeth, j'ai vu Jacques sortir d'un ascenseur avec une jolie brunette pendu à son bras. Les deux avaient les yeux dans les yeux. J'ai choisi de ne rien dire à Marie-Hélène.

Je me suis rapidement rendu compte que l'obtention d'un brevet pour mon invention requérait des connaissances que je n'avais pas. J'ai donc fait appel à un expert de la firme de consultants *Brevets Plus inc.*, qui s'est chargé de tout le processus administratif. Mon projet l'emballait tant, qu'il a réuni tous les associés et les directeurs de son cabinet pour qu'ils connaissent à fond mon innovation. Je leur ai fait une présentation *PowerPoint* qui a remporté un grand succès.

Mon innovation visait l'industrie automobile. Il s'agissait d'offrir en option aux automobilistes et aux camionneurs un petit dispositif électronique qui, placé sous le véhicule, permettait de détecter, à l'aide d'un laser, la glace noire et le risque d'*Aqua planning*. Des risques accentués par le réchauffement climatique.

La direction de *Brevets Plus* m'a alors proposé une participation financière de 5 %, que j'ai accepté avec enthousiasme. J'aurais eu de la difficulté à assumer personnellement tous les frais de développement et de mise en marché de mon produit, qu'ils ont pris à leur charge. Une firme d'ingénierie a mis le détecteur au point et a construit plusieurs prototypes.

Après quelques mois, j'ai obtenu un brevet international qui protégeait mon invention dans 153 pays. J'ai alors pris une sabbatique pour me consacrer à la mise en marché du *Road Hazard Detector*®, mon invention. Et le conte de fées a commencé.

J'ai été invité par l'*Association internationale des manufacturiers automobiles (AIMA)* à Genève pour présenter mon invention. Cette association a couvert tous mes frais de déplacement et de séjour. Bien entendu, j'y suis allé avec Marie-Hélène, pour qui mes hôtes

avaient préparé une visite guidée de Genève et de la région environnante.

Après un long préambule, la direction exécutive m'a offert dix-huit millions de dollars américains pour la cession de mes droits sur le *Road Hazard Detector*. On m'a ensuite remis une série de documents à étudier et à signer.

Comme le cabinet *Brevets Plus inc.* détenait une participation de 5% sur la vente éventuelle de mon invention, je me devais de les consulter. Je leur ai donc faxé les documents en leur demandant une réponse rapide. Le lendemain matin, c'était chose faite. Les associés du comité exécutif me suggéraient de porter le montant de la vente à vingt-deux millions de dollars américains. Ils m'ont également soumis une stratégie de planification fiscale, de manière à minimiser les impôts imputables à la transaction.

La direction de l'*AIMA* a accepté notre contreproposition et nous avons célébré notre entente le soir même au restaurant l'*Aparté*, le meilleur établissement de Genève.

Marie-Hélène et moi avons décidé de rester un jour de plus à Genève pour fêter notre réussite dans l'intimité. Au bar de l'Hôtel Bristol, nous avons discuté de notre avenir... Est-ce que j'allais continuer à enseigner au cégep? Est-ce que Marie-Hélène devait continuer ses études en bibliothéconomie? Était-ce le bon moment de fonder une famille, malgré notre jeune âge? Devions-nous acheter une maison? Nous avons répondu *oui* à ces quatre questions. Comme nous montions à notre suite avec la ferme intention de lancer le projet *familial*, Marie-Hélène a reçu un appel téléphonique de sa mère. Après quelques hésitations, elle a répondu.

—Allo, maman...

—(...)

—Mais voyons!

—(...)

—Ce n'est pas possible! Tous les malheurs te tombent dessus en même temps!

—(...)

—Quoi? Édouard aussi!

—(...)

—Qu'est-ce que tu vas faire?

—(...)

—Je comprends, maman. Nous rentrons demain à Montréal. Nous irons te voir, Antoine et moi, pour essayer de faire quelque chose ou du moins... de trouver une solution. À demain. Repose-toi.

Marie-Hélène m'a proposé de redescendre au bar pour boire une eau minérale. Elle était catastrophée. Elle m'a expliqué que son père avait quitté sa mère pour une autre femme, et qu'il avait fait faillite à la suite d'un placement qui avait très mal tourné. De plus, comme il avait entraîné des clients de la firme dans cet investissement hasardeux, il avait été congédié.

—Mes parents n'ont plus un sou et risquent de perdre leur maison en ville, et aussi, le domaine au lac Tremblant. Les deux sont lourdement hypothéqués.

Je n'en revenais pas. Henriette et Jacques, séparés et dans la dèche. J'avoue avoir ressenti un *petit velours* que j'ai habilement camouflé à Marie-Hélène. Sans doute un peu d'immatunité de ma part. Faudrait en parler à François, mon psychologue préféré. Enfin...

Quelle leçon de vie !

—Si j'ai bien compris, Marie-Hélène, nous rencontrons ta mère demain soir.

—Oui. Elle a besoin de notre appui moral. Je ne veux pas qu'elle se sente abandonnée. Édouard, mon frère, a aussi investi pas mal d'argent dans cette histoire et il ne peut pas l'aider d'aucune façon.

—D'accord.

—Montons nous coucher. Je ressens une grande fatigue.

Le lendemain, nous sommes arrivés chez Henriette en fin d'après-midi, directement de l'aéroport. Elle nous a fait passer au salon, où j'ai choisi de m'asseoir dans le même fauteuil d'appoint qu'elle m'avait attribué lors de ma première et seule visite. La pauvre femme, qui avait tout perdu de son allure altière et condescendante, s'est mise à pleurer à gros sanglots.

Marie-Hélène l'a alors prise dans ses bras, démonstration d'affection qui m'a surpris, car jusque-là, elle s'était toujours montrée très dure à l'égard de sa mère, à la suite de son comportement mesquin à mon endroit. La situation était vraiment pathétique.

Henriette n'arrêtait pas de dire en pleurant : « Je n'ai plus rien ! Je n'ai plus rien ! Plus un sou ! Jacques m'a trahie avec une traînée. Nous allons perdre notre belle maison et notre domaine au lac Tremblant

que j'aimais tant. Les banques vont tout saisir. Nos beaux meubles... Tout. Où est-ce que je vais aller? Qu'est-ce que je vais devenir?»

Marie-Hélène m'a jeté un regard qui me suppliait d'intervenir. Que faire? J'ai réfléchi quelques instants...

—Bon. Il faut oublier votre maison de TMR pour des raisons évidentes. Vous allez la perdre. Il faut toutefois sauver le domaine au lac Tremblant, que vous semblez beaucoup aimer. Quel est le montant de la dette hypothécaire?

—Trois millions, et Jacques accuse un retard de quatre mois dans les paiements.

J'ai hoché la tête...

—Je vais vous faire une proposition... à prendre ou à laisser. Je n'en ferai pas d'autres. Voilà. J'achète le domaine au lac Tremblant pour quatre millions. Je rembourse l'hypothèque, et il vous restera à peu près un million à partager avec Jacques. Il le faut si on veut éviter qu'il empêche la transaction par malveillance. Je revendrai la propriété dans trois ans avec, j'imagine, un bon profit puisqu'elle a été payée six millions par Jacques. D'ici là, vous pourrez l'habiter en me versant un loyer symbolique. Je verrai à l'entretien des lieux. On peut entamer le processus dès maintenant, si vous acceptez ma proposition.

—Bien sûr que j'accepte! Ça me sort du pétrin. C'est fantastique! Merci! Mais, Antoine, vous êtes riche... Pourquoi ne pas l'avoir dit lors de notre première rencontre?

—Parce que, Henriette... je peux vous appeler Henriette...? je reste le même que celui que vous avez tenté d'humilier il y a quatre ans. Je vais vous aider parce que j'aime Marie-Hélène. C'est la seule et unique raison.

Je me suis levé...

—Viens, Marie-Hélène... J'ai une importante transaction en cours et des appels à faire. Veux-tu conduire?

Dans l'auto...

—Je t'aime, Antoine.

—Je t'aime, Marie-Hélène.

## CHRISTIANNE VEUT FAIRE DU CINÉMA!

Christianne et Jean-Philippe se sont rencontrés à l'UQAM, au cours de *Communications-Marketing*. Elle suivait une formation au baccalauréat en Arts visuels et lui, en Histoire de l'art.

Jean-Philippe est très beau et vraiment séduisant avec sa silhouette athlétique et cet air un tantinet timide qui le rend si irrésistible. Christianne, une belle blonde aux yeux verts expressifs et toujours souriante, attire également tous les regards. Voilà deux personnes choyées par la nature et qui irradient la santé et la joie de vivre.

Première rencontre. Le coup de foudre!

Christianne s'était assise dans la première rangée de la salle de cours et Jean-Philippe, au milieu. Au cours suivant, elle décida de s'asseoir au milieu de la salle et lui, à la première rangée. Ils finirent par se retrouver côte à côte. Ils se regardèrent avec un grand sourire et un rire complice, ce qui alerta la professeure, une femme revêche dans la cinquantaine.

— Ben voyons! Qu'est-ce qui se passe, vous deux?

Euh... rien en particulier... répondit Jean-Philippe.

— ...pour le moment! d'ajouter Christianne.

Et la classe de s'esclaffer!

Christianne avait connu d'autres hommes avant Jean-Philippe, et ce dernier, d'autres filles avant Christianne. Mais il ne faut pas confondre l'apprentissage sexuel avec l'amour véritable, ce sentiment d'un rendez-vous définitif avec *l'Être-qui-nous-est-destiné* par le Grand Hasard.

Après le cours...

— Moi, c'est Christianne. Avec deux *n*.

— Et moi, Jean-Philippe. Avec deux *p*.

Rires.

— Au *Chat l'Heureux*?

— Bien sûr!

Ils poursuivirent leur conversation au *Chat*, comme des amis qui se retrouvent après une longue absence. L'Amour, c'est comme ça. Comme si on s'était connu dans une vie antérieure.

Ils parlèrent de leurs parents, ce qui ne s'était jamais produit avec leurs *dates* antérieures.

Christianne : Mon père est ingénieur et ma mère, technicienne de laboratoire. Nous habitons à Longueuil dans un bungalow. J'ai passé mon enfance dans cette banlieue plate, et j'y suis encore ! Peux-tu imaginer... ?

— Moi, j'habite Outremont.

— Wow !

— Ma mère, Liliane, est ophtalmologiste et mon père, Jean-Robert, pédiatre. Mes parents aiment beaucoup les arts ; la musique et la peinture en particulier.

— Ah ! C'est peut-être pour ça que tu as choisi d'étudier en Histoire de l'art.

— Bien possible. Et toi... qu'est-ce qui t'a incitée à choisir les Arts visuels. La publicité ?

— J'aime beaucoup le cinéma et je ne détesterais pas devenir scénariste ou réalisatrice... Maintenant, il faut que j'y aille. Je travaille, ce soir.

— Où travailles-tu ?

— Dans une crèmerie... Tu sais... un comptoir de crème glacée dans le *Vieux*...

— Comment ça s'appelle ?

— Tu vas rire... *Les deux boules*. Je dois porter un chandail sur lequel c'est écrit, sur le devant...

— *Les deux boules*. Non ! Pas vrai ! J'imagine que tu as eu le poste après une seule entrevue !

— Ha ! Ha ! Ha !

— C'est le genre de blague que mon père aurait fait. À quelle heure finis-tu ? Je vais te raccompagner chez toi...

— À Longueuil ?

— Bien oui ! C'est normal...

Jamais le mot *normal* n'avait eu une signification si chargée de sens. Et Christianne sourit. Ils venaient de franchir la toute première étape dans leur évolution en tant que couple.

Jean-Philippe décida de s'inscrire à la session d'été à l'université, dont les cours étaient offerts en soirée. Aussi, vers les 21 h 30, il allait retrouver Christianne aux *Deux boules* et ensuite, ils terminaient la soirée dans l'un des cafés du *Vieux*. Ils buvaient une eau minérale

et discutaient, discutaient, discutaient... jusqu'à minuit. Puis métro Longueuil, où ils se séparaient en s'embrassant. Longuement.

**Christianne** : Si on continue, je vais manquer le dernier métro...

Puis un vendredi soir...

—Jean-Philippe, mes parents et ma petite sœur ont été invités pour le week-end chez mes grands-parents, à Québec. Ils sont déjà partis. Nous avons donc la maison pour juste nous deux...

—Avoir su, j'aurais préparé un petit bagage. Je n'ai même pas de pyjama !

Le dimanche soir, Jean-Philippe invita Christianne à la maison pour la présenter à ses parents.

Nous serons seulement nous quatre. Mon frère aîné demeure maintenant chez sa copine. Tu vas voir, ça sera très plaisant.

—Je suis un peu nerveuse...

\*\*\*

**Liliane** : Mon Dieu que tu es jolie !

—Merci...

**Jean-Robert** : Tout à fait ! Tu ressembles à une actrice... À Julia Roberts, peut-être... Mais notre fils n'est pas mal non plus ! Trouves-tu qu'il me ressemble ? Mais cet après-midi, je ne sais pas... Il a l'air fatigué, notre Jean-Philippe ! Il étudie trop, sans doute !

**Liliane** (*Avec le sourire*) : Franchement, Jean-Robert ! Arrête de dire des balivernes !

Et ils passèrent au salon.

**Christianne** : Vous avez une belle maison.

**Jean-Robert** : Elle n'est pas mal, mais elle tombe en morceaux. Ça coûterait une fortune de la remettre dans son état d'origine. Un système de chauffage à l'eau chaude ! On ne voit plus ça depuis un siècle ! Des fenêtres qui ferment mal ! Des planchers qui ne sont plus à niveau. Des voisins à l'arrière qui jettent leurs ordures à partir de leur balcon du deuxième étage. Les engueulades. La police. L'horreur ! J'aimerais déménager à Laval, ou encore plus loin au nord... à Blainville, peut-être.

**Christianne** : Vous aimez vos professions ?

**Liliane** : Oui, mais mon travail à moi est stressant. J'ai besoin de vacances assez souvent. Heureusement que nous avons un condo en

Floride. Je dois recharger mes batteries régulièrement. La technologie médicale est difficile à suivre et mon travail est tellement délicat.

**Jean-Robert** : Quant à moi, mon travail de pédiatre n'est pas assez stressant. Tous les bébés et les enfants qui viennent me consulter sont en excellente santé. J'aimerais qu'il y ait des cas compliqués. Des bébés à l'agonie, des enfants maigrichons, bleus, verts, jaunes... sans être Chinois, évidemment. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait dix ans de médecine pour accomplir ce qu'une infirmière, ou même une infirmière auxiliaire pourrait très bien faire ! Et possiblement mieux que moi. Misère !

**Liliane** : Tu fais pitié... c'est effrayant !

Et tous de partir à rire, y compris Jean-Robert.

Puis la conversation devint plus sérieuse : art moderne, cinéma, musique, évolution de la science et du climat, immigration, nationalisme. Tous participèrent dans le respect des opinions d'autrui. Le tout, agrémenté de vin servi en grande quantité, et d'un excellent repas composé de fruits de mer.

À la fin de la soirée...

**Jean-Philippe** : Je vais aller reconduire Christianne chez elle. Est-ce que je peux prendre une voiture ?

**Jean-Robert** : Comme tu es fatigué, et je dirais même *très* fatigué, et que tu as fait honneur à mon vin plus que de raison, je te recommande d'appeler *Nez-Rouge*, *Uber* ou un taxi ordinaire... Je vais payer la course. Mais ne conduis pas !

**Jean-Philippe** : Bon... d'accord. Tu as raison. Je risque de m'endormir au volant sur le chemin du retour.

**Liliane** : Comme je travaille demain, je n'ai bu qu'une seule coupe de la première bouteille. Je vais aller la reconduire. Ça va me permettre de jaser tranquillement avec Christianne. Jean-Philippe, tu t'assoiras sur le siège arrière. Et toi, Jeannot, profites-en pour mettre les restants dans le frigo, la vaisselle dans le lave-vaisselle et ranger la cuisine...

**Jean-Robert** : OUI, CHEF ! Comme ils disent à l'émission dont j'ai oublié le titre... Une dernière chose... Dans deux semaines, nous partons pour la Floride pour tout un mois. N'hésitez pas, les jeunes, à vous installer ici pour surveiller la maison. C'est une exigence de la compagnie d'assurance. Et puis, les tuyaux peuvent crever à tout moment ! Maudit que j'ai hâte de déménager à Blainville !

\*\*\*

Six mois plus tard...

—Christianne, que dirais-tu de venir au condominium de mes parents en Floride? Il est libre tout le mois de mai.

—Je suis partante. C'est où en Floride? À Miami?

—Non, sur la côte ouest, à Longboat Key. C'est une île très étroite et toute en longueur, juste en face de Sarasota, la capitale culturelle de la Floride. Musées, Orchestre symphonique, opéras, restaurants... Il y a aussi St-Armand Circle; un endroit extraordinaire pour le *magasinage* et les restaurants. Le condo est très beau. Il y a la baie de Sarasota d'un côté, et le golfe du Mexique de l'autre. Tennis, piscine olympique, quai de pêche...

—Wow! On prend l'avion pour se rendre là? Je ne suis pas sûre d'en avoir les moyens.

—Mon père va nous prêter son auto. Il travaille maintenant à 10 minutes de marche de leur nouvelle maison. On sera plus libre pour visiter. On pourrait partir après-demain vers 8 h 30. Ça prend trois jours ou 24 heures pour s'y rendre. Le GPS a déjà été tout programmé par mon père. Les hôtels, les restaurants pour le transit. Tout.

—Super! Comme je n'ai pas mon permis de conduire, c'est toi qui vas te taper tout le trajet!

—Facile! Je vais aussi te montrer à jouer au tennis. C'était ma passion avant de te rencontrer. J'ai déjà été 12<sup>e</sup> au Québec.

—As-tu déjà pensé faire carrière dans ce sport?

—Je n'étais pas assez talentueux pour ça. Et de toute façon, la vie de joueur de tennis ne m'intéresse pas.

—J'ai hâte de voir tout ça!

\*\*\*

—Christianne, à ce rythme-là, ça va prendre cinq jours pour nous rendre au condo! Ce n'était pas prévu au programme qu'on s'arrête dans un motel à trois heures de l'après-midi. Deux jours de suite, en plus.

—J'ai tellement le goût de toi! Tu es si beau!

—Si je me massacrais la face, on pourrait facilement sauver une journée ou deux de transit!

- Ça, c'est le genre de blague que ferait ton père !  
— La pomme ne tombe jamais bien loin du pommier...

\*\*\*

— Wow ! C'est très beau. Tes parents se sont vraiment gâtés. Le domaine est un véritable jardin botanique avec ses fontaines, ses fleurs et ses beaux palmiers.

— Viens voir le quai qui donne sur la baie de Sarasota. On va peut-être voir des lamantins. C'est une espèce de petites baleines pas très intelligentes. Bon, allons faire notre épicerie. Il y a un *Publix* tout près d'ici.

— Je peux défaire ma valise, avant ?

— Bien sûr ! Nous sommes en vacances. On fait ce qu'on veut.

— La piscine, après l'épicerie ?

— On fait ce qu'on veut, Christianne.

— La vie des gens riches et célèbres ! Je suis vraiment comblée.

Puis, durant les jours qui suivirent, une certaine routine s'installa. En avant-midi, longues marches et discussions sur un éventail de sujets. Dîner léger. En après-midi, lecture à la piscine ou à la mer, tennis ou pêche. Souper au condo ou dans un resto de St-Armand Circle. Tous les trois ou quatre jours, visite des environs : les jardins Mary Selby, le musée Ringling à Sarasota ou celui de Dali à St-Petersburg.

Un après-midi à la piscine...

— J'ai beaucoup réfléchi, Jean-Philippe, et j'ai pris deux décisions...

— Si tu as beaucoup réfléchi, tes décisions devraient être les bonnes.

— Je l'espère. Je vais d'abord contacter une firme pour réaliser un porte-folio avec mes photos et mon CV, que je vais envoyer à des compagnies de publicité.

— Intéressant. Pourquoi ne pas faire les photos ici, dans cet environnement superbe ? Une façon de te démarquer d'autres belles femmes. Et ta deuxième idée, c'est quoi ?

— Bonne suggestion. Je vais y penser. L'autre idée... c'est de tenter ma chance au cinéma, en tant qu'actrice. Je vais quitter le programme des arts visuels et poser ma candidature à l'École supérieure de théâtre de l'UQAM.

— Oh ! Tu veux maintenant être devant le *kodak* plutôt que derrière.

— Oui... Tu n'es pas d'accord ?

— Voyons, Christianne, c'est ta vie... Tu dois la vivre comme tu le souhaites.

— Oui, mais, Jean-Philippe, nous sommes un couple, maintenant, et je trouve important que nous soyons d'accord sur nos choix de vie...

— À moins que nos choix individuels mettent en danger notre vie de couple, par exemple faire de la porno, chacun de nous reste libre de faire ce qu'il veut.

— Jean-Philippe...

— Oui...

— Je t'aime !

— Hum... En Floride, Christianne, le temps peut changer et se gâter très rapidement. Les orages sont très violents, par ici. On ferait mieux de rentrer.

— Mais le ciel est bleu et il n'y a pas un seul nuage à l'horizon. Oh ! Je comprends... Tu as une idée dernière la tête...

— Des idées... plein la tête !

— Et après ?

— St-Armand Circle, chez *Crab & Finn*. Pour fêter tes décisions.

Jean-Philippe gara la voiture sur *Gulf Of Mexico Drive*, puis sa compagne et lui se dirigèrent vers le resto. En passant devant la bijouterie *Armel*, le jeune homme eut une idée...

— Viens, Christianne, entrons. Je veux t'acheter une bague de fiançailles. Si évidemment tu es consentante...

— Et comment que je le suis !

Ils trouvèrent une belle bague pas trop dispendieuse avec deux rubis et parfaitement ajustée au doigt de Christianne. Achat immédiat.

— J'ai changé d'idée, annonça Jean-Philippe. Je t'invite au *Café l'Europe*, le meilleur restaurant de la région, pour célébrer nos fiançailles.

— Si j'avais su, je me serais habillée autrement.

— Aucune importance...

Christianne déclina l'offre de son amoureux de réaliser des photos professionnelles à Longboat Key. Trop dispendieux. De retour à Montréal, elle engagea une firme pour monter et compléter son

porte-folio, qui fut convenable, sans plus. Le coût : 1 500 \$ défrayés à 50 % par son père pour l'encourager à poursuivre son projet.

La jeune femme dut mettre au pas le directeur de la photographie en lui soulignant que les photos n'avaient pas pour objectif de faire la promotion d'un site pornographique, mais de la mettre en valeur pour parvenir à décrocher des contrats publicitaires.

— Je veux que les photos reflètent ma joie de vivre, de même que ma santé physique et psychologique. Je suis en amour et je veux que ça paraisse dans vos photos.

Christianne obtint rapidement deux contrats. Un pour une compagnie de lunetterie et un autre pour promouvoir une nouvelle fragrance. De très belles images que l'on retrouvait partout : dans les pharmacies, les lunetteries, ainsi que dans certaines revues et même dans le métro. Le trajet Longueuil–Berri-UQAM lui paraissait souvent très long lorsqu'elle sentait tous les regards des passagers braqués sur elle.

Finalement, elle fut acceptée à l'*École supérieure de théâtre* et sa motivation pour faire du cinéma redoubla. Par la suite, elle déclina sans hésiter une proposition de publicité pour *Les deux boules*.

Avec le temps, les invitations à des *partys de célébrités* se firent de plus en plus nombreuses. Elle les refusait presque toutes, du fait qu'elle trouvait ces événements superficiels et ennuyants. On invitait de belles filles et les soirées se terminaient régulièrement dans les appartements à l'étage ou au motel le plus près !

Elle accepta cependant de se rendre à une réception privée donnée en l'honneur d'un animateur de télé bien connu, François Beauchemin, qui, disait-on, était bien *plouqué* dans le milieu du cinéma. On l'appelait fréquemment depuis Hollywood ou Paris pour obtenir des conseils du type : « Connaitrais-tu quelqu'un qui pourrait jouer un petit rôle de... ».

— François, je te présente Christianne, une future star. Elle fait actuellement des contrats de publicité et elle crève l'affiche.

— Merci, Joël. Ah ! C'est vous, Christianne ! Content de vous voir en personne. Vous ressemblez à Julia Roberts. J'imagine qu'on vous l'a déjà dit.

— Oui. Très contente moi aussi de vous rencontrer.

— Dans quels films as-tu joué ? Tu permets que je te tutoie ?

— Bien sûr ! Aucun film. Je fais un peu de publicité et je suis des cours de théâtre. C'est tout pour le moment.

— Oublie les cours de théâtre ! Ça va te nuire plus qu'autre chose. Le théâtre va t'enlever ton naturel. Et toi, ta force, c'est justement ta présence et ta spontanéité. Prends Karine Vanasse... Aucun cours ! Du naturel et seulement du naturel à revendre ! Si tu ne l'as pas... les cours ne t'apporteront rien. Et toi, t'es chanceuse, tu l'as. Il y a trois semaines, j'étais avec Spielberg pour lui présenter l'une de mes recrues. Ce réalisateur aime les acteurs peu connus parce qu'ils sont flexibles et qu'il peut les mouler à son goût.

— Intéressant...

— Écoute. Nous sommes en plein *party* et je n'ai pas beaucoup de temps à te consacrer. Et c'est moi qu'on fête, en plus ! Prends ma carte et appelle-moi quand tu veux.

— Merci.

— Pas de quoi. Ça me fait toujours plaisir d'aider les jeunes qui ont du talent comme toi.

Sur le chemin du retour, Christianne était songeuse. Des noms tournaient en boucle dans sa tête : François Beauchemin (*un bel homme au début de la cinquantaine*), Spielberg (*wow !*), Karine Vanasse (*une naturelle comme moi !*), Hollywood... On était loin de Longueuil !

— C'est vous, mademoiselle, sur l'affiche ? l'interrogea un passager dans le métro.

Ce à quoi elle répondit par un sourire.

— Vous êtes belle rare ! Bonne soirée...

Un avant-goût de la gloire et de la célébrité. Si une petite affiche dans le métro créait cette réaction, imaginez tenir le rôle de vedette dans un film de Spielberg ! Or, Christianne se devrait de demander conseil. Mais à qui ? À Jean-Philippe ? Elle n'était pas sûre de sa réaction. Mais elle se souvint qu'il lui avait confirmé son droit à l'autonomie et à son entière liberté de choix. Et ce n'était pas de la porno qu'elle tournerait ! Peut-être demander conseil à son père ? Le hic, avec lui, se dit-elle, c'est qu'il est un ingénieur qui ne croit qu'aux chiffres. Il ne connaît pas grand-chose à l'art, sans compter qu'il ne va jamais au cinéma !

Elle sortit la carte professionnelle de François Beauchemin de son sac.

François Beauchemin  
Animateur vedette  
Conseiller en casting

Suivait son numéro de téléphone.

Christianne arriva chez elle, à Longueuil. Elle était trop perturbée pour appeler Jean-Philippe. Elle était à un carrefour important de sa vie, et cela lui faisait peur, très peur.

Un carrefour... Un véritable carrefour... Deux embranchements possibles : à gauche, le statuquo... Les photos publicitaires, les cours de théâtre et de petits rôles au théâtre. À droite, une possible carrière d'actrice et de vedette internationale. Avenir incertain, mais sûrement des plus prometteurs et des plus stimulants. Qui ne risque rien... n'a rien !

\*\*\*

Jean-Philippe attendit l'appel de son amoureuse jusqu'à minuit et alla se coucher. Elle devait être confuse quant à ses choix de carrière... comme il l'était lui-même. L'avenir professionnel d'un finissant en histoire de l'art l'inquiétait... Peut-être valait-il mieux considérer autre chose. Mais quoi ?

\*\*\*

Après deux semaines de réflexion, Christianne prit quatre profondes inspirations et appela François Beauchemin, légèrement étourdie par l'hyperventilation. Pas de réponse. Quasiment soulagée, elle laissa un message.

François Beauchemin la rappela le lendemain matin.

—Allo...

—Christianne ? C'est François. C'est vraiment curieux que tu m'aies appelé... Je pensais justement à toi.

—Ah oui ?

—Le gros lot, Christianne ! Imagine-toi donc que la secrétaire de Spielberg, Roberta Temple, qui est une amie à moi, m'a appelé

pour m'informer qu'ils sont à la recherche d'une belle jeune femme pour jouer... faut pas s'énerver, là... un petit rôle dans le prochain film de son patron. Le tournage aura lieu en Italie. C'est un film sur la vie de Paganini... Le connais-tu?

—Paganini? Oui, c'était un violoniste virtuose et aussi, un compositeur.

—Tu es vraiment très cultivée, Christianne.

—Merci.

—On prend l'avion demain soir pour Los Angeles et on rencontre Roberta le lendemain matin au studio. Je m'occupe des billets. Es-tu partante?

—Bien sûr que oui. Comment dois-je m'habiller?

—Simple. Steve aime la simplicité. Une robe. Apporte une petite mallette au cas où on serait obligé de rester là-bas une journée de plus. On se retrouve au *Hilton* de Dorval... disons... à 18 h00. Le vol est à 21 h30.

—D'accord.

Christianne n'en revenait pas. Elle jouerait dans un film de Spielberg. Un petit rôle, mais quand même! Incroyable! Un début des plus prometteurs. Elle était cependant embêtée quant à son choix de robe. Décision: elle apporterait la bleue... qui la mettait en valeur. Elle s'approcha du téléphone pour annoncer la bonne nouvelle à Jean-Philippe... puis elle hésita, sans trop savoir pourquoi. Appel remis au retour.

Elle arriva au Hilton à 17 h30 et attendit François Beauchemin pendant une bonne heure. Celui-ci arriva au pas de course, tout essoufflé.

—Excuse mon retard. Christianne. Mauvaise nouvelle... La rencontre est remise à demain après-midi. J'ai modifié notre vol. Nous partirons demain à 8 heures. J'ai donc loué une suite ici, à l'hôtel. Pas trop déçue?

—Non. Mais puisque nous partons demain matin, je pourrais rentrer chez moi et...

—Voyons, Christianne... On va aller au bar et discuter pour apprendre à mieux se connaître. J'aime bien tout savoir sur mes protégés, hommes ou femmes. Ça te va? Sens-toi bien à l'aise... Je peux tout remettre à un autre jour. Ils vont simplement trouver quelqu'un d'autre et on devra se reprendre.

—D'accord. Je reste.

En prononçant ces trois paroles, Christianne venait de changer le cours de sa vie. Elle eut une pensée pour Jean-Philippe, qu'elle revoyait en maillot dans la piscine du condo en Floride, alors qu'il affichait un grand sourire. Pensée furtive. Pensée évanescence.

François Beauchemin s'avéra un amant très expérimenté et Christianne jouit comme jamais auparavant. Ils recommencèrent en variant les positions. Un virtuose du plaisir.

Le lendemain matin, l'animateur vedette s'enferma dans la salle de bain pour passer des coups de fil.

—Mauvaise nouvelle, Christianne, notre rendez-vous à Los Angeles est annulé. Ils ont trouvé quelqu'un. Ça arrive très souvent et il ne faut pas se décourager. C'est comme ça dans le joyeux monde du cinéma et du *showbizz*. C'est très important d'être résiliente et forte. Il y a toutefois une bonne nouvelle ! Je t'ai trouvé un petit rôle de figuration dans une télésérie à TVA, où j'ai plein de contacts. C'est une émission très populaire et tu te feras remarquer autant par le public que par les réalisateurs. J'en suis certain. Tu apprendras aussi la vie en studio et à développer de bonnes relations avec l'équipe technique. Donc, rendez-vous demain à TVA, à 16 h 00, pour la coiffure. Tu demanderas Guillaume. Es-tu contente ?

—Déçue pour Los Angeles, mais contente pour TVA.

—Christianne, j'ai beaucoup aimé ta compagnie et j'aimerais que tu viennes vivre chez moi, avec moi. Je ne te fais pas de promesses... On verra comment les choses se dérouleront entre nous. Je vais te reconduire chez toi, tu prends tes affaires et je te ramène à mon appartement. D'accord ?

—J'ai besoin de passer un peu plus de temps chez moi. J'irai te rejoindre plus tard en taxi.

—Marché conclu ! Voici mon adresse.

Arrivée chez elle, Christianne prépara sa valise. Elle plaça un *Post it* sur le frigo pour annoncer à ses parents qu'elle quittait la maison. Ensuite, elle s'installa sur la table de cuisine et entreprit de rédiger une lettre destinée à Jean-Philippe. Elle était tout simplement incapable de lui parler de vive voix pour lui fournir des explications. Elle mit la lettre à la poste et appela un taxi.

Sa nouvelle vie débutait. Sa vie de vedette. Sa vie de star.

\*\*\*

— Jean-Philippe, tu as reçu une lettre. On dirait que c'est l'écriture de *Julia Roberts*, plaisanta Jean-Robert, le père du jeune homme.

Jean-Philippe n'était pas un imbécile. Il savait qu'il se passait quelque chose. Non seulement n'avait-il vu Christianne que trois fois au cours des deux dernières semaines, mais cette dernière manquait aussi de chaleur lors de leurs conversations téléphoniques. Se serait-elle trouvé un nouvel amoureux ? Jean-Philippe ne comprenait pas. C'était pourtant le grand amour entre eux. Il ouvrit la lettre et la *bague de fiançailles* tomba par terre, comme dans ses rêves.

— Papa, je peux te parler ?

Et le jeune homme discuta avec émotion de cette rupture. Son père l'écouta sans l'interrompre, et sans minimiser sa souffrance. Au bout d'un moment, Liliane vint les retrouver. Elle écouta, catastrophée. Puis Jean-Robert y alla d'une simple suggestion à l'endroit de son fils : vivre son deuil dans un premier temps, et effectuer un changement important dans sa vie, histoire de se recentrer sur autre chose et d'éviter la dépression et le cynisme. Approuvant l'idée, Liliane prit son rejeton dans ses bras, et tous trois se mirent à pleurer.

\*\*\*

Jean-Philippe termina son baccalauréat en histoire de l'art plus rapidement que prévu, puisqu'il avait suivi des cours durant l'été pour retrouver son *amoureuse*. Il était donc libre de commencer à travailler ou de poursuivre ses études.

Une semaine plus tard, il annonça à ses parents qu'il allait entreprendre un baccalauréat en marketing dans une université américaine située au New Jersey. Il serait parti trois ans, mais reviendrait à la maison lors des congés, soit plusieurs fois par année.

— Excellente idée ! approuva Jean-Robert.

— Comment pouvons-nous t'aider ? enchaîna Liliane.

— J'ai contacté l'université, qui s'appelle *Seton Hall*. C'est à South Orange dans le New Jersey. J'aurai droit à une bourse de 70 % si je réussis à faire partie de l'équipe de tennis. Ça veut dire que mes frais de scolarité s'élèveraient à 15 000 \$ américains par année. Je vais gagner 5 000 \$ par session en encadrant des étudiants venus de France

qui ont de la difficulté avec la langue anglaise. Ah, et... j'aurai besoin d'une auto pour pouvoir revenir lors des congés. Une auto usagée fera l'affaire. Une *Golf*, peut-être. J'aime bien les voitures allemandes. Mais je veux m'assurer de faire l'équipe avant de faire cet achat et de déboursier quoi que ce soit.

— C'est un beau projet et on veut que tu le réussisses, dit Liliane. Quand partiras-tu ?

— Dans deux semaines. J'ai assez de temps pour me préparer et pratiquer mon tennis. Faire partie de l'équipe, c'est la clé.

— Je suggère que ta mère et moi allions te reconduire à l'université, proposa Jean-Robert. Tu auras sûrement beaucoup de choses à apporter là-bas et en même temps, ça nous permettra de visualiser la place. Si ça fonctionne comme prévu, je vais t'acheter une voiture. Je connais personnellement le propriétaire d'une concession *VW*. Je suis vraiment fier de toi, Jean-Philippe. Vraiment très fier.

Un soir, dans leur chambre... Liliane dit à son époux :

— Je suis certaine que Jean-Philippe aime encore sa Christianne.

— Moi aussi. C'est pourquoi j'ai décidé de ne jamais parler contre elle. On ne sait jamais. Elle pourrait revenir dans le décor.

— Tu as raison. Couchons-nous, car demain, nous devons nous lever tôt pour reconduire Jean-Philippe à l'université.

\*\*\*

— François, combien de fois t'ai-je dit que je ne voulais pas faire ça ? Je déteste ça. Ça me dégoûte !

— Une vraie sainte-nitouche ! Tout le monde fait ça. Stimuler la prostate d'un homme, c'est très agréable. Tu penses juste à toi. Égoïste !

— Appelle-moi pas *sainte-nitouche* ! J'ai fait toute sorte d'affaires pour te satisfaire. Des affaires que j'ai aimées et d'autres, pas du tout ! Comme l'échangisme avec un vieux con. Mais jouer du doigt dans l'anus pour amuser monsieur, c'est non ! Est-ce que c'est clair ?

— Je n'ai jamais vu une prude comme toi ! Arrive en ville ! Et puis, si t'es pas contente de rester avec moi, fiche donc le camp ! J'ai une liste longue comme mon bras de filles qui veulent coucher avec moi. Ma réputation est faite ! En passant, fais-toi à l'idée que tu ne feras jamais carrière au cinéma. T'es pas assez bonne !

— Demain, je fais mes valises et je retourne chez moi.

— C'est ça ! En attendant, va dormir dans la chambre d'invités. Une vraie bonne sœur ! Sœur Christianne...

— Va donc chier ! Criss d'obsédé !

\*\*\*

Jean-Philippe réussit à faire l'équipe de tennis de l'université et il fut même nommé capitaine. Le professeur de marketing international, Tony Grant, qui avait travaillé dans plus de 60 pays pour *IBM*, se révélait des plus captivants. L'orientation professionnelle de Jean-Philippe se précisa : le marketing des biens de consommation. La perspective de travailler à l'international fut aussi une révélation qui occupait maintenant une bonne place dans ses intérêts professionnels.

Au mois d'avril, après sa première année d'étude, il revint à Blainville, où il retrouva ses parents, ses amis, en plus de décrocher un emploi d'été en marketing dans une entreprise manufacturière.

Puis un soir, son père lui annonça :

— Jean-Philippe, j'ai reçu un texto de Christianne. Elle aimerait te rencontrer.

— Es-tu sûr que c'est bien moi qu'elle veut rencontrer et non pas toi ? À ce qu'il semble, elle aime beaucoup les hommes plus âgés.

— Excellente blague... Alors ?

— Réponds-lui que je vais la rencontrer au resto de la Grande Bibliothèque à 17 h 30, demain. J'ai affaire au secrétariat de l'UQAM juste en face. Ça tombe bien.

\*\*\*

— Bonjour, Christianne.

La jeune femme se leva et fit un pas vers son ex-petit ami, qui s'assit rapidement à la table, en face d'elle. Pas de main tendue. Pas de bizou. Pas de sourire. Le message était si clair, que Christianne se rassit en blêmissant.

Jean-Philippe la dévisagea avec un visage inexpressif, puis desserra les lèvres...

— Comment vas-tu ?

— Pas très bien, en ce moment.

— Désolé de l'apprendre.

— Et toi, Jean-Philippe ?

— Je vais mieux. Merci.

Un silence lourd s'installa, finalement rompu par Christianne.

— Nous avons passé de très bons moments ensemble, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Jean-Philippe après un moment d'hésitation. Tu te souviens de notre escapade au condo de mes parents à Longboat Key ?

— Les plus beaux moments de ma vie. De toute ma vie. Oui, les plus beaux moments !

— Et que dire de nos belles *fiançailles*, ironisa le jeune homme, célébrées dans un restaurant chic de St-Armand ?

— Oui. *Au Café l'Europe*. C'était très romantique. Et imprévu. Jean-Philippe hocha la tête et lorgna le plafond.

— Qu'est-ce que tu as fait de ma bague ? s'enquit Christianne. Tu l'as donnée à une autre fille ?

— Quand j'ai ouvert ta lettre, elle est tombée par terre. Comme moi, Christianne, comme moi. Et ça va prendre du temps avant que je me relève.

— Jean-Philippe... J'ai fait une grave erreur, une terrible erreur. Je me suis conduite comme une vraie cruche. Je voulais tellement faire du cinéma. Je m'excuse. Pardonne-moi.

— Tu n'es pas la première, et certainement pas la dernière à tomber dans ce piège-là. Mais, dis-moi, est-ce que tu vas te joindre au mouvement *#Metoo* et dénoncer François Beauchemin ? Il y a déjà une vingtaine de participantes. Des accusations criminelles vont assurément suivre. D'après ce que j'ai lu, il utilisait toujours le même stratagème : promesse de jouer un petit rôle dans un film de Spielberg, rendez-vous à l'hôtel, annulation de la rencontre, une bonne baise et le tour est joué. À la suivante !

— Je veux oublier cette histoire. Vraiment l'oublier. Et recommencer à neuf.

— Je te souhaite bonne chance... très sincèrement, Christianne.

— Je veux recommencer à neuf... avec toi, Jean-Philippe. Avec toi. Et avec personne d'autre !

Après un court moment de réflexion...

—Christianne... il est extrêmement difficile de restaurer la confiance quand elle est perdue. Tu m’as fait vivre un véritable cauchemar, un violent traumatisme. Je me demande même si je vais pouvoir vivre de nouveau une véritable relation amoureuse. Je ne suis pas encore prêt. Heureusement qu’il y avait mes parents. Ils m’ont beaucoup aidé. Christianne... Je ne pourrai plus jamais te faire confiance. Jamais. Désolé.

Christianne se mit à pleurer doucement. Puis, elle se ressaisit et parvint à dire sur un ton monocorde qui traduisait une tension extrême :

—Je ne suis plus rien, Jean-Philippe, plus rien. Je suis détruite. Complètement. Qu’est-ce que je vais devenir? Plus rien ne m’intéresse. Je ne suis plus belle, ni en dedans ni en dehors, et mes traits sont devenus durs. Je ne souris plus. J’ai un regard vide. J’ai une gueule de bois en permanence. Je travaille maintenant comme caissière dans un *IGA*, et je fais plein d’erreurs d’inattention. Le gérant me garde parce qu’il espère coucher avec moi. C’est là où je suis rendue, Jean-Philippe. Je ne suis plus rien.

—Je t’aimais tellement, Christianne. Je t’aimais tellement! Dommage! Il faut maintenant que je parte. J’ai rendez-vous. Bonne chance...

Jean-Philippe se leva lentement, replaça délicatement sa chaise et sortit tranquillement du restaurant, comme un ralenti dans un film.

Maintenant seule, Christianne se remit à pleurer. Quelques personnes aux tables voisines lui jetèrent un coup d’œil, puis poursuivirent leur conversation comme si de rien n’était. Comme si de rien n’était!

Jean-Philippe salua un agent de sécurité, sortit de la Grande Bibliothèque, et gagna la ruelle Savoie, tout juste derrière la vénérable institution. Il éclata en sanglots, sans pouvoir s’arrêter, tout en frappant du poing à répétition le mur en tôle de l’entrepôt d’un restaurant.

Un sans-abri abandonna sa paillasse en carton, et vint le trouver.

—Qu’est-ce qu’il y a, mon jeune? le questionna-t-il. Ah! Je vois... une peine d’amour. Je peux le deviner à la manière dont tu pleures. Ça vient du plus profond de toi! *De profundis clamavi a te*<sup>4</sup>, comme on disait au séminaire. Je vais te dire une bonne chose, mon jeune. J’ai longtemps travaillé sur des bateaux et suis mon conseil...

4. Des profondeurs, je t’appelle!

Garde le cap,  
Ne dévie pas de ta route,  
Réduis tes voiles,  
Tiens la barre solidement et  
Tu vas passer au travers.

Une grosse tempête, mais tu vas passer au travers. Je le sens. Euh... en passant, t'aurais pas un p'tit deux piastres? C'est pour prendre un café.

—Ho! Tu me donnes 20\$! Merci, l'ami. C'est bien généreux de ta part! Toi, tu es quelqu'un de bien. Bonne chance, là! Garde le cap! N'oublie pas! Garde le cap! Et tu vas passer au travers.

## LA DERNIÈRE PÊCHE

— J'ai le goût d'essayer le fleuve... dans la région de Berthier, suggéra François.

— Pourquoi ne pas pêcher dans le lac des Deux Montagnes, comme d'habitude ? répliqua Stéphane.

— Il paraît que les maskinongés sont beaucoup plus gros dans le Saint-Laurent. Et c'est vraiment du sport ! Malheureusement, Stef, la pêche n'est plus ce qu'elle était au lac des Deux Montagnes. Les barbues ont envahi la place. Il n'y a quasiment plus de dorés et d'achigans. Je pense vraiment à déménager mon bateau ailleurs. Berthier pourrait s'avérer une bonne alternative. Demain, ce serait une belle occasion de voir si on aime ce secteur-là.

— Tu as raison. Est-ce que Mohammed vient avec nous ?

— *Momo* ? Pas sûr. Il hésite. Pour lui, la saison de pêche est terminée.

— Je ne le blâme pas. On est rendu à la mi-novembre. Il fait déjà très froid.

— Ce sera notre dernière sortie. Après, je remise le bateau chez mes parents. Pour le froid, on a juste à bien s'habiller. Comme en hiver.

— O.K., François. Je suis partant.

— Super ! Demain, 4 h 30 du matin, chez moi.

— D'accord.

\*\*\*

François et Stéphane se connaissent depuis la toute petite enfance. Fabienne, la mère de François, lui avait raconté qu'un petit bonhomme, Stéphane, 5 ans, avait sonné à la porte pour demander : « *Avez-vous un petit garçon de mon âge qui voudrait jouer avec moi ?* » La mère du bambin, Chloé, se tenait sur le trottoir et observait son fils, fière et toute souriante.

Alors que François s'avérait un leader incontesté, Stéphane montrait une personnalité plus réservée, mais tout de même très at-

tachante. Les deux amis évoluaient au même rythme et partageaient les mêmes intérêts. C'est ainsi qu'ils avaient développé une amitié profonde et inaltérable. Jamais de disputes. Jamais de conflits.

Les deux familles habitaient à Laval, dans le quartier Val-des-Arbres. Fortes de l'amitié qui réunissait leurs fils, elles commencèrent à se fréquenter, notamment l'été autour d'un BBQ. Elles avaient aussi le même profil : deux enfants, un garçon suivi d'une fille, plus jeune de deux ans.

Les deux amis faisaient partie de l'équipe de tennis du Collège Mont-Saint-Louis, dont François était le capitaine en raison de ses performances sportives et de son leadership naturel. Il dirigeait l'équipe en respectant les forces et les faiblesses de chacun. De même, il donnait des conseils et faisait rarement des reproches. Il était une véritable vedette, au collège, admiré de tous.

François et Stéphane avaient joué au hockey dans des équipes lavalloises différentes, sport rapidement remplacé par le tennis après le niveau pee-wee. On les retrouvait fréquemment, les samedis et les dimanches, au club de tennis Val-des-Arbres, à distance de vélo de leur résidence respective. Ils y passaient leur journée à occuper les terrains libres avec la bénédiction de la direction du club.

L'été, ils pêchaient souvent à la rivière des Prairies, au barrage Pie-IX, ou au Centre de la Nature. Un automne, ils avaient fait la blague de mettre dans les piscines familiales des perchaudes qu'ils avaient capturées. Pour les employés des entreprises d'entretien, ce fut la surprise totale lors de l'ouverture au printemps suivant. Les poissons avaient survécu à l'hiver et barbotaient joyeusement dans une eau brunâtre.

François et Stéphane poursuivirent leurs études collégiales au Cégep Bois-de-Boulogne dans le but d'obtenir un DEC en électronique et de décrocher un poste de technicien en câblodistribution résidentielle et commerciale.

Les garçons participaient à plusieurs *partys*, où ils rencontraient des filles intéressantes. Respirant la santé et la joie de vivre, ils étaient populaires auprès de la gent féminine. Une jeune femme, Mélanie, leur avoua lors d'une soirée :

—Ce qui est le fun avec vous deux, c'est que vous n'êtes pas *fuckés* comme les autres gars que je connais. Vous ne touchez pas à la dope, et vous avez quand même du plaisir !

C'est avec Mélanie que François eut sa première relation sexuelle. Elle lui donna seulement un 4 sur 10, puis lui proposa d'améliorer son score, une suggestion acceptée avec enthousiasme. Mais plus il améliorait son pointage avec Mélanie, plus ses notes scolaires dégringolaient. Son bulletin de troisième session fut désastreux. Mais il était devenu un amant *très potable*, toujours selon Mélanie.

— Je te donne maintenant un 7,5, avait-elle déclaré un jour.

François ne comprit pas comment il avait pu perdre un demi-point, mais accepta le verdict avec le sourire.

Claude, le paternel, qui examinait avec minutie tous les relevés scolaires de son aîné, décida de lui envoyer un message clair en déposant son bulletin de notes sur le rouleau de papier hygiénique de sa salle de bain au sous-sol ! Très vite, les résultats de François s'améliorèrent, mais Mélanie le quitta pour jeter brièvement son dévolu sur Stéphane.

— Quel score elle t'a donné ? lui demanda François, aucunement jaloux.

— Elle m'a seulement dit : « Pas trop mal pour un débutant ».

Durant l'été, les deux amis travaillaient pour Ville de Laval en tant que moniteur de tennis dans les parcs.

Les parents de Stéphane louaient un chalet au lac Maskinongé à St-Jovite et y invitaient fréquemment François. Au programme : pêche, voile, badminton et marche en forêt. C'est là que François découvrit Catherine, la sœur de Stéphane, qui commençait un DEC en littérature au Collège Montmorency. En l'espace de quelques mois, la jeune fille s'était métamorphosée en une magnifique jeune femme.

— Fais attention à ma sœur ! Ce n'est pas une *Mélanie* ! lança Stéphane à son ami.

— Stef., j'aime vraiment Catherine, le rassura ce dernier. Et c'est réciproque. Ne t'en fais pas. Nous avons un avenir, ensemble. Et je ne veux rien gâcher. Fais-moi confiance...

L'un et l'autre obtinrent leur DEC en électronique et envoyèrent leur CV à plusieurs entreprises de télécommunications. Un beau jour, ils furent convoqués en entrevue chez *Bell* et *Vidéotron* pour l'obtention d'un poste d'installateur de WiFi dans les résidences et les commerces. François fut sélectionné par *Bell* et Stéphane, par *Vidéotron*. Tout à fait par hasard, on leur désigna le même secteur en croissance rapide, soit Laval-des-Rapides (LDR).

—Je vais foutre le bordel dans tes installations! menaçait Stéphane en riant.

—Je vais faire de même! rétorqua l'autre.

—LDR va connaître le plus haut taux d'insatisfaction de la clientèle au Québec!

—Et on va tous les deux se retrouver avec des sans-abris à la *Maison du Père*.

En amour plus que jamais, François et Catherine décidèrent d'habiter ensemble et louèrent le haut d'un duplex à St-Vincent de Paul.

Plus tard, François fit l'acquisition d'un bateau de pêche usagé, un *Stingray 182SC*, 2017, qu'il munit d'un GPS *Humminbird*. Aussi souvent que possible, Stéphane et lui allaient à la pêche au doré, au brochet, à l'achigan et au maskinongé au lac des Deux Montagnes. Sauf que là-bas, les résultats laissaient maintenant à désirer.

—On devrait maintenant l'appeler le *lac à la Barbue*, rigola Stéphane.

Un collègue de François, Mohammed, les accompagnait régulièrement. Très bon pêcheur, Mohammed, dit *MOMO*, avait une formation d'ingénieur acquise en Algérie, son pays d'origine. Comme son diplôme n'avait pas été reconnu au Québec, il avait accepté un poste de technicien chez *Bell*. Très compétent, il dépannait régulièrement ses collègues aux prises avec des difficultés techniques. Même Stéphane, un employé de *Vidéotron*, recourait parfois à ses services, à l'instigation de François.

\*\*\*

Stéphane sonna à la porte.

—Salut, François. J'espère que je n'ai pas réveillé ma sœur...

—Je ne voulais pas, mais elle s'est levée en même temps que moi pour me faire un lunch. C'est ça l'amour, mon Stef! Les heures de sommeil sont plus courtes! Elle a mis dans mon sac quelques biscuits avec du pâté de campagne pour toi. Elle te dit bonjour et te demande d'être prudent. Bon. Allons-y. Notre rampe de mise à l'eau est à Saint-Barthélemy! La marina s'appelle la *Marina Chenal du Nord*. Guylaine, la copropriétaire, nous attend vers les 6 heures.

—Parlant de femmes... devine qui m'a appelé?

—Aucune idée.

—Mélanie.

—Non, pas vrai !

—J'ai dû scorer plus fort que je ne l'avais pensé ! Je lui ai dit que je n'étais pas intéressé.

—Toujours en parlant de femmes, Stef., je suis surpris que ma sœur Émilie ne t'intéresse pas. Milie, c'est une super belle fille.

—C'est vrai, mais elle veut faire sa médecine. Alors, au plan financier, je ne pourrai pas la suivre et ça va finir par créer des tensions. Bon, c'est quoi notre stratégie de pêche, aujourd'hui ?

—On peut dire que tu vois loin, mon Stéphane ! Stratégie de pêche ? J'ai parlé avec Gilles, le mari de Guylaine à la marina. Il m'a donné des indications très précises. Nous allons pêcher en bordure de la voie maritime. Dans à peu près 3 à 5 mètres d'eau. Ces temps-ci, le maski mord à tout... Mepps, krankbaits, spinnerbaits.

—On a tout ça dans le bateau. Bon, je vais me taper un p'tit somme pendant que tu conduis.

—Bel exemple de solidarité!!!

Une fois à la marina, François mit le bateau à l'eau avec sa dextérité habituelle. Le moteur refusa toutefois de démarrer. Il fallut que Gilles, le copropriétaire et mécanicien de la marina, utilise une batterie d'appoint pour lancer le moteur *Suzuki* après plusieurs tentatives.

—Laissez-le rouler une vingtaine de minutes avant de partir à la pêche pour être sûr que la batterie soit bien chargée. Mais c'est peut-être aussi un autre problème que la batterie. Difficile à dire, indiqua Gilles. La météo prévoit du beau temps avec des vents soutenus de l'ouest. Mais, c'est très changeant par ici. Si le vent force, revenez... ne courez pas de chance. La voie maritime peut être dangereuse avec tous les cargos qui y circulent.

—D'accord, et merci pour votre excellent service. Si on change de marina, c'est ici qu'on viendra. C'est certain.

François et Stéphane se dirigèrent sans plus tarder vers la bouée 101, tout près de l'endroit où ils comptaient pêcher pour le reste de la journée.

—Nous allons faire des allers-retours à la trôle entre la 101 et les rochers là-bas, en changeant de leurre et de couleur chaque fois pour trouver ce que les maskinongés aiment aujourd'hui, suggéra François.

Vers midi, ils mangèrent sans avoir attrapé un seul poisson.

— Vraiment bizarre ! s'étonna Stéphane.

— Très décevant ! renchérit François. Rien sur le GPS. Les Maskis ont peut-être réintégré leurs quartiers d'hiver. C'est possible.

Puis, sans avertissement, un vent du nord-est se leva et atteignit rapidement les 20 à 25 kilomètres à l'heure, avec des rafales de 30, voire 35.

— Gilles avait raison, indiqua Stéphane. Ce n'est pas du tout ce que la météo avait prévu. Ça se complique. Je crois qu'il faudrait lever le camp et retourner à la marina. Le vent prend le courant de front et produit des vagues monstrueuses qui secouent dangereusement le bateau. On risque de chavirer.

— Je suis d'accord. On a des vagues en succession rapide d'un mètre et plus. Mon bateau a de la difficulté à les prendre. Retournons. Toute une fin de saison ! Une vraie misère !

Avec l'hélice qui sortait fréquemment hors de l'eau à cause des vagues, le moteur toussa et s'arrêta. Toutes les manœuvres tentées par François pour le faire redémarrer échouèrent, en plus de mettre la batterie à plat.

— C'est dommage que Mohammed ne soit pas avec nous. Il s'y connaît, lui, en moteurs.

Puis le bateau se mit de travers et l'eau des vagues commença à s'y engouffrer. Il fallut donc écoper.

François :

— Stef... prends un aviron et essaie de maintenir la proue face aux vagues ou légèrement de biais.

— Je fais de mon mieux, mais l'eau entre et nous dérivons de plus en plus vers la voie maritime.

— Criss ! On a oublié nos ceintures de sauvetage dans le camion.

— De toute façon, François, l'eau est à 4 ou 5 degrés Celsius. Les ceintures seraient inutiles. Avec ces températures-là, le temps de survie dans l'eau est d'environ 30 à 45 minutes. Après, c'est l'hypothermie sévère, et la noyade.

— Encourageant ! Heureusement qu'on s'est habillé chaudement. D'après moi, on va dériver jusqu'à la rive nord du fleuve. On va alors prendre pied et trouver quelqu'un pour nous aider, quitte à laisser le bateau et revenir le chercher avec la remorque.

— Il y a un traversier qui fait la navette d'une rive à l'autre. On ne sera pas obligé d'aller jusqu'au tunnel Louis-Hyppolite-Lafontaine pour traverser le fleuve. J'ai vu l'enseigne.

— Nos téléphones ! s'écria Stéphane. On va appeler la garde côtière et tout sera réglé en moins de deux ! On travaille tous les deux pour des compagnies de télécommunications et on a oublié de se servir de nos téléphones. Bravo, champions !

Les deux amis saisirent chacun leur appareil et tentèrent de composer le numéro de la SQ.

— Je n'ai pas de signal.

— Moi, non plus !

— Criss ! On travaille pour les deux plus grosses compagnies de télécommunications au Québec et on n'a pas de signal à 20 kilomètres de Berthier ! Je vais me plaindre au service à la clientèle, sacrament !

— C'est peut-être temporaire. Un problème avec la tour.

Une heure passa, puis François dit :

— C'est un cargo que je vois à deux ou trois kilomètres vers l'est ?

— Oui, exact. On va lui faire signe et l'équipage va nous aider.

— Ou encore, ils vont appeler la garde côtière et leur donner notre position.

— Sûrement, car je doute qu'ils s'arrêtent pour nous, *pauvres pêcheurs*.

Sur ce, les deux amis se levèrent et, tout en maintenant un équilibre précaire à cause des fortes vagues et de l'eau dans le bateau, ils agitèrent les bras qui, selon une convention internationale, signifie une demande d'aide urgente. Nul ne peut pas s'y soustraire. C'est un règlement maritime.

Le cargo devait transporter du minerai de fer, puisqu'il semblait lourd et se déplaçait avec lenteur au beau milieu de la voie maritime. Maintenant à 300 mètres des naufragés, rien n'indiquait que l'équipage les avait repérés. Aucun signal... même pas les fameux cinq coups brefs signifiant un danger immédiat de collision.

Le cargo avançait en aveugle.

— Mais il nous fonce dessus. S'écria François. Il va nous éperonner !

Les garçons crièrent autant que possible, sans cesser d'agiter frénétiquement les bras. Malheureusement, le cargo était sourd. Stéphane saisit l'aviron pour tenter d'échapper à la collision frontale qui était pratiquement inévitable, mais rien n'y fit. Rien !

Alors que le cargo ne se trouvait plus qu'à 50 mètres, François suggéra de se jeter à l'eau et de nager vers le rivage.

— Non, cria Stéphane. Trop loin. On ne va pas y arriver. On a encore une chance si le cargo ne fait que nous frapper sans nous faire chavirer.

— Ils ont bien un radar. Comment se fait-il que...

— Non, François. Leur radar ne peut pas nous détecter. C'est impossible.

Le cargo frappa le côté bâbord du *Stingray* et le traîna sur une centaine de mètres avant de le fracasser. François et Stéphane durent se lancer à l'eau et nager à vive allure pour s'éloigner et éviter ainsi d'être happés par l'énorme hélice du géant qui s'appelait *The St-Lawrence Spirit*.

Celui-ci s'éloigna et traversa le lac-St-Pierre, sans avoir conscience du drame qui se jouait.

— Combien de temps avons-nous avant de...

François ne put compléter sa phrase. Ses dents claquaient et le pauvre haletait de froid et de peur.

— Une heure tout au plus ! On aura moins froid si on se colle l'un contre l'autre. Maudit climat !

— Si on a de la chance, un bateau de pêcheur viendra nous secourir.

Malheureusement, ils n'eurent pas cette chance.

À la *Marina du Chenal du Nord*, Guylaine et Gilles, dont l'inquiétude n'avait fait que croître tout au long de la journée en raison de la météo, décidèrent d'appeler la Garde côtière canadienne (GCC), qui déclencha aussitôt une opération de recherche.

L'organisme contacta également les parents des deux disparus pour leur annoncer la mauvaise nouvelle tout en leur laissant une lueur d'espoir : « On ne sait jamais. On peut les retrouver sur une île à l'est... Soyez assurés que nous allons tout faire pour les retrouver ».

Le lendemain matin, les familles et des amis de François et de Stéphane se rendirent plein d'espoir à la *marina*. Guylaine rouvrit le petit restaurant fermé pour la saison, et offrit du café à tout le monde. Mohamed voulut louer un bateau pour quadriller le lac Saint-Pierre et prêter main-forte à la GCC, mais on l'en dissuada pour des raisons de sécurité.

La GCC retrouva l'épave démembrée du *Stingray 182SC* près de Nicolet et Gilles confirma qu'il s'agissait bien du bateau des deux pêcheurs. Vu la température de l'eau, il n'y avait plus aucun espoir de les retrouver vivants.

Les parents des défunts décidèrent de souper ensemble afin de s'épauler mutuellement. Évidemment Catherine et Émilie, inconsolables, se joignirent à eux. Ils se racontèrent longtemps les bons et mauvais coups des garçons, et de l'amour qu'ils leur vouaient. Un souper arrosé de larmes.

Il restait à retrouver les corps et toutes les tentatives en ce sens échouèrent. Finalement, les autorités durent s'avouer vaincues. Il fallait remettre les recherches au printemps, puisque la glace s'était formée sur une bonne partie du fleuve à la suite d'une vague de froid inhabituelle.

Puis, au mois de juillet, on repéra et remonta le corps de Stéphane, près du pont Laviolette à Trois-Rivières. Un test d'ADN confirma son identité. Quant au corps de François, celui-ci demeurait introuvable. Dans une ultime tentative pour le retrouver, la GCC demanda aux riverains et aux pêcheurs d'ouvrir l'œil.

Pour Stéphane, une cérémonie funéraire fut organisée à Laval, cérémonie à laquelle participèrent plus de deux cents personnes : des parents, des amis, des collègues de travail et plusieurs journalistes. TVA désigna même un reporter pour couvrir l'événement, tandis que Radio-Canada tentait d'établir un lien entre cette tragédie et *les changements climatiques*.

Au salon funéraire, les parents de Stéphane repérèrent une jeune femme en pleurs qu'ils ne connaissaient pas. Ils s'approchèrent et tentèrent de la consoler.

— Vous étiez une amie de notre fils ? s'enquit Chloé. Comment vous appelez-vous ?

— Une amie de François, aussi. Je m'appelle Mélanie.

\*\*\*

Catherine souhaitait que les cendres de Stéphane soient jetées dans le fleuve, juste à la hauteur de la bouée 101, pour qu'il retrouve François, son ami de toujours. Son vœu fut exaucé. À l'instigation de Guylaine et Gilles, une trentaine de bateaux provenant de toutes les marinas avoisinantes, dont de nombreuses embarcations de pêche, participèrent à la célébration, et ce, dans le plus grand respect. Catherine lança les cendres de son frère dans les eaux majestueuses du Saint-Laurent et à l'aide d'un porte-voix, lut des extraits d'un magnifique poème d'Alain Granbois.

À LA MÉMOIRE DE FRANÇOIS, MON AMOUREUX, ET  
DE STÉPHANE, MON FRÈRE...

*Nous plongeons nous plongeons à pic,  
Dans les abîmes de la mer  
Franchissant chaque palier glauque  
Lentement avec la plus grande régularité  
Certains poissons déjà tournent  
Dans un sillage d'or trouble  
De longues algues se courbent  
Sous le souffle invisible et vert  
(...)  
Des fleurs lunaires s'allongent  
Gravissant autour de nous  
Nous sommes tendus droits  
Le pied pointant vers les fonds  
Comme celui du plongeur renversé  
Déchirant les aurores spectrales  
L'absolu nous guette  
Comme un loup dévorant  
(...)  
Nos yeux clos comme pour toujours  
Nous descendons comme un plomb  
Aux prodigieuses cavernes de la mer  
Nous atteindrons bientôt  
Les couches d'ombres parfaites*

*Ah noir cristal  
Prunelles éternelles  
Vain frémissement des jours  
Signes de la terre au ciel  
Nous plongeons à la mort du monde  
Nous plongeons à la naissance du monde*

Tous applaudirent... les larmes aux yeux.

\*\*\*

Cinq ans plus tard, on n'avait toujours pas retrouvé le corps de François.

Après une enquête menée par la police et un procès fortement médiatisé, le tribunal condamna le capitaine du *The St-Lawrence Spirit* à 10 ans de prison pour ne pas avoir porté secours aux deux pêcheurs.

Puis, Catherine tomba amoureuse de Jérôme, un médecin que lui avait présenté Émilie, qui travaillait au même hôpital que lui.

La vie reprit peu à peu son cours normal. De façon inéluctable.  
Tout vient. Tout passe.

C'est comme ça, et ce sera toujours comme ça.

## LE GÉNIE !

Denis est un génie !

D'après Laurette Lessard, sa mère, il marchait à huit mois et avait commencé à parler à dix-huit mois. Des phrases complètes ! À quatre ans, il s'amusa à faire des racines carrées et à jouer de la flûte à bec de façon fort musicale des œuvres de Vivaldi, de Scarlatti et de Pergolèse.

Denis est un génie !

Mais peut-on se fier à une mère louangeant sa progéniture ? Généralement, non. Dans ce cas précis... oui !

Imaginez la fierté de Laurette, une veuve assumée, de voir son enfant unique de cinq ans damner le pion à ses cousins beaucoup plus âgés, lors de fêtes familiales. Elle se délectait.

— Denis, je t'en prie, mon chéri, récite devant tout le monde la conjugaison des verbes *aimer*, *hair* et *rendre* à l'imparfait du subjonctif ... et puis, tu nous réciteras les quatre fables de Lafontaine que tu as apprises par cœur hier soir.

Et Denis s'exécutait avec la plus grande facilité en affichant une légère condescendance envers ses cousins, des enfants normaux, pour la plupart. Les parents, consumés par la jalousie, se mirent à invoquer les raisons les plus rocambolesques pour éviter Noël, Pâques, et toute autre rencontre familiale.

Parce que Denis est un génie.

La psychologue de l'école avait fait subir au garçon deux batteries de tests psychologiques, le DAT<sup>5</sup> et le BGTA<sup>6</sup>, et chaque fois, il avait fini les épreuves avant la limite de temps prescrite -une impossibilité psychométrique !- et attendait la suite, les bras croisés et le sourire aux lèvres.

À compter de sa deuxième année, il *sauta* toutes les années scolaires impaires. Lui enseigner était devenu une corvée innommable pour ses professeurs, puisqu'il les reprenait à la moindre faute. Voici un exemple parmi tant d'autres :

---

5. Differential Aptitude Tests (Version française)

6. Batterie générale de (y) tests d'aptitudes.

Problème soumis par monsieur Ambroise Talbot, le prof. de mathématique de la 2<sup>e</sup> année du primaire : *Nous avons un bateau dont la hauteur est de 3 mètres. Lors de la marée, l'eau monte d'un mètre. Quelle sera la hauteur visible du bateau ?*

Les élèves : ??????

Le prof: 2 mètres. Soit 3 mètres, moins 1 mètre.

Denis : Non, monsieur. Vous faites erreur et je vais vous le démontrer facilement. Le bateau va monter avec la marée et sa hauteur va rester la même, soit 3 mètres. C'est un simple principe de physique que vous devriez connaître.

Imaginez ce cher Ambroise retournant à la maison, abattu, défait, neurasthénique, dépressif, névrotique. À un pas de la psychose. Sa femme devait le quitter quelques mois plus tard, car elle craignait que les états d'âme de son conjoint ne s'attrapent et la contaminent. Comme Omicron et ses variants.

À l'âge de 13 ans, Denis compléta le cégep en un seul semestre. Et dire qu'il avait entrepris, parallèlement à ses études collégiales, des cours de viole de gambe !

Denis est un génie.

L'université lui fut tout aussi facile. Après cinq ans d'études soutenues, il obtint la diplomation suivante : un doctorat en physique, une maîtrise en thermodynamique et, pour s'amuser, une maîtrise en climatologie par correspondance.

À la fin de ses études, les offres d'emploi pullulèrent. Après une petite heure de réflexion, Denis Lessard accepta la proposition de *INOVE*, un centre de recherche privé spécialisé dans le perfectionnement des armes militaires. Cette entreprise, située à Laval près du *Centre Armand Frappier*, réalisait des contrats fort lucratifs pour les forces armées des pays de l'*OTAN*.

L'arrivée du prodige à *INOVE* fut remarquée par tout le personnel lors d'une réunion générale, la toute première à laquelle il assistait. Au début de la rencontre, le PDG, Armand Blackburn, Ph.D., avait lancé à la blague :

— Dans six mois, mes chers amis, nous aurons le plaisir de recevoir une équipe de scientifiques japonais. Comme personne, parmi eux, ne maîtrise l'anglais, il faudrait que quelqu'un parmi vous se dévoue et apprenne leur langue.

Une main se leva dans l'assistance. Celle de Denis.

— Je vais l'apprendre, si vous le voulez. C'est une langue facile. Il s'agit d'un simple exercice de mémoire puisque la prononciation ne pose aucune difficulté aux francophones.

Six mois plus tard, c'est lui qui accueillait la délégation japonaise, alors qu'il s'exprimait dans un japonais parfait. Il avait aussi appris les bonnes manières et la culture nippones. Il était devenu un véritable... Japonais *temporaire*, le temps du stage des visiteurs.

— Nous avons un génie parmi nous, répétait le PDG Blackburn à qui voulait bien l'entendre.

Denis permit à l'organisation de se démarquer de brillante façon. Il résolut facilement un problème qui affectait les équipages d'hélicoptères de combat lors de missions opérationnelles par température très élevée, ( ; ) dans les déserts, par exemple. Le temps d'utilisation des appareils devait se limiter à une demi-heure. Sans quoi, les pilotes se mettaient à tourner de l'œil avant de succomber à la chaleur intense. Comment climatiser un hélicoptère de combat ouvert aux quatre vents ? Les centres de recherche américains n'avaient trouvé aucune solution pratique à ce problème. Mais voilà qu'après seulement un mois d'étude, Denis proposa un système exceptionnellement efficace de climatisation intégré aux vêtements des pilotes, concept qui fut approuvé par tous... au grand dam des Américains.

Denis réussit également à résoudre un grave problème de localisation des *snipers*, ces tireurs d'élite ennemis qui, cachés dans des édifices, terrorisaient les soldats et les civils. À Sarajevo, notamment. Les Américains avaient trouvé une solution toute simple, qui consistait à bombarder l'édifice d'où venaient les tirs... avec des dommages collatéraux évidents. Or, Denis, lui, mit plutôt au point, par simple triangulation, une méthode de détection particulièrement précise de la provenance des tirs.

Mais ce qui acheva de parfaire la réputation internationale du jeune homme fut la solution qu'il trouva pour résoudre les problèmes liés aux tirs sol-air auxquels recourait l'ennemi pour abattre les avions, même les plus rapides et les plus furtifs. Il mit au point un leurre<sup>7</sup> tellement efficace, que non seulement les missiles n'arrivaient plus à atteindre leur cible, mais également, ils se perdaient dans la nature.

---

7. Un leurre est un produit métallique propulsé par l'avion ciblé et qui détourne un missile de sa cible.

Denis est un génie !

Après cinq ans au service de *INOVE*, de promotion en promotion, le surdoué obtint le poste de directeur du nouveau service dédié aux missiles balistiques. On lui prévoyait un brillant avenir. On prévoyait même qu'il remplacerait un jour le PDG actuel, qui entendait prendre sa retraite dans quatre ans.

Deux ans plus tard, à leur grande surprise, Denis et Armand Blackburn furent convoqués à Sydney par l'*Australian Defence Force* (ADF). À leur arrivée là-bas, ils furent accueillis par le commandant en chef en personne, Sir Henry Dowling.

— Monsieur Blackburn, monsieur Lessard, soyez les bienvenus parmi nous. J'espère que votre vol s'est bien déroulé. Allons à mon bureau.

— Excellent vol, et merci de votre invitation, répondit le directeur général d'*INOVE*.

Ils prirent place autour d'une grande table dans un bureau blindé et sans fenêtre. Question de sécurité.

— Que pouvons-nous faire pour vous ? questionna Blackburn.

— Sauver l'Australie et le monde ! Rien de moins. Laissez-moi vous expliquer...

— Nous vous écoutons, lança Denis, tout excité par ce qui promettait d'être le projet de sa vie.

— Comme vous le savez, l'Australie occupe une position stratégique puisqu'elle se situe à quelque 7382 km de la Chine, même si avec les armes modernes, les distances n'ont plus la même signification qu'autrefois. La Chine vient de s'emparer de Taïwan sans qu'aucun pays n'intervienne... malgré les belles promesses de l'OTAN. Il en sera de même pour l'Australie. Est-ce que Washington sacrifierait New York pour sauver Sydney ? Jamais !

— Mais qu'est-ce qui vous inquiète ? Une nouvelle menace ? demanda le PDG.

— Nos services secrets ont appris que la Chine avait développé un plan stratégique pour s'assurer de la maîtrise du monde. Ce plan consiste à s'emparer économiquement de l'Afrique, ce qui est déjà fait. Les Chinois ont construit des minicentrales nucléaires beaucoup plus efficaces que ces grands parcs éoliens que préconisait l'ONU. Ils ont aussi amélioré toutes les infrastructures de ce continent, ce qui fait que les routes, les ports et les aéroports peuvent maintenant riva-

liser avec ceux des pays d'Europe et d'Amérique du Nord. L'Afrique mange dans la main des Chinois. Et la prochaine étape du plan, c'est l'Australie.

— Les Chinois doivent avoir développé une nouvelle arme des plus efficaces pour se permettre d'être aussi agressifs. Est-ce exact ?

— Monsieur Lessard, vous avez mille fois raison.

— Quelle est cette arme ? J'imagine qu'elle a un rapport avec notre capacité d'expertise à *INOVE*... d'où notre présence ici.

— Cher monsieur Lessard, je me rends compte que votre excellente réputation est tout à fait justifiée. Prendriez-vous de l'eau ou du café ?

— Non merci...

— Je continue. Les Chinois ont développé le DF-41, le fameux *Dongfeng*, un missile balistique intercontinental de très grande efficacité. Ils viennent toutefois de le remplacer par un modèle encore plus performant qui atteint des vitesses supérieures à 10 000 km/h et que notre bouclier antimissile ne peut détecter.

— Pourquoi donc ? chercha à savoir le Dr Blackburn.

— Parce que ces nouveaux missiles volent à très, très basse altitude, ce qui les rend indétectables par tous les radars. Figurez-vous qu'ils peuvent voler à moins de 10 mètres d'altitude !

— Oh ! s'exclamèrent en même temps les deux membres de la direction d'*INOVE*.

— Je comprends, enchaîna Denis. Cette arme leur assure une hégémonie complète sur le monde. Ce n'est qu'une question de temps avant qu'ils ne s'emparent de la planète et de toutes ses ressources.

— Oui. Il est même possible que la 3<sup>e</sup> Guerre mondiale soit gagnée par les Chinois sans qu'un seul coup de feu soit tiré à cause de leur nette supériorité.

— Qu'est-ce que vous attendez de nous ? murmura presque le Dr Blackburn, comme si quelqu'un pouvait les entendre.

— Trouver une parade... Vous êtes les meilleurs au monde en recherche et en applications concrètes. Meilleurs que les Américains et les Allemands réunis. Budget illimité... puisqu'il y va de notre survie en tant nation, et de la survie du monde tel que nous le connaissons aujourd'hui. Je vais vous présenter à mon adjoint, qui va vous indiquer la démarche administrative à suivre et les moyens de communication parfaitement sécurisés que nous utiliserons pour réaliser ce mandat.

— Et notre échéancier ? s'enquit le PDG d'*INOVE*.

— Hier ! répondit Sir Henry Dowling. Nous avons, toujours d'après nos agents secrets, dix-huit mois, mais peut-être moins, pour trouver la fameuse parade.

Puis, se tournant vers Denis, il demanda :

— Avez-vous des idées de solution, monsieur Lessard ?

— Plusieurs ! Mais il faut que je les approfondisse. La stratégie générale que je vais adopter sera celle du *Valeureux gaulois*.

— Qu'est-ce ?

— C'est une histoire amusante. Elle était rédigée en latin et nous devons la traduire quand j'étais au collège. Un soldat romain se présente dans un *salon* de barbier en Gaule et prend la place d'un client en le frappant sans ménagement. Il exige, en criant et en postillonnant, que le coiffeur lui rase immédiatement la barbe. Il ajoute, en sortant son glaive : « À la moindre égratignure, je te passe mon épée à travers le corps ». Puis, le barbier fait son travail comme si de rien n'était... à la perfection. Le soldat romain lui dit alors : « J'admire ton courage, Gaulois. Ta main n'a pas tremblé. Tu n'avais donc pas peur de moi. Quel est ton secret ? » Et le barbier de répondre aussitôt : « À la moindre égratignure... je vous tranchais aussitôt la gorge ! »

— Vraiment amusante, cette histoire ! Et le soldat romain... ce sont les Chinois. Et le barbier gaulois, c'est nous... c'est vous !

— Exactement !

Une limousine aux vitres teintées reconduisit les deux scientifiques canadiens à leur hôtel. Le Dr Blackburn appela sa femme, tandis que Denis téléphona à sa copine du moment, à son appartement à Laval. Il laissa sonner un long moment, mais n'obtint pas de réponse. Il sourit en hochant la tête.

Le lendemain, il annonça à son supérieur :

— Armand, je ne rentre pas à Montréal. Je vais plutôt rencontrer les experts du *Mote Marine* à Sarasota, en Floride.

— Une très belle organisation. Des spécialistes des dauphins, entre autres.

— Tout à fait !

— Oh ! Les ultrasons !

— Tu as deviné juste.

— Denis, tu es un génie !

\*\*\*

Denis et son équipe mirent au point un système de défense à double mur ultrasonique capable de détecter tout missile volant à basse altitude. L'installation dudit système s'effectuait en un rien de temps. Les Australiens furent évidemment les premiers à l'adopter et à l'installer, suivis par le Japon, l'Europe, le Canada, et finalement, les États-Unis.

Sir Henry Dowling restait toutefois perplexe.

—Votre système, cher Denis, est d'une efficacité fantastique. Nous ne vous remercierons jamais assez. Mais son seul défaut, c'est qu'il ne détruit pas le missile qu'il détecte.

—Ne vous en faites pas. Le soldat romain n'est plus une menace. Le *valeureux Gaulois* n'a plus rien à craindre.

—Je voudrais bien avoir votre confiance...

Deux mois plus tard, le gouvernement chinois réclama auprès du Conseil de sécurité de l'ONU une rencontre au sommet visant à forcer le désarmement des grandes puissances. Pour montrer sa bonne foi, il remit en place les structures démocratiques éradiquées à la suite de son invasion de Taïwan.

—Mais Denis, comment avez-vous pu prédire ce changement de cap de la part des Chinois? Comment avez-vous su? s'enquit Sir Henry Dowling.

—Je me suis rendu compte que ma copine d'alors travaillait pour le compte des Chinois. J'ai donc laissé traîner dans mon appartement des documents de nature *Très confidentielle* qui révélaient la puissance du système de défense à double mur ultrasonique et qui expliquaient en détail la réplique dévastatrice automatique des pays de l'OTAN, qui aurait tout simplement oblitéré la Chine. Je les ai simplement bernés.

—Ah! Le fameux rasoir du *Valeureux Gaulois*.

Et Henry d'ajouter:

—Denis, vous êtes un génie!

## LE PROMOTEUR

Arnold Milstein réunit les membres de sa famille qui détenaient des actions dans son entreprise immobilière, *Groupe Arnold Group* (GAG). Autour de la table, il y avait sa femme Rose (Rosy), ses enfants Leonard (Lenny), Aaron, Shirley, et un cousin de New York, Abraham, un Juif hassidique.

Arnold était l'actionnaire majoritaire et son entreprise comprenait 950 portes réparties entre Montréal, Toronto, Winnipeg, Vancouver et New York. Il n'était pas un joueur très important dans l'immobilier, mais cela lui importait peu. *GAG* faisait de l'argent, beaucoup d'argent, et son slogan, qui était aussi son principe de vie, se résumait à : *Show me the money!* comme Cuba Gooding Jr. dans le film *Jerry McGuire*. Membre d'aucune association de propriétaires, il naviguait en solitaire dans une mer infestée de *requins*, toutes ethnies confondues.

La famille Milstein habitait Outremont, près d'une synagogue qu'elle ne fréquentait jamais. Chacun des enfants avait sa propre maison, soit à Outremont ou à TMR. Tous aimaient se réunir au *Domaine Arnold*, une superbe maison à Val-David comptant pas moins de 22 pièces, dont dix chambres pour accueillir les enfants et les petits-enfants du couple.

S'ajoutait à ce domaine une écurie ultramoderne dotée d'une quinzaine de grands boxes, un manège extérieur bien aménagé avec un système d'irrigation, et un grand manège intérieur en voie de construction. Les chevaux de race étaient sélectionnés par des experts qui écumaient le Canada et les États-Unis pour trouver de bons *deals*. Les Milstein adoraient les chevaux et l'équitation. Lenny s'était d'ailleurs illustré lors des Jeux olympiques de Sydney, en 2000, à l'épreuve du saut d'obstacles. Il avait obtenu la médaille de bronze, un grand honneur pour toute la famille.

La réunion convoquée par Arnold se tenait dans la vaste salle à manger du domaine, qui offrait une vue époustouflante sur les montagnes environnantes.

— Papa, avant que tu commences la réunion, je voudrais te dire que je crois que *Blackjack* est malade. Je suis allée le voir ce matin et il n'avait pas l'air bien.

— O.K., Shirley, je vais appeler le vétérinaire.

— Merci, Papa.

— On commence ! J'ai une grande nouvelle à vous annoncer. J'ai décidé de moderniser notre parc immobilier. Tout notre parc, les 950 portes !

— Ça va nous coûter une fortune, lança Rosy.

— Ça va plutôt nous rapporter une fortune, corrigea Arnold. Le plan est simple. Nous allons *stripper* l'intérieur des bâtiments et tout rénover. Aussi, nous allons convertir le dernier étage de chacun de nos immeubles en *Penthouse* et améliorer l'extérieur, sans toutefois exagérer. Les immeubles GAG ne seront plus les taudis de la ville, mais des condos locatifs de luxe, pour une clientèle à l'aise.

— Tu as raison, papa, approuva Aaron, les études de marché sont claires à ce sujet. Les *boomers* prennent leur retraite et ne veulent plus acheter ; ils veulent plutôt louer. Ils ont de l'argent et sont prêts à payer le gros prix pour vivre dans un condo de luxe.

— Et le financement ? questionna Abraham.

— J'ai obtenu un prêt de cent millions de dollars américains à 6 % d'intérêt. Un excellent *deal*. Avec cette somme, on est bon pour trois, peut-être quatre immeubles. Je fais affaire avec Howard Steinberg, l'ancien VP de la *Lehman Brothers*. Il travaille maintenant à son compte et sa spécialité, c'est le placement privé.

— Super, papa ! Par quel immeuble va-t-on débiter ? Celui de Montréal sur la rue Papineau ?

— Exacte, ma fille. Bien joué.

Shirley était l'enfant préférée d'Arnold. La relation privilégiée de cette dernière avec son père indisposait parfois les autres membres de la famille, qui s'efforçaient toutefois de ne rien laisser voir.

— Bon ! Montréal d'abord. O.K. Quand est-ce qu'on commence ? lança Lenny, toujours aussi énergique et fébrile.

— Pas si vite ! intervint Aron, avocat de profession. Il y a des règles à suivre. On ne peut pas foutre tous les locataires dehors en leur disant : « Vous n'avez plus de toit, déménagez ailleurs ! ».

— Quelles sont les règles ? interrogea Rosy, toujours méfiante.

—Elles ont été changées dernièrement par le nouveau parti au pouvoir qui veut éviter les *renovictions*, expliqua Aaron.

—Ah oui ? Les communistes ! s’offusqua Lenny.

—Pas faciles, les affaires, au Québec ! Mais c’est dans cette province qu’on trouve le plus fort potentiel de rendement sur le capital investi. Les prix sont encore très bas par rapport à Toronto, Winnipeg, Vancouver et New York, précisa Shirley en regardant son père.

Arnold accueillit le commentaire de sa fille avec un grand sourire. Puis, après avoir lancé un coup œil ambivalent à son père, Aaron poursuivit en disant :

—Je vais vous revenir avec une analyse à jour. Mais de mémoire, voici les grandes lignes :

-Pour faire des rénovations, il faut un permis de l’arrondissement. Dans notre cas, c’est Mercier-Hochelaga-Maisonneuve.

-C’est le Tribunal administratif du logement, le TAL, qui est responsable de la gestion immobilière. Par exemple, si on voulait convertir des logements locatifs en condos, il faudrait son autorisation.

-Le propriétaire a le droit de faire des rénovations majeures, mais il doit préciser aux locataires la nature et la durée des travaux, de même qu’il doit les dédommager s’ils doivent quitter les lieux pendant les rénovations.

-Une fois les rénovations terminées, les locataires peuvent reprendre leur logement, mais au même loyer qu’avant, et ce, jusqu’à la fin de leur bail.

—Des communistes, je vous dis ! maugréa Lenny.

—Je vais faire comme Léandre Tremblay, décida Arnold après avoir lâché un soupir. Pas question de suivre ces maudites règles de fou.

—Qu’est-ce qu’il a fait ce... *Tremblay*? se montra curieux de savoir Aaron.

—Il a rendu ses locataires... misérables, très misérables, et tout le monde est parti ! Il a créé un climat de terreur, et ç’a fonctionné. Nous allons donc faire pareil !

—Papa, en premier lieu, je recommande de proposer aux locataires de résilier leur bail moyennant un dédommagement. Un bon montant, comme 3 000 \$ cash. Les gens qui habitent nos immeubles n’ont pas d’argent. Ils vont accepter, j’en suis sûr. On paiera aussi leur déménagement. On va peut-être rester pris avec une dizaine de

récalcitrants et si c'est le cas, on pourra recourir à la méthode de ton Tremblay.

— Merci, Aaron. C'est une très bonne idée. Shirley, je te confie la gestion de cette première étape. Tu dois convaincre nos locataires de *crisser* leur camp. Tu as deux mois. S'il y a des récalcitrants... c'est toi, Lenny, qui t'en occuperas.

— Parfait. C'est dans mes cordes, agréa Lenny avec un sourire.

— Viens, Shirley, allons voir Blackjack. J'espère que ce n'est pas le tétanos.

— Moi aussi. Je l'aime tellement, mon Blackjack...

\*\*\*

Shirley fit un travail admirable. Elle commença par étudier la liste des locataires et se rendit compte que 86 % d'entre eux étaient des francophones de souche, contre 8 % d'Italiens et de 3 % de Magrébins. Elle ne put déterminer la nationalité d'origine des 3 % restants. *Ce n'est pas grave, se dit-elle. C'est un petit groupe sans importance.*

Elle constitua ensuite une équipe de quatre vendeuses qui s'occuperaient des femmes et des couples de femmes, et de quatre vendeurs qui traiteraient avec les couples hétérosexuels, les couples homosexuels et les jeunes femmes. Elle engagea ensuite une psychologue, Lily Rafman, pour donner une formation pratique aux vendeurs, qui prirent la dénomination de *conseillers*. Ces derniers disposaient d'un budget de base de 3 000 \$, mais qui pouvait grimper jusqu'à 5 000 \$ pour convaincre les locataires qui se montreraient plus coriaces.

La rémunération des *conseillers-ères* s'établissait à 1 500 \$ pour chaque résiliation de bail légalement enregistrée. Un *conseiller* suggéra que l'argent, trente coupures de 100 \$, soit exhibé aux locataires lors de la première rencontre pour être ensuite remis *cash* à la conclusion de la transaction. «Ça va faciliter les choses», argumenta-t-il. Une excellente suggestion aussitôt adoptée par Shirley.

Après une journée de formation supervisée par la psychologue Rafman, l'équipe atteignit un degré d'efficacité remarquable.

Finalement, Shirley laissa à la porte de chaque locataire un message annonçant la venue des *conseillers* dans le *cadre d'un projet extrêmement stimulant pour tous*, mais qui sema la consternation chez les principaux concernés.

Marie-Blanche, traductrice de son métier, locataire depuis dix ans, réunit ceux qu'elle appelait son *Comité de résistance*. Celui-ci incluait Geneviève, jeune retraitée de la fonction publique, Mireille et Louis, un jeune couple travaillant dans la construction, Jonathan et son amoureux Jean-Pascal, deux musiciens, ainsi que Carole et Chantale, un couple d'infirmières auxiliaires.

— Savez-vous que la grande majorité des locataires ont déjà signé une renonciation au bail ? s'exclama Marie-Blanche.

— Ça ne m'étonne pas. J'ai failli signer la renonciation moi-même, malgré mes principes ! avoua Geneviève. Un beau jeune homme, séduisant, avec de beaux yeux bleus et des dents blanches dignes d'une réclame de *Colgate au menthol* est venu me voir. Il a mis trois mille dollars en coupures de 100\$ sur ma table de cuisine. Comme j'hésitais, il s'est approché de moi, m'a fait un clin d'œil et m'a dit : « Entre vous et moi, mais faut pas le dire aux autres, je peux monter jusqu'à quatre mille ». Il a sorti 10 autres billets de cent dollars qu'il a déposés *un à un* sur la table en me regardant directement dans les yeux. J'ai failli devenir folle ! Il a ajouté : « Je peux vous trouver un beau logement pas très loin de chez moi... Pensez -aux avantages, maintenant qu'on se connaît... »

— Ben moi aussi. La même affaire ! En voyant que Jean-Pascal hésitait, le conseiller a profité du fait qu'il aille à la toilette... pour me dire avec un sourire qui en disait long... « Je vais revenir demain matin quand ton chum sera parti... Tu vas voir qu'on va bien s'arranger, toi et moi... »

— On m'a dit qu'y avait juste nous autres qui n'avaient pas résilié le bail. Nous huit. Seulement nous huit ! indiqua Marie-Blanche. C'est écœurant, leurs méthodes de manipulation ! L'important, et la dame de l'arrondissement est formelle là-dessus, c'est de ne pas signer. Même s'ils nous font des menaces pour nous intimider.

— J'espère que notre vie n'est pas en danger... glissa Jean-Pascal, tout inquiet.

— Pas du tout ! Donc, on se tient debout. Ils ne nous auront pas ces morons-là ! conclut Marie-Blanche en mettant ainsi fin à la réunion.

\*\*\*

— Mon cher Lenny, lança Shirley, j'ai *signé* 76 portes. Quatre locataires stupides se sont sauvés sans laisser d'adresse... La belle affaire! On sauve 12 000 \$, plus les honoraires des conseillers. Par contre, dix ménages sont restés après l'échéance et j'ai dû recourir aux huissiers pour les évincer. Il reste donc cinq portes qui ne veulent rien savoir, les 104, 107, 510, 825 et 919. C'est donc à toi jouer, maintenant!

— Beau travail, ma sœur! Regarde-moi bien aller. *Watch me go!*

Plus motivé que jamais et désireux d'impressionner son père, Leonard commença par congédier la concierge, question de couper la voie de communication entre les locataires et le propriétaire lors de *problèmes*. Il mit ensuite le système de chauffage à *Off* pendant trois jours, en période de grand froid. Deux semaines plus tard, il provoqua une panne d'électricité qui dura deux jours. S'ensuivent des pannes intermittentes d'ascenseur.

Devant ces attaques, Marie-Blanche convoqua ses troupes pour vérifier leur moral.

— Les écœurants! Ils ne nous auront pas! ragèrent les récalcitrants.

— Si j'en pogne un de cette gang-là à roder sur mon étage, pesta Louis, j'y câlisse mon poing dans gueule!

— Attention, Louis, prévint Marie-Blanche, il faut rester du côté de la légalité. Pas de violence...

— Ouais, ouais...

\*\*\*

Lenny passa à la vitesse supérieure, ce qui entraîna les premières défections du *Comité de résistance*. Il engagea un homme de main qui brisa la porte d'entrée d'un coup de batte de baseball à trois heures du matin et quatre heures plus tard, des sans-abris se promenaient partout dans le bâtiment. C'en fut trop pour Geneviève et le couple Jonathan et Jean-Pascal, qui habitaient au premier étage.

— Désolé, Marie-Blanche, mais nous devons partir, annonça Jean-Pascal. Il y a des itinérants qui boivent, qui pissent et qui chient partout. Même dans les ascenseurs. Ils cognent aux portes pour qué-

mander de l'argent ou de la bouffe. C'est l'enfer. On n'est plus en sécurité.

Marie-Blanche fit venir la police, qui chassa tous les *squatters*... qui revirent deux heures plus tard.

Les policiers suggérèrent de remplacer la porte et d'adresser une plainte au propriétaire.

La belle affaire !

Puis ce fut un dégât d'eau.

Et des cris de mort avertissant qu'il y avait un incendie aux petites heures du matin.

Un beau jour, Marie-Blanche reçut une lettre d'*Equifax* lui indiquant qu'à la suite d'une plainte de son propriétaire, son crédit était révisé à la baisse.

À la suite du départ de Carole et Chantale, Marie-Blanche, seule résistante avec le couple Mireille et Louis, appela une firme d'avocats pour laquelle elle avait déjà réalisé un mandat de traduction. Elle exposa la situation à l'avocat spécialisé en droit immobilier, Me Louis Gonzague.

— Chère madame, lui dit ce dernier, partez ! C'est le seul conseil que je peux vous donner. Vous n'aurez jamais gain de cause. Je connais bien vos propriétaires, la famille Milstein. C'est sûrement Leonard qui s'occupe de l'affaire. C'est un dur, une tête brûlée. S'ils vous offrent de l'argent, prenez-le et partez. Ils appliquent la *méthode Tremblay*... Voulez-vous connaître la prochaine étape ?

— Euh... oui, répondit la traductrice, en état de choc.

— Ils vont répandre de la vermine dans votre édifice... punaises, coquerelles, souris, rats. Vous allez attraper les pires maladies... si vous ne mourez pas de peur ! Ces gens-là ont une splendide résidence à Val David avec une écurie modèle. S'ils s'occupaient de leurs locataires comme ils s'occupent de leurs chevaux... il n'y aurait pas de problème. Votre immeuble serait un véritable paradis.

Marie-Blanche rencontra Mireille et Louis pour leur résumer les propos de Me Gonzague. Elle leur apprit qu'elle partait la semaine suivante et qu'elle avait loué un bel appartement à 10 minutes de marche de leur immeuble actuel.

Louis ferma les poings et lança, les dents serrées : « Ces cochons-là vont le regretter ! C'est tout ce que je peux vous dire ! Viens, Mireille, partons ! »

\*\*\*

Trois mois plus tard, en juin, on fêtait fort chez les Milstein à Val-David.

— Merci d’être tous là, commença Arnold. Demain, nous allons fêter le début des travaux à notre édifice de la rue Papineau, qui est maintenant libre grâce au bon travail de Shirley et de Lenny. Pour l’occasion, j’ai acheté trois poneys pour les enfants et demain, on fera tous de l’équitation. Lenny, tu pourrais montrer aux plus jeunes à monter. Avez-vous hâte, les enfants ?

— Oui, grand-papa ! s’écrièrent la dizaine de bambins. On a tous hâte ! On t’aime !

— À la belle vie que nous menons ! conclut Arnold en levant son verre.

\*\*

C’est Rosy qui s’éveilla en premier. Comme bien des femmes, elle avait le sommeil fragile. Elle entendit des craquements sinistres qui lui firent penser au *Titanic* en train de couler, comme dans le film de Spielberg. Elle distingua des reflets rouge et jaune qui semblaient repeindre le mur de la chambre. Elle se leva, puis, craintive, secoua les pieds d’Arnold.

— Qu’est-ce qu’il y a ? bâilla ce dernier.

— J’entends des craquements et je vois des couleurs.

— De la fumée ! lança Arnold d’une voix tremblante. Je sens de la fumée !

Il s’élança à la fenêtre, tira le store puis s’écria :

— L’écurie brûle ! L’écurie brûle ! Les chevaux !

Il enfila son pantalon et un T-shirt, descendit les marches en courant, non sans réveiller les enfants au passage.

— Qu’est-ce qu’il y a ? questionna Shirley, toute endormie.

— L’écurie brûle !

— Nos chevaux ! Aaron, Lenny... debout ! L’écurie brûle ! cria Shirley.

Tous se précipitèrent hors de la maison.

— Les chevaux ne sortiront pas, même si la porte de l’écurie était grande ouverte, prévint Lenny. C’est comme ça. Il faudrait les

sortir à coups de fourche, mais le feu est déjà trop avancé. Nous ne pouvons plus rien faire.

Aussitôt, Shirley et Aaron éclatèrent en sanglots.

— Nos chevaux. Nos beaux chevaux ! Blackie ! Mon Blackie ! se lamenta Shirley en s'approchant de son père pour le soutenir avant qu'il ne s'effondre sur la pelouse.

L'écurie était à 100 mètres. Il n'y avait donc aucune chance que l'incendie se propage à la maison et mette en danger la vie des enfants, tous restés à l'intérieur sous la surveillance d'une domestique.

Le feu atteignit le manège intérieur, toujours en construction, et le consuma en vingt minutes. Retrouvant son courage, Arnold tenta de s'approcher avec un tuyau d'arrosage. C'était pathétique.

— C'est inutile, papa. Tout à fait inutile, tenta de le raisonner Shirley avec un calme qui la surprit elle-même.

— C'est la fin du monde ! lança Rosy.

— C'est un incendie criminel ! cria Lenny. Criminel ! Criminel !

L'écurie s'effondra. Une odeur écœurante de chair grillée amenée par un vent léger terrassa tout le monde, sauf Lenny qui continuait de crier...

— C'est criminel ! Il n'y a rien de pire au monde que de s'attaquer aux animaux. Rien de pire ! Ceux qui ont fait ça n'ont pas de cœur !

Shirley, songeuse, regagna lentement la maison.

## ***T'ES MALADE... FAIS-TOI SOIGNER!***

J'ai reçu d'un éditeur international une offre vraiment alléchante : écrire un livre populaire. Moi, un scientifique admiré par mes pairs, par mes clients et, surtout, par ma chère conjointe.

Jusque-là, je n'avais écrit que des livres professionnels sur le sentiment d'appartenance du personnel, les habiletés politiques, la neuroscience et autres sujets scientifiques qui sont très loin des intérêts du grand public. Je dois toutefois admettre que mes livres, contrairement à mes conférences, n'avaient pas connu beaucoup de succès.

Pour vous aider à comprendre mon dilemme et mon processus décisionnel, voici l'essentiel de ma conversation avec l'éditeur international (ÉI).

ÉI : Dr DuBois, j'ai assisté à plusieurs de vos conférences et j'aime votre style direct et efficace. On ne s'ennuie pas avec vous. C'est pour cette raison que je vous contacte.

Moi : Est-ce que vous avez lu mes livres ?

ÉI : Non ! Pas du tout ! Je n'ai aucun intérêt pour des ouvrages scientifiques.

Moi (Déçu) : Ah bon...

ÉI : Dr DuBois, vous seriez l'auteur parfait pour une série de livres *populaires*. C'est ce qui se vend le plus ! La *Pop-psychologie* bat tous les records. On manque de livres pour répondre à la demande, et ce, dans le monde entier, y compris en Bulgarie !

Moi : Moi, écrire un livre *populaire* ? Je n'y ai jamais pensé. Mais qui achète ce genre d'ouvrages ?

ÉI : Surtout les femmes ; mais les hommes aussi, et de plus en plus !

Moi : Désolé. Ça ne m'intéresse pas. Le code d'éthique de mon ordre professionnel ne le permettrait pas.

ÉI : Il faut comprendre, cher docteur DuBois, que votre livre *populaire* serait traduit dans une trentaine de langues et qu'il vous rapporterait des redevances de 25 %. En général, les bons auteurs gagnent plus de 95 000 \$ US par livre, qui sont discrètement déposés dans un compte bancaire suisse.

Moi : Intéressant ! Est-ce que je pourrais utiliser un pseudonyme ?

ÉI : Bien sûr ! Gardez le titre de *Docteur*, c'est vendeur, et prenez un pseudonyme allemand. Les Allemands font sérieux et scientifiques.

Moi : Et... pour le style et les sujets ?

ÉI : Style lapidaire, brutal, et même vulgaire à l'occasion. Un juron de temps en temps. Frappez fort ! Notre lectorat féminin adore se faire brasser le sapin. Textes très courts. Une plaquette. N'importe quel sujet qui traite de conflits humains. Envoyez-moi un échantillon... Si c'est bon et que ça frappe, nous allons le publier à des centaines de milliers d'exemplaires. Et le *cash* va rentrer...

Moi : Bon, je vais essayer...

ÉI : Je vous envoie le contrat par Internet.

J'entrepris aussitôt la rédaction d'un résumé synthèse de mon livre populaire, sans même attendre le contrat d'édition. Je l'envoyai le lendemain matin à mon éditeur international, qui l'accepta avec enthousiasme.

Un mois plus tard, mon livre paraissait et connut un très grand succès. Je fermai mon bureau de consultant, et je me mis à écrire des livres *populaires*.

Voici le résumé synthèse que j'avais envoyé à mon éditeur.

**« T'ES MALADE... FAIS-TOI SOIGNER ! »**  
**Dr PETER VAN WALD, B.A., B.Ph., MA, Ph. D**  
**PSYCHOLOGUS EMERITUS**

**Résumé synthèse**

Je m'adresse à toi... Non ! Ne regarde pas par-dessus ton épaule ! C'est bien à toi que je m'adresse ! Encore hier, tu as donné une méchante claque au visage de ta femme. Elle a pleuré pendant une heure. Je ne la nomme pas... parce qu'elle n'a plus de nom ! Tu l'as démolie et elle n'a plus d'identité. Elle n'est plus rien... à tes yeux, comme aux siens ! Tout un climat conjugal que tu as créé par ta barbarie !

C'est toujours la même histoire. Tu bois comme un trou, tu n'es pas capable de bander et tu prétends que c'est de sa faute. *Pas assez sexée.*

Tu ne lui fais pas l'amour... Tu te masturbes dans sa bouche, dans son anus et dans son vagin. Un, deux, trois, et c'est fini ! Pour te stimuler, tu visionnes en pensée, pendant que tu l'agresses, les films pornos dont tu es friand.

Minable, pathétique !

Tu ne l'entends pas sangloter de déception, à côté de toi, quand tu réussis enfin à t'endormir dans ta sueur, avec des hoquets causés par la bière et un estomac à l'envers ?

Parfois, tu as un rare moment de lucidité... Ça t'arrive. Tu te dis alors que ça n'a pas d'allure, qu'il faut que ça cesse... Tu te dis que tu dois changer plutôt que de changer de femmes quand elles ne sont plus capables d'en endurer davantage. Il arrive que tu penses au suicide. Dans ton *char*, à toute allure sur un poteau ! Bang ! La sainte paix ! Mais tu n'as pas ce courage.

Tu fais pitié. Tu te fais pitié. Tu as complété ton secondaire de peine et de misère, des reprises dans toutes les matières, et puis hop, sur le marché du travail ! Dans la construction au départ. Mais maudit que c'était *tough* ! Tu as lâché ce métier pour des jobines ! Seulement des jobines ! Et de la bière ! Des tonnes de bière ! Des petits emplois de misère que tu perds sans arrêt parce que tu te chicanes avec les boss. Les boss, c'est comme ta conscience. Ils te disent quoi faire. Et toi, le cave, tu ne peux pas endurer ça. Tu te révoltes et hop, au chômage !

Tu es malade ! Vraiment malade ! Tu te hais. Et tu hais les autres. Tous les autres. Faut te faire soigner... Tu as besoin d'aide. Je vais te donner quelques conseils. Mais t'en sortir sera plus difficile que d'escalader l'Everest ! Ou même seulement de te rendre au camp 1 de l'Everest.

Commençons...

1- Très important. Je veux que tu commences à noter une bonne action par jour que tu vas faire et que tu dois faire. Tu en es capable. Ce n'est pas la fin du monde, une bonne action par jour ! Mais il faut le faire ! Tu vas te reconstruire, peu à peu. Dans trois mois, tu vas commencer à te découvrir une certaine valeur. Persévère ! Ne lâche pas ! Une bonne action par jour. Pas sauver la vie d'un sapeur-pompier pris dans les flammes ! Non... Juste des trucs comme tenir la porte d'un centre d'achat pour une mère et son enfant. Sourire à une personne âgée. Pas compliqué. Rien de compliqué.

2- Je veux que tu t'inscrives chez les AA pour participer à des groupes de discussion. L'appui d'autres personnes comme toi va t'aider à progresser. Tu ne seras pas seul avec ta misère. Ceux qui sont sur le point de s'en sortir vont t'inspirer. Allez ! N'hésite pas !

3- Tu as besoin d'une aide professionnelle. Fais affaire avec un psychologue spécialisé en thérapie brève de type béhavioral, c'est-à-dire axée sur les comportements, plutôt que sur la personnalité. Récompense tes progrès... mais pas en allant au bar !

4. Il faut que tu développes une passion. En plein air de préférence. Tu aimerais peut-être la pêche. Remets à l'eau tous les poissons que tu attraperas. Tu leur donneras ainsi une deuxième chance ; c'est symbolique. Est-ce que tu comprends ? C'est à toi aussi que tu donneras une deuxième chance. À toi. Et à ta copine.

5- Des amis. Des vrais. Pas des piliers de tavernes ou de bars. Un ou deux. Pas plus. Pour ne pas diluer l'effet positif de l'amitié.

Quand tu seras capable de t'aimer, tu seras alors capable d'aimer une autre Personne.

Je répète :

Quand tu seras capable de T'AIMER, tu seras alors capable D'AIMER une autre PERSONNE.

Bonne chance ! Sincèrement.

## LE DOCTEUR PETER VAN WALD VOUS RÉPOND...

### *NOTE DE L'ÉDITEUR INTERNATIONAL*

À la suite de l'incroyable succès remporté par le livre du docteur Peter Van Wald, *B.A., B.PH., MA, PH.D.*, «*T'es malade... Fais-toi soigner!*», nous avons décidé de lancer une émission WEB en direct, émission au cours de laquelle vous pourrez poser vos questions touchant n'importe quel sujet à notre fameux spécialiste de réputation internationale, le docteur Peter Van Wald, *B.A., B.PH., MA, PH.D.*

Ainsi, le docteur répondra à toutes vos questions avec compétence et sincérité, et tâchera de résoudre vos problèmes, peu importe leur nature.

Ne donnez que votre prénom et la ville d'où provient votre appel. Le coût de chaque question est de 300 \$ américains, payables dès votre entrée en ligne.

Utilisez la langue de votre choix, car notre logiciel-traducteur fera le nécessaire pour assurer la pleine compréhension de vos questions et des réponses de notre brillant docteur.

Le docteur Peter Van Wald vous répond!

*1-Augustus, Los Angeles, ÉU.*

—Cher docteur Wald, je suis très à l'aise financièrement, puisque je vaux plusieurs millions de dollars. J'ai commencé des cours de composition musicale il y a dix ans, et ma musique symphonique est très bonne, selon mon professeur et les musiciens que je côtoie. J'ai envoyé la partition d'un poème symphonique à plusieurs orchestres symphoniques et aucun n'a voulu la jouer. Que faire?

—Je vous comprends. C'est une situation très frustrante. Je vous propose une solution qui a déjà fait ses preuves.

Envoyez votre partition à quelques orchestres universitaires avec l'engagement de leur payer 500 000 \$ si votre musique est jouée

en concert, et enregistrée. Ça devrait marcher assez facilement. Si vous offrez un million de dollars, l'université pourrait même changer le nom de sa bibliothèque principale pour le vôtre. Ça s'est vu au Canada et ailleurs ! J'ai connu une université suisse qui a même octroyé un doctorat à un Canadien bien connu après avoir reçu un million de dollars pour une thèse... écrite par un étudiant complice. Tout est possible, cher Augustus. Tout est possible dans le milieu universitaire !

Le docteur Peter Van Wald vous répond !

*2-André, Paris, France.*

— Cher docteur, je suis le PDG d'une grande entreprise manufacturière en France, avec des usines aux États-Unis, au Canada et en Allemagne. J'ai 60 ans et je désire prendre ma retraite dans 5 ans. Toutefois, j'ai un grave problème de relève. Nous n'avons qu'un seul enfant, prénommé Jean-Claude, qui n'est malheureusement pas le couteau le plus tranchant de la coutellerie. Je lui ai confié la direction d'une petite usine au Québec et il a royalement foiré. Que devrais-je faire ?

— Vendez votre entreprise et donnez à Jean-Claude un rôle mineur dans une fondation que vous devriez créer pour des raisons de fiscalité et d'image.

Le docteur Peter Van Wald vous répond !

*3- Roméo, Sherbrooke, Canada.*

— J'occupe un poste de direction dans une entreprise canadienne qui a des succursales en peu partout dans le monde. J'ai travaillé pendant quatre ans en Australie pour développer le marché asiatique. Mes deux jeunes filles parlent parfaitement l'anglais avec, évidemment, un accent australien. Ma famille et moi sommes de retour au Québec et nous habitons la région de Sherbrooke. Magalie, l'une de mes filles, fréquente une école secondaire publique. Son professeur d'anglais s'acharne pour qu'elle se débarrasse de son accent australien et qu'elle parle la langue de Shakespeare avec un accent canadien. Que faire ?

—Mais quel imbécile! Je vous propose un plan à trois volets. Tout d'abord, si ce n'est pas déjà fait, discutez avec ce professeur et tentez de lui faire entendre raison. Soyez très courtois, car les imbéciles se braquent facilement et refusent de modifier leurs comportements lorsqu'ils sont confrontés. Si cela ne devait pas réussir, allez voir la direction en adoptant la même attitude. En cas d'échec, envoyez votre fille au privé.

Le docteur Peter Van Wald vous répond!

4- *Barbara, Ulm, Allemagne.*

—Je suis séparée de mon mari depuis maintenant trois ans. Nous avons deux enfants âgés de huit et dix ans en garde partagée. Comme mon ex-conjoint a beaucoup plus d'argent que moi, il offre aux enfants des vacances de rêve en Suisse, en Italie et aux États-Unis. Ils vivent dans une superbe maison, alors que je vis seule dans un petit condo. Je suis enragée parce que je ne peux pas offrir aux enfants le même régime de vie que mon ex et sa greluce. Que me conseillez-vous?

—Une situation que vivent trop de femmes.

Votre ex-mari vous contrôle et vous domine, puisque vous n'arrêtez pas de comparer votre situation à la sienne. Vous maintenez donc une compétition nocive avec lui et sa *greluce*. Vous devez vous affranchir de cet état d'esprit et de ce climat malsain. Je vais vous surprendre. Vous devez penser à vous... avant de penser à vos enfants. Si vous ne retrouvez pas votre équilibre, vous allez devenir un poids pour vos enfants, qui vont finir par vous délaissier. Vous devez avoir la trentaine. Faites-vous des amis, remettez-vous *sur le marché* et sortez durant votre semaine de *relâche*. Montrez à votre ex qu'il n'est pas la fin du monde. Lorsque vous recevez vos enfants, cessez de leur tirer les vers du nez pour apprendre ce qui se passe dans la *grosse cabane* qu'ils habitent une semaine sur deux. Faites-leur vivre des expériences nouvelles. Un après-midi à la *Statbibliothek* dans un groupe d'animation a autant de valeur et d'intérêt pour eux que des vacances en Suisse. Si vous vivez pleinement votre vie, vous serez intéressante pour votre progéniture. Vous allez enfin exister, plutôt que de vivoter dans la rancune.

Le docteur Peter Van Wald vous répond !

5- *Bruno, Bruxelles, Belgique.*

—Je voudrais d’abord vous féliciter pour votre magnifique livre, *T’es malade... Fais-toi soigner!* qui va en réveiller plusieurs. Voici mon problème. Je suis le vice-président corporatif d’une industrie de matériel de transport, et j’ai sous ma responsabilité une usine particulière en Autriche. Parlant le néerlandais couramment, il m’a été facile d’apprendre et de parler l’allemand... ce que la direction de notre usine autrichienne ignore. Lors de la dernière réunion à Vienne, l’administration n’a cessé de dénigrer, parfois avec raison, l’entreprise... en allemand. J’ai évidemment tout compris, mais j’ai pris la décision de ne pas intervenir. Que me suggérez-vous de faire ?

—Le problème de fond en est un de perception de votre rôle de la part de la direction autrichienne. Vous êtes perçu comme *l’œil de Moscou*, et on ne vous fait pas confiance. Lors de la prochaine réunion, expliquez-leur votre rôle en tant que membre de la direction corporative, qui est essentiellement de les aider à atteindre leurs objectifs stratégiques et opérationnels. Vous devez vous présenter comme la courroie de transmission entre la direction de l’usine et la haute direction du groupe. Vous le faites évidemment en allemand. N’espérez pas un haut niveau de confiance immédiat... Cela viendra avec le temps, votre attitude et vos résultats.

Le docteur Peter Van Wald vous répond !

6- *Jim, Vancouver, Canada*

—Mon équipe de chercheurs vient de terminer une étude sur les centenaires canadiens, principalement des femmes. Cette étude révèle des résultats intéressants et j’aimerais obtenir votre avis sur leur interprétation.

Nous avons noté que les centenaires ont montré un rythme de développement plus lent que la moyenne canadienne. Par exemple, ils se sont mariés à 35 ans et ont eu leur premier enfant à 37 ans. Comment expliquez-vous ces résultats ?

— Je n'ai pas un avis scientifique très clair à vous proposer, seulement une hypothèse. Ce sera donc gratuit pour vous.

J'ai rencontré, il y a quelques années, un lieutenant-colonel des Forces armées canadiennes qui se spécialisait en génétique. Il m'avait alors présenté une théorie fort intéressante sur le vieillissement. D'après lui, chaque être humain dispose d'un *Master Switch* que l'on pourrait appeler *Centre de contrôle*, dont le rôle principal est de maîtriser les principales fonctions du corps humain et de les intégrer dans un pronostic global de longévité. Toujours d'après ce généticien, lorsque le *Centre de contrôle* détecte chez un individu une anomalie importante en devenir, telle cardiaque, pulmonaire, immunitaire, etc., il envoie le signal d'une urgence de vivre. On verra donc des jeunes qui essaient de vivre intensément leur vie... pour ensuite mourir prématurément. Or, c'est tout le contraire chez les centenaires. Le *Centre de contrôle* leur envoie le signal de *prendre son temps*, que *rien ne presse*. C'est une hypothèse plausible qui mérite d'être vérifiée. Tenez-moi au courant de vos résultats.

Le docteur Peter Van Wald vous répond !

*7- Peter Thompson, Toronto, Canada*

— Cher docteur Van Wald, je suis curieux... Qu'est-il arrivé au *batteur de femmes* qui a fait l'objet de votre livre ? Est-il guéri ?

— Merci pour votre intérêt. Ma réponse sera gratuite pour vous. Non, il n'est pas guéri. Il n'a suivi aucune de mes recommandations et il vient d'écoper de 12 ans de prison pour avoir attenté à la vie de sa conjointe. Un *fémicide* raté de peu.

## LOTO-QUÉBEC – LES GAGNANTS

### L'annonce faite à Samuel

Le téléphone sonna.

— Quelle heure est-il? Diable... Il fait encore noir! maugréa Samuel en se levant.

— Qui peut bien nous appeler à cette heure-là? s'inquiéta Agnès, son épouse.

Samuel se rendit à la cuisine où se trouvait le téléphone mural, puis répondit.

— Allo!

— Sam... c'est Bernard. Est-ce que je te réveille?

— T'es bien parti! Qu'est-ce qu'il y a? Un problème?

— Au contraire! Tu sais les billets de loto qu'on a achetés la semaine dernière... toi, moi et Gaston...

— Oui. C'est toi qui les as...

— Parce que c'est moi le responsable du groupe. ON A GAGNÉ!

— 100 \$, comme la dernière fois?

— Non. Le gros lot! 21 millions de beaux dollars tous neufs!

— ...

— Sam... Es-tu là?

— ...Oui... euh... chacun?

— Ben non! Les trois... Ça fait sept millions chacun!

— Ouf! Je vais aller me tirer une chaise. Attends...

Sur l'entrefaite, Agnès s'approcha et demanda:

— Qu'est-ce qui se passe, Sam? Est-ce que quelqu'un est malade?

— Non, Agnès, tout va bien. Va te recoucher... Il est juste six heures et demie.

— Non, je veux savoir ce qui se passe...

— Agnès, on vient de gagner sept millions de dollars à la loto! Bernard et Gaston aussi... sept millions chacun!

En apprenant la bonne nouvelle, Agnès tourna de l'œil et s'affala lentement sur le plancher.

—Bernie! Ma femme vient de perdre connaissance. Je te rappelle. C'est sûr ou c'est pas sûr qu'on a gagné?

—100% sûr! Je vais prendre rendez-vous avec Loto-Québec pour qu'on aille chercher notre argent. Lundi en fin d'après-midi...

—Je m'occupe d'Agnès, et je te rappelle...

### Les mises en garde<sup>8</sup>

Samuel, Bernard et Gaston, accompagnés de leurs conjointes, furent reçus par des représentants, tout sourire, de Loto-Québec. On prit toutes les combinaisons possibles de photos *pour les archives*. Après quoi, les représentants remirent un chèque de sept millions aux trois gagnants, puis assignèrent un conseiller à chacun des couples.

Samuel et Agnès Dumont furent reçus par Benjamin Juste dans un grand bureau bien fenestré. Il leur offrit une eau minérale.

—Non, merci, refusa Samuel avec un geste de la main.

—Le champagne, ce sera pour ce soir, j'imagine, supposa le conseiller Juste.

—On n'est pas trop fort sur le champagne, nous autres, répliqua Agnès.

—Fort bien. Loto-Québec est une société responsable et centrée sur le client... c'est-à-dire vous. Aussi, je vais vous donner des conseils de vive voix que vous retrouverez dans la brochure que je vais vous remettre dans un instant.

—Des conseils? O.K. On vous écoute.

—Vous venez de gagner sept millions de dollars sans impôts à payer, commença Benjamin Juste en adoptant un air sérieux. Félicitations! C'est un beau montant. Mais si vous ne faites pas attention et si vous ne suivez pas nos conseils et les conseils de spécialistes en finance, dans cinq ans... il ne vous restera plus un sou. Je répète: dans cinq ans... il ne vous restera plus rien! Et qu'est-ce qui va subsister de cette belle aventure? De l'animosité, des disputes et des conflits familiaux qui vont durer longtemps. Peut-être même pour toujours. L'argent peut empoisonner et détruire le climat familial.

---

8. Le processus décrit dans cette nouvelle peut différer des pratiques de Loto-Québec. Licence d'auteur.

— Ben voyons ! répliqua aussitôt Samuel d'un air sceptique. Ça n'a pas d'allure. Sept millions, ça s'évapore pas comme ça ! Et puis, nous sommes une famille très unie. Les petites chicanes, quand y en a, ça se règle vite.

— Fiez-vous à notre expérience, monsieur Dumont. Cinq ans, c'est la moyenne qu'on a constatée chez les gagnants qui ne suivent pas nos conseils et ceux des spécialistes avant de se retrouver avec des dettes.

— Dur à croire, mais continuez...

— D'après mes fiches, madame a 50 ans et vous, 52 ans. Vous avez deux enfants, Dany, 24 ans et Chloé, 22 ans. Une belle famille, mes félicitations ! Monsieur travaille comme chef d'équipe dans une cimenterie et madame, à titre de commis comptable pour la même compagnie.

— C'est bien ça, confirma Agnès.

— Je continue... juste pour brosser un portrait de votre famille. Monsieur Dumont a deux frères, Pascal et Alexandre, et deux sœurs, Monique et Cécile. Vous, madame, quatre frères, Sébastien, Michel, David et André.

— Et des cousins, et des cousines des deux bords, ajouta Samuel.

— Excellent ! Vous correspondez au profil des gagnants de Loto-Québec : classe moyenne, grande famille, début de la cinquantaine. Maintenant, je vous donne cinq conseils pour vous éviter d'avoir des problèmes.

— Allez-y, dit Samuel.

— Premier conseil : utilisez un conseiller financier d'une firme reconnue pour vous aider à bien administrer votre gain. Je vais vous remettre la liste des firmes que nous recommandons aux gagnants. Le conseiller que vous choisirez vous donnera des avis judicieux concernant la fiscalité de vos revenus de placement. Demandez aussi l'avis de ce conseiller avant de faire un achat important comme une voiture dispendieuse, une maison, un chalet ou un bateau.

— Est-ce qu'il faut payer ce conseiller pour obtenir ses conseils ? s'enquit Samuel.

— Bien sûr ! Mais croyez-moi, ça vaut la peine, assura monsieur Juste.

Deuxième conseil : faites affaire avec une firme reconnue pour le placement de votre argent. Elle va vous aider à trouver la meilleure

combinaison pour bâtir un portefeuille de produits financiers vraiment adaptés à votre situation. Assurez-vous aussi de toujours bien comprendre la nature des placements proposés. C'est parfois un peu compliqué, mais n'investissez jamais dans un produit dont vous ignorez tout.

Troisième conseil : très important. Évitez de prêter de l'argent aux membres de votre famille. C'est la principale source de discorde et de conflits. Apprenez à dire *non*.

Samuel jeta un coup d'œil à sa conjointe, puis fit un signe de la tête pour inviter monsieur Juste à continuer.

— Si vous le voulez, vous pourriez remettre un montant d'argent à vos enfants. La même somme pour chacun d'eux. Utilisez votre jugement. Si l'un des deux a continuellement des problèmes financiers, l'argent que vous allez lui donner va empirer son problème.

— Nos deux enfants sont bien corrects et ont un très bon jugement, intervint Agnès. On n'aura pas de problème avec eux.

— Excellent. Mais soyez quand même prudents, prévint monsieur Juste.

Quatrième conseil : évitez de publiciser votre magot afin de tenir les *requins* à distance. Si jamais vous recevez trop d'appels de gens qui veulent soi-disant vous aider à investir votre argent, changez de numéro de téléphone et prenez-en qui sera confidentiel.

Cinquième et dernier conseil : est-ce que je devrais arrêter de travailler ? C'est souvent la question que se posent les gros gagnants de Loto-Québec. Si vous voulez dénicher un meilleur emploi, allez-y, mais nous vous conseillons de continuer de travailler pour bien occuper votre temps. C'est aussi une question de santé mentale, d'après les études que nous avons commandées à des psychologues. Est-ce que vous avez des questions ?

Samuel et Agnès se regardèrent et firent *Non* de la tête. Ils échangèrent une poignée de main avec Benjamin Juste et sortirent des bureaux de Loto-Québec.

Une fois dans leur auto, ils échangèrent leurs impressions.

— À l'écouter, commença Samuel, il faudrait placer nos sept millions à la Caisse populaire, à 2 % d'intérêt, et ne jamais toucher à notre argent de notre vivant ! Beau programme !

— C'est de l'argent qui nous tombe du ciel. Pourquoi ne pas en profiter et en faire profiter notre famille ? C'est bien beau de laisser

un gros magot en héritage, mais il faut vivre avant de mourir ! lança Agnès.

— Ma belle Agnès, nous avons toujours été heureux avec nos magnifiques enfants et nos familles. Cet argent va nous permettre de l'être encore plus !

Arrivés à la maison, ils appelèrent leurs enfants ainsi que les frères et sœurs pour leur apprendre la grande nouvelle. Ils avaient sagement attendu d'être vraiment certains d'avoir gagné avant d'en parler à la famille et à leurs quelques amis proches.

### Dany et Chloé

Dany et Chloé ne vivaient plus chez leurs parents depuis quelques mois. Après avoir complété leur cégep, ils avaient trouvé un emploi dans le domaine de la vente. Dany, en tant que gérant dans une boutique de sports de raquettes et Chloé, à titre d'acheteuse dans une boutique de plein air.

Chloé vivait seule dans un condo, tandis que son frère était en couple avec Marie-Ève. Les deux arrivèrent chez leurs parents en même temps. Une coïncidence.

— Salut les chanceux ! lança Dany. Comment vont les multimillionnaires ?

— On ne le sait pas trop. On est un peu perdu, avoua Agnès.

Samuel leur raconta leur visite chez Loto-Québec et répéta les conseils qu'ils avaient reçus.

— C'est loin d'être bête ! affirma Chloé. Il faut être prudent avec l'argent. Il y a tellement d'exploiteurs et de fraudeurs...

— Oui, mais je ne veux pas appeler un conseiller financier chaque fois que nous voudrions faire un achat ! répondit Samuel.

— Qu'est-ce que vous avez en tête ? s'enquit Dany.

— Changer l'auto et acheter une belle maison. Pas trop grande, mais jolie. Puis, j'ai toujours voulu avoir un chalet sur le bord d'un lac dans les Cantons-de-l'Est. Pas dans le nord, c'est infesté de mouches noires et de maringouins.

Dany réfléchit un peu et proposa :

— Ce que vous pourriez faire, c'est vous procurer une belle maison au bord d'un lac. Donc, plutôt que d'avoir une maison et un chalet, vous auriez une seule résidence qui servirait à la fois de maison

et de chalet. Ce serait aussi plus facile à gérer. Ensuite, vous achetez un VUS plutôt qu'une auto. Et peut-être, aussi, une voiture pour maman...

— C'est un très bon conseil, Dany.

— Moi, je ne veux pas d'auto. On est toujours ensemble, ton père et moi.

— C'est une bonne idée de quitter Montréal, approuva Chloé. Je ne sais pas si je devrais dire ça... mais vous éloigner un peu de la famille, et je parle des oncles, des tantes et des cousins, va vous apporter un peu de paix, surtout dans le contexte actuel. Vous êtes riches, maintenant.

— Tu as raison. Ils ont déjà commencé à nous réclamer des prêts... évidemment sans intérêt.

— Le cousin Jacques, j'imagine? devina Dany.

— Oui. Et Denise, aussi. Elle veut 10 000 \$ pour s'acheter des livres et payer ses cours au cégep.

— Elle vous prend vraiment pour des valises! s'offusqua Chloé. La première chose qu'elle va faire, c'est de sacrer son camp à Vancouver! Changeant de sujet... Avez-vous pensé à donner de l'argent à un organisme de charité?

— On va sûrement donner quelque chose aux démunis, répondit Samuel. Une bonne idée, Chloé.

Agnès quitta la cuisine et alla chercher deux enveloppes qu'elle remit à chacun des enfants.

— 500 000 \$! s'exclamèrent-ils à l'unisson... Mais, voyons, c'est beaucoup trop!

— Vous êtes des enfants merveilleux. Ça nous fait plaisir de vous gâter.

## La famille

Au petit déjeuner, Samuel lança :

— Je n'en reviens pas. La Denise a rappliqué! Elle veut 5 000 \$ de plus pour ses livres et le cégep! Je ne sais plus quoi faire...

— Moi, c'est Jacques qui m'a appelée... Il veut nous emprunter 20 000 \$ pour changer d'auto. Quand je lui ai dit que nous allions y penser, il m'a rétorqué : «Ma tante! Y'a pas seulement le fric dans la vie! Il faut savoir se montrer généreux et penser aux autres!»

—Jacques! Y peut même pas garder un emploi plus de deux mois! Y'aura pas un sou...

—Tout ça, c'est sans compter les messages que nous ont laissés Guy, Line, David et Michel... On va devoir les rappeler. On ne peut pas les ignorer.

—Comme le disait monsieur Juste de Loto-Québec, il faut apprendre à dire *Non*.

—Mais ça va nous éloigner de la famille, j'en ai bien peur...

—Je suggère d'en parler aux enfants. Ils sont toujours de bons conseils...

C'est Dany qui proposa la solution magique. Il donna l'exemple de joueurs de hockey professionnels qui gagnent des millions et qui côtoient des amis d'enfance qui sont très loin de vivre dans la même aisance financière. Une fois par année, le joueur invite tous ses copains au restaurant et prend l'addition. Le reste du temps, chacun paie sa facture, peu importe l'activité qu'ils font.

Agnès n'était pas convaincue...

—Il faudrait peut-être ajouter une enveloppe de 5 000 \$. On paie le repas de tout le monde et à la fin, on distribue l'argent.

—Ce qui me fait peur, réfléchit Samuel à voix haute, c'est le bar ouvert. Ça boit fort dans ta famille, Agnès. Ceux qui nous ont demandé de l'argent, ce sont tes frères, tes cousins et tes cousines.

—C'est parce qu'ils sont moins chanceux que les membres de ta famille! Il y a deux ou trois parvenus dans la tienne qui me tombent royalement sur les nerfs. Tu te souviens de la fois où...

—Agnès, ma belle Agnès, je ne disais pas ça méchamment. Il ne faut pas qu'on se chicane à cause de ça...

—Tu as raison... Mais qu'est-ce qu'on va faire, Sam?

—On va suivre le conseil de Dany. On va inviter tout le monde à manger dans un beau restaurant et à la fin, comme tu l'as si bien proposé, on distribuera les enveloppes.

—D'accord. Pourquoi pas à Pâques, dans trois mois? Et d'ici là, on les fait patienter...

—J'ai fait un petit calcul. On inviterait 34 personnes. Ça veut dire 170 000 \$ à remettre.

— Plus le prix du repas et des consommations. S'ils ne sont pas contents avec ça...

— N'oublie pas que cet après-midi, on reçoit un agent d'immeuble pour vendre notre maison actuelle et acheter celle qu'on a vue au lac Bowker.

— Un vrai rêve !

### La proposition

Samuel et Agnès s'apprêtaient à partir pour visiter une dernière fois la maison qu'ils désiraient acheter au lac Bowker, quand le téléphone sonna.

— Oui...

— Monsieur Dumont ?

— Oui, c'est moi.

— Je m'appelle Louis-Albert Tourangeau, maître Louis-Albert Tourangeau. Je suis avocat, et j'aurais une proposition des plus intéressantes à vous faire.

— Écoutez, maître Tourangeau, ma femme et moi allions partir.

— Aimeriez-vous placer une partie de l'argent que vous avez gagné à Loto-Québec à 10 % ? Ça veut dire, monsieur Dumont, que la somme que vous investirez va doubler chaque sept ans. Vous placez deux millions et ce deux millions en vaudra quatre dans sept ans. Placement garanti !

— C'est garanti ?

— Tout à fait et parfaitement légal. Il s'agit de prêts faits à des particuliers pour des projets spéciaux à fort rendement que les banques refusent de financer à cause de leurs critères beaucoup trop rigides.

— Laissez-moi vos coordonnées et je vous rappelle...

— C'est plutôt moi qui vais vous rappeler, monsieur Dumont.

— Comme vous voulez...

Dans leur nouvelle *Subaru Crosstrek*, Agnès et Samuel discutèrent de la proposition de maître Tourangeau.

— Moi, je n'ai pas confiance à ce type-là. Trop beau pour être vrai.

— Je ne sais pas, Agnès... C'est un avocat et le placement est garanti. 10 %, ce n'est pas rien.

— Je pense qu'on devrait appeler l'une des firmes que monsieur Juste nous a recommandées.

— C'est une bonne idée, Agnès. Après notre visite au lac Bowker. Je propose que ce soit toi qui fasses cet appel...

— D'accord.

Plus tard, Agnès décida d'appeler la firme *Dagenais, Samson et Associés*, sans trop savoir pourquoi. À cause du nom francophone, peut-être? Elle présenta la situation à la réceptionniste qui, après l'avoir écoutée, lui dit: « Votre demande concerne la juricomptabilité. L'associé responsable s'appelle Michel Lemelin. Je vois qu'il vient de terminer une téléconférence. Je lui parle et je vous le passe ».

Quelques minutes plus tard...

— Ici Michel Lemelin. Bonjour, madame Dumont. Notre réceptionniste Erika m'a expliqué la situation. Merci de nous avoir appelés...

— Et puis, qu'est-ce que vous en pensez? interrogea Agnès.

— Ce Tourangeau n'est pas un avocat... c'est un bandit! N'investissez pas un sou dans son système à la Ponzi.

— ... système à la... Ponzi?

— Charles Ponzi... C'est le nom de celui qui a inventé ce système dans les années 1920. Il s'agit d'une méthode d'investissement frauduleuse de type pyramidal. Les premiers investisseurs reçoivent des taux d'intérêt élevés grâce au recrutement de nouveaux investisseurs. Ça fonctionne un certain temps, puis le système s'essouffle et s'écroule. J'ai appris, chère madame, que les jours de Tourangeau étaient comptés. Il y a un recours collectif qui se met en marche contre lui ... Donc, n'investissez pas un sou dans son histoire, car vous perdrez tout votre argent.

— Merci, monsieur Lemelin. Combien je vous dois pour votre conseil?

— Vous ne me devez rien. Ce fut un plaisir de vous parler, madame Dumont, et n'hésitez pas à me rappeler si vous avez encore besoin d'aide.

— Merci. Vous êtes très gentil.

Après voir raccroché, Agnès raconta à Samuel la conversation qu'elle venait d'avoir avec le conseiller.

— Tu sais, ma belle Agnès, je commence à être tanné d'être riche. Il y a la moitié de la famille qui essaie de nous *emprunter* de l'argent et l'autre moitié qui nous jalouse. C'est loin d'être drôle!

— Tu as raison. On était mieux avant... Qu'est-ce qu'on va faire? On n'est quand même pas pour remettre l'argent à Loto-Québec! Ni tout le dépenser dans n'importe quoi!

— On va en parler aux enfants...

### Le party

Samuel et Agnès louèrent une grande salle pour une quarantaine de personnes dans un restaurant de Châteauguay. À 17h30, tous les invités étaient déjà arrivés et un bon nombre s'agglutinaient près du bar. Le bruit avait couru que Sam et Agnès distribueraient de l'argent à tout le monde, d'où leur présence exemplaire à l'événement.

Le propriétaire du restaurant avait suggéré un système de trois coupons par personne, ce qui donnait droit à trois consommations alcoolisées. Suggestion qui fut acceptée.

Une dizaine de tables avec nappe blanche occupaient la salle et chacun pouvait s'asseoir là où il le voulait. Bien que Samuel et Agnès auraient souhaité que les deux familles se côtoient et se mêlent, les tables se formèrent selon les affinités, et les affinités... selon les familles respectives des deux hôtes.

— Moi, j'ai l'impression qu'on va recevoir chacun un 25 000 à 30 000 dollars. Peut-être plus. Sam et Agnès ont l'air contents. Dany et Chloé aussi, dit Sébastien, l'un des frères d'Agnès.

— Tu vois la boîte sous la table d'honneur? répliqua David, l'aîné de la famille. C'est plein d'enveloppes avec du cash dedans. Sept millions, c'est de l'argent en tabarnak!

— C'est qui la femme qui est à la table d'honneur... celle avec les cheveux blonds? Elle est pas de la famille... nota un cousin.

— Aucune idée!

— Les enfants ont dû recevoir un gros montant... Y paraîtrait qu'ils ont reçu un million chaque... Ça veut dire que Chloé va s'acheter un gros paquet de robes! ricana Jacques...

— J’ai été voir en cachette leur nouvelle maison au lac Bowker...

— Ah oui? Pis, qu’esse que ça l’air? ...

— Une crisse de grosse cabane... sûrement un million! Directement sur le lac.

— Ils auraient dû s’acheter une grosse *BMW* au lieu d’un char japonais... Une *Subaru*...

— Tu as raison, approuva Alexandre, l’un des frères de Samuel. J’en ai une, *BMW*, et y’a rien pour battre ça.

Dany et Chloé s’approchèrent de la tribune...

— Mes amis, lança la jeune femme, nous vous souhaitons joyeuses Pâques et la bienvenue à ce party organisé en l’honneur d’Agnès et de Samuel, gagnants de sept millions de dollars à l’un des tirages de Loto-Québec.

— On les applaudit! poursuivit Dany.

Les invités se levèrent et applaudirent à tout rompre Agnès et Samuel.

— Voici le programme, enchaîna Chloé. On mange, on boit, et on s’amuse. Ensuite, un petit discours, qui sera vraiment pas long, de nos parents. Suivra la distribution des enveloppes-surprises. Et on clôturera la soirée avec le mot de la fin, qui sera prononcé par notre invitée d’honneur, la docteure Roxanne Berthiaume.

— Bon appétit! s’exclama Dany.

Le repas se déroula dans un mélange de tension (« Je me demande bien ce qu’on va avoir... ») et de bonne humeur (dues aux trois coupes d’alcool et le vin servi à volonté).

Puis Dany se leva de table et frappa délicatement sa fourchette sur le bord d’un verre.

— Mes amis, voici Agnès et Samuel, qui vont vous adresser quelques mots.

— Un discours! Un discours! Un discours! cria Jacques qui comme toujours, était passablement éméché.

— Mes chers frères, mes chères sœurs... débuta Samuel avec une voix de fausset qui imitait à la perfection les dignes représentants du clergé d’autrefois. C’est avec une grande joie, toute déboutonnée, que je m’adresse à vous aujourd’hui

Des fous rires se firent entendre dans la salle, puis Samuel poursuivit.

— Blague à part... Bienvenue tout le monde et Joyeuses Pâques. Chers amis, nous avons toujours été une belle famille, une famille unie, une famille solidaire, une famille fière... et il faut que ça continue. Lorsque Agnès et moi avons été cherché notre gros lot à Loto-Québec, on nous a clairement expliqué que l'argent détruisait souvent les familles. Il ne faut pas que ça arrive dans la nôtre. Non ! Il ne faut pas que l'argent détruise nos familles.

Jacques, la bouche pâteuse, ne put s'empêcher de répliquer :

— Facile à dire quand on est plein aux as !

Agnès s'approcha du micro pour répondre :

— C'est pourtant toi, Jacques, qui m'as dit : *Ma tante ! Ya pas seulement le fric dans la vie !* Et tu avais raison. Ne laissons pas l'argent prendre toute la place dans nos vies !

Des murmures s'élevèrent de partout. On entendit distinctement : « Jacques, criss de moron ! Assieds-toi pis ferme ta gueule ! »

— Nous allons être transparents avec vous, enchaîna Samuel après avoir repris sa place devant le micro. Nous avons donné 500 000 \$ à chacun de nos deux enfants que nous aimons tant et qui nous apportent joie et bonheur depuis leur naissance. Nous nous sommes acheté une belle maison de campagne au lac Bowker après avoir vendu la nôtre à Châteauguay. Elle nous a coûté 875 000 \$. Je ne parlerai pas de notre *Subaru*, qui n'est pas plus dispendieuse que la majorité de vos autos. Agnès et moi, nous allons continuer de travailler à la cimenterie, mais avec un horaire allégé. Les conseillers de Loto-Québec recommandent de continuer de travailler et de mener une vie à peu près normale.

— Ça vous laisse un criss de gros paquet d'argent, réussit à articuler Jacques en tentant sans succès de se lever de table.

Des « *Chut* » se firent entendre, ainsi que des « Ferme ta gueule ! Espèce de raté ! »

— Jacques a raison ! lâcha Agnès. Ça laisse un gros paquet d'argent. Nous avons donc décidé de donner à chacun d'entre vous une somme de 5 000 \$. Ce sont les enveloppes qui sont dans la boîte, sous la table. Dany en fera la distribution dans un instant. Si on multiplie 5 000 \$ par 34, on obtient la jolie somme de 170 000 \$. Nous garderons à peu près d'un million cinq cent mille dollars bien placés pour nos vieux jours. C'est notre fonds de pension.

Jacques se leva et fit quelques pas chancelants en direction de la table d'honneur tout en s'écriant :

— Cinq mille piastres, c'est d'la marde ! Moé, je me fiais là-dessus pour me refaire...

— Mon cher neveu... lui répondit Agnès, ce n'est pas l'argent qui va te permettre de te refaire une vie, mais toi-même... avec la volonté de t'en sortir et une aide professionnelle ! Bonne chance !

— Un dernier mot, ajouta Samuel, nous avons décidé de remettre le solde de notre gain à l'organisme *Médecins sans frontières*, soit quatre millions de dollars. Dany et Chloé... s'il vous plaît.

Les enfants du couple se levèrent et donnèrent un chèque surdimensionné en carton de quatre millions de dollars à la docteure Roxanne Berthiaume, qui accepta avec un grand sourire. « Pour nos missions en Afrique ! Un grand merci à Agnès et à Samuel Dumont. L'une de nos missions portera désormais leur nom au Burkina Faso. Merci pour votre extraordinaire générosité », dit-elle pendant qu'un photographe de l'organisme prenait quelques photos.

Le silence se fit dans la salle. Jacques sortit de la salle en sacrant et en claquant la porte. S'ensuivit une ovation debout. Une ovation interminable. Cette belle démonstration d'humanité et d'harmonie familiale clôtura party.

Plus tard, sur la véranda de la nouvelle maison de Samuel et Agnès...

— Nous avons une belle famille... pas vraie mon Sam ?

— Oh oui ! Mais qu'est-ce qu'on va faire avec le 5 000 \$ que Jacques n'a pas pris.

Agnès réfléchit...

— Je m'en occupe !

***PAUVRE CANADA!***

La réunion de l'exécutif du *Nouveau Parti Climatique du Québec* (NPCQ) démarra dans la bonne humeur. La présidente de ce nouveau parti, Carolyne Emond, créa une commotion chez les quatre autres membres de l'exécutif en affirmant :

— Mes amis, nous sommes assurés d'au moins 12 % du vote aux élections d'octobre 2022. Mon beau-frère, qui est sociologue, a réalisé un sondage maison et soutient que nous pourrions faire élire 3 ou 4 députés. C'est un départ canon ! Et nous avons d'excellentes chances de former l'opposition officielle aux élections de 2026.

L'exécutif comprenait aussi Paul Meloche, directeur général de l'Association des paysans et des paysannes de Laval, Jean Fournier, avocat fiscaliste à la retraite, Raoul Dubé, travailleur social, et Fred Poirier, propriétaire d'une maison de courtage en assurance.

Des verres de gin tonic s'entrechoquèrent dans cette salle privée du Château Frontenac à Québec. La coupe de champagne de Carolyne Emond vint effleurer les verres de ses collègues avec une retenue toute féminine.

— La semaine prochaine, annonça-t-elle, je remettrai au directeur général des élections toute la documentation requise pour officialiser notre parti, le *NPCQ*. Merci, Jean, pour ton aide précieuse. Comme notre parti mise sur la vague climatique pour voguer vers la victoire, j'ai...

— Ça, c'est bien dit ! l'interrompit Fred Poirier. Un toast au *NPCQ* !

Cette fois-ci, Carolyne s'abstint de soumettre sa délicate coupe de champagne au choc de la camaraderie masculine. Elle la porta simplement à ses lèvres par solidarité.

— Chers collègues, poursuivit-elle, j'ai invité une experte en climatologie pour faire le point sur la grave crise climatique en cours et pour nous donner des idées à inclure dans notre programme. Il s'agit de la docteure Judith Curie. Elle détient un Ph.D. en...

— Moi aussi, j'en ai un *Ph.D*, dit Fred, qui se pressa d'ajouter en soulignant certaines lettres : ...Pas un Hosti de Diplôme ! PHD !

Tous s'esclaffèrent, sauf Carolynne qui se contenta d'un petit sourire affecté.

— Judith Curie détient un... Ph.D. en physique de l'Université de Dallas au Texas, et une maîtrise en biologie de l'Université de Chicago. Elle fait partie des 40 femmes les plus influentes aux États-Unis d'après la revue... euh... je ne me souviens plus du nom. Elle parle un excellent français, puisqu'elle a été élevée au Québec. Paul, peux-tu aller la chercher? Elle attend depuis quelques minutes dans la petite salle d'à côté.

Une femme dans la jeune cinquantaine fit son entrée d'un pas décidé dans la salle de réunion. Elle prit place dans un fauteuil au bout de la table. La présidente lui présenta son exécutif, puis lui dit :

— Chère Dre Curie, nous sommes très heureux de vous recevoir. Comme vous le savez, notre nouveau parti, le *NPCQ*, veut mettre un frein à l'augmentation de la température mondiale, qui atteint maintenant les 2,2°C. Cette augmentation de la température, causée par les émissions de CO<sub>2</sub>, est responsable de feux de forêt historiques, de canicules étouffantes, d'inondations meurtrières, de sécheresses abominables, d'ouragans de plus en plus dévastateurs et de monstrueuses tornades. Imaginez! On prévoit une augmentation de 6 degrés avant la fin de ce siècle. Il est minuit moins cinq pour le climat et pour la planète, comme le soutiennent 97% des scientifiques. Nous, du *NPCQ*, voulons empêcher que cette catastrophe climatique frappe le Québec. Dre Curie, nous vous écoutons...

La Dre Curie se leva et distribua un document à chacun des participants, et entreprit son exposé.

— Merci, madame Emond. C'est toujours un plaisir de revenir au Québec, en particulier dans la magnifique ville de Québec, où j'ai encore de la famille. Je voudrais d'abord vous féliciter de fonder un parti environnementaliste qui, par ses pressions sur les gouvernements en place, va favoriser la biodiversité et assurer une meilleure qualité de vie aux Québécois et, par conséquent, aux Canadiens et aux citoyens du monde.

Les membres de l'exécutif applaudirent chaleureusement les propos de l'oratrice, qui leur répondit avec un charmant sourire. Forte de son expérience passée à la direction du département d'études climatiques d'une université en Caroline du Sud, elle poursuivit son exposé sur un ton résolument pédagogique.

—S'il veut connaître du succès à moyen et à long termes, votre parti doit fonder son action sur les résultats de recherches scientifiques et surtout, se méfier des inepties que racontent les médias et les pseudo-experts du climat. J'aimerais vous rappeler l'essentiel de la démarche scientifique dont les principaux jalons sont : l'observation, l'hypothèse de recherche, la méthodologie, l'expérimentation, la confirmation ou l'infirmité de l'hypothèse de départ et enfin, la généralisation des résultats. C'est un processus long et exigeant, mais dont chacune des étapes s'avère cruciale pour l'avancement de la Science et de l'humanité. En Science, il n'y a jamais d'évidence qui saute aux yeux ; seulement un long travail de questionnement, d'expérimentation et de validation. Pendant longtemps, on a cru que la saignée constituait un remède miracle pour bon nombre de maladies, et ce, jusqu'en 1850. On a aussi cru erronément que les miasmes causaient le typhus. Aujourd'hui, certains croient que l'échinacée guérit le cancer. L'histoire est pleine de fausses croyances qui finissent, heureusement, par être neutralisées par la Science.

Les membres de l'exécutif acquiescèrent de la tête.

—Je vais vous donner un exemple du processus scientifique, enchaîna Dre Curie. L'observation peut suggérer qu'il y aurait une relation possible entre l'intelligence, soit le fameux quotient intellectuel, le QI, et la rémunération du personnel. En recherche, ce serait mon hypothèse de départ : les gens les plus intelligents gagnent mieux leur vie que les moins doués. Pour vérifier cette supposition, je vais calculer la corrélation statistique entre les résultats à un test de QI et le revenu annuel de sujets provenant d'un échantillon représentatif de la population. Petit rappel. Une corrélation statistique peut varier de -1,00 à +1,00 en passant par 0, s'il n'y avait aucune relation entre les deux séries de variables à l'étude. Dans ce cas-ci, le QI et la rémunération annuelle. Avant de poursuivre, j'ai une question pour vous : quelle est la force de la corrélation entre le quotient intellectuel et la rémunération ? Est-ce que cette corrélation est nulle, faible, moyenne ou forte ?

Raoul Dubé, le travailleur social, s'empressa de répondre après avoir levé la main... comme à la petite école :

—Une relation modérée, mais fortement significative au plan statistique. Dans les .40, avec un seuil de signification statistique

de .001. Donc il y a moins d'une chance sur 1 000 de se tromper en concluant qu'il y a une relation réelle et positive entre le QI et la rémunération.

—Excellent. Vous avez tout à fait raison. Nous obtenons généralement une corrélation modérée et significative dans les .40 à .50 entre le QI et la rémunération. Pourquoi n'avons-nous pas une corrélation parfaite de +1,00 entre l'intelligence et le revenu annuel ?

Monsieur Dubé leva encore la main et répondit :

—Parce qu'il y a d'autres variables que l'intelligence qui peuvent influencer le revenu. Par exemple, le jugement, la personnalité, le niveau socio-économique et même... la beauté physique !

—Voilà ! réponse parfaite. Je me demande vraiment ce que je fais ici... Vous connaissez toutes les réponses à mes questions.

Tous les membres du comité exécutif affichèrent un grand sourire, notamment monsieur Dubé, qui ajouta :

—Par contre, je ne connais pas grand-chose au climat. Tout ce que je sais, c'est que l'été... il fait généralement plus chaud qu'en hiver.

—Ça me rassure, monsieur Dubé. Maintenant, les informations que je vais vous transmettre cet après-midi reposent sur le rapport du *GIEC*, le *IPCC AR6*, publié en août 2021, et sur les recherches scientifiques d'éminents chercheurs dont vous retrouverez les noms dans la documentation que je vous ai remise. Le *Groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat*, le *GIEC*, a été fondé en 1988 par le G7 pour étudier, comme son nom l'indique, l'évolution du climat mondial et recommander, le cas échéant, des mesures d'atténuation.

Les auditeurs feuilletèrent rapidement le document relié en spirale, puis le mirent de côté pour écouter la conférencière.

—Maintenant, sans vouloir vous offenser, madame Emond, j'aimerais commenter certaines allégations que vous avez proposées dans votre introduction. Toujours en me fondant sur les connaissances scientifiques du climat. L'augmentation de la température terrestre depuis les débuts de l'ère industrielle, soit depuis 1860, a augmenté de 1,2 degré Celsius, et non pas de 2,2 degrés. Le *GIEC* estime que la température maximale qui sera atteinte au cours du XXI<sup>e</sup> siècle sera de 2,9 Celsius, et non de 6 Celsius, comme vous l'avez affirmé. Notez que dans ses premiers rapports, le *GIEC* proposait lui aussi une augmentation de 6 Celsius. Vous êtes donc en bonne compagnie.

La présidente Emond afficha un sourire crispé.

—Attention. Écoutez bien. Encore plus important... Le *GIEC* n'a jamais établi de façon scientifique une relation de causalité entre cette augmentation de 1,2 Celsius et les catastrophes climatiques que vous avez citées, madame la présidente, et que tout le monde cite inlassablement. Nous avons donc une augmentation de la température mondiale de 1,2 Celsius depuis 1860, sans conséquences scientifiquement démontrées. Il y a toutefois une exception dont je vais vous parler dans quelques instants. Le lien que l'on se plaît à faire entre l'évolution de la température terrestre et les catastrophes naturelles n'a donc aucun fondement scientifique. Aucun !

Tous se regardèrent, interloqués. Plusieurs secondes s'écoulèrent dans un lourd silence, jusqu'à ce que Paul Meloche de l'Association des paysans et paysannes de Laval s'exclame :

—Est-ce que vous êtes sûre de ce que vous avancez ?

—Parfaitement sûre. Le seul effet qui ait été démontré scientifiquement, c'est la hausse de quelques centimètres du niveau des mers à la suite de la fonte des glaces continentales. Comme au Groenland, par exemple. Attention. On ne parle pas, ici, de la fonte des icebergs, qui ne provoque aucune augmentation du niveau des mers. C'est un principe de physique enseigné dans tous les High Schools... euh... dans toutes les écoles secondaires du monde. L'eau qui a gelé n'augmente pas en volume lorsqu'elle dégèle.

—Dre Curie, insista Raoul Dubé, comme le disait Carolyne, 97% des experts en climat affirment que les catastrophes climatiques sont causées par l'Homme... Êtes-vous la seule à penser différemment ?

—Cher monsieur, tous les scientifiques savent fort bien que le fameux 97%... c'est bidon !

—Bidon ! Comment ça ? interrogea Paul Meloche.

—Je vais vous expliquer. En 2009, une étudiante à la maîtrise, Maggie Kendall-Zimmerman, et son directeur de thèse, Peter Doran, de l'Université de l'Illinois, ont envoyé sur le WEB un document contenant deux questions à 1 0257 personnes qui s'intéressent au climat. Ces deux questions étaient :

1) *Est-ce que la température a augmenté depuis 1800 ?*

2) *Si oui, est-ce que l'Homme est la principale cause de cette augmentation ?*

— Et je suppose que 97% des répondants ont répondu *oui* à ces deux questions... avançâ Caroline Emond.

— Pas du tout. Les deux universitaires ont reçu 3 146 questionnaires dûment complétés qu'ils ont réduits... tenez-vous bien... à 79 ! Et 76 de ces 79 répondants auraient répondu *oui* aux deux questions. D'où le fameux 97%. On élimine de l'échantillon plus de 3 000 sujets sans que l'on sache ni trop pourquoi ni trop comment, et on se permet de tirer une conclusion qui n'a aucun sens au plan scientifique. C'est bidon ! De l'arnaque !

— Pas croyable ! s'exclamèrent les membres du comité exécutif en se regardant avec une certaine inquiétude dans les yeux.

— Évidemment, enchaîna Judith Curie, cette étude, publiée en 2011, a créé un grand bruit médiatique. Cependant, d'autres chercheurs ont tenté de reproduire et de valider les résultats de l'Université de l'Illinois, mais sans succès ! Ainsi, en 2013, une équipe de chercheurs dirigée par le Dr Cook a examiné les résultats de 11 944 études scientifiques portant sur le climat, pour conclure que seulement 0,5% d'entre elles attribuaient la cause principale du réchauffement climatique actuel à l'action humaine. Une autre étude de l'Université de l'Oregon, réalisée aussi en 2013, concluait que 76% des spécialistes du climat attribuaient l'augmentation de la température terrestre à un phénomène naturel.

— Mais Dre Curie... nous n'avons jamais entendu parler de ces autres études... seulement de celle du 97%. Plus récemment, j'ai même lu que ce pourcentage avait grimpé à 99%, signifia, toujours sous le choc, la présidente Emond.

— C'est un commentaire très intéressant, madame la présidente, qui m'amène à faire une distinction très importante entre la *science attributive -attribution science* en anglais- et la Science véritable. En *science attributive*, on se fonde sur des opinions, des suppositions, voire sur des recherches partielles pour établir les causes et les conséquences possibles du réchauffement du climat. La Science, comme je l'ai montré, suit une démarche nettement plus rigoureuse, mais qui suscite beaucoup moins l'intérêt des médias. Je vais vous donner un exemple. J'étais abonnée à la revue *L'Actualité* jusqu'au moment où l'éditeur en chef a déclaré que son magazine venait d'adhérer à un réseau de 350 publications dont le but était de *sensibiliser* leurs lecteurs à la *crise climatique*. Ce réseau s'engageait à ne publier aucun article,

aucune recherche, qui ne respecteraient pas ce dictat. C'est l'antithèse de l'approche scientifique.

— C'est ce qui donne l'impression d'un solide consensus scientifique corroboré par le fameux 97%, souligna Paul Meloche.

— Exact. Mais les choses commencent à changer. De très belles études réalisées avec des méthodologies éprouvées trouvent leur chemin jusqu'à des publications scientifiques sérieuses. Je pense à une superbe recherche exécutée par Vahrenholt et Dubal, publiée dans *Atmosphere* en 2021, qui rapporte une convergence étonnante entre les cycles solaires et les variations de la température terrestre. J'ajoute que la NASA a participé à cette étude au plan méthodologique. La convergence Cycles solaires-Température terrestre vient d'être entérinée par les études de Javier Vinos et d'Andy May, qui permettent également de comprendre la hausse spectaculaire de la température dans l'Arctique. J'ajoute cependant qu'il reste encore du travail à faire pour comprendre à fond cette nouvelle relation de causalité. La Science est prudente. Très prudente.

— Mais Dre Curie, intervint Paul Meloche, visiblement ébranlé par les propos de l'experte, nous battons continuellement des records de chaleur... Ça doit bien signifier quelque chose... ?

— Quand vous lisez qu'un nouveau record de chaleur a battu celui qui datait de cent ans, ça veut dire qu'il y a cent ans, il faisait aussi chaud, —mais à quelques fractions de degrés près, que maintenant.

— Il ne faut pas oublier qu'en 1860, se permit de préciser Raoul Dubé, la population mondiale s'élevait à 1 milliard et demi de personnes. Nous sommes maintenant près de 8 milliards d'habitants. Ce qui veut dire plus de routes, plus d'autoroutes, plus de centres commerciaux, plus de maisons au toit en bardeaux d'asphalte, et j'en passe... Des sources de chaleur indiscutables.

— En effet, approuva Judith Currie. Je voudrais maintenant revenir à la relation entre l'intelligence et le revenu qui se situe dans les .40 à .50, et qui est qualifiée de *Modérée*. Savez-vous quelle est la corrélation entre les émissions de CO<sub>2</sub> annuelles depuis 1860 et la température terrestre ?

— La même chose qu'entre l'intelligence et la rémunération, modérée ? se risqua à répondre Fred Poirier.

—Je vais vous surprendre. La corrélation entre les émissions annuelles de CO<sub>2</sub> et la température terrestre, établie d’après les données que nous possédons depuis l’ère industrielle... est pratiquement nulle. Soit 0,05 ! Cela veut dire que le CO<sub>2</sub> et la température mondiale évoluent indépendamment l’un de l’autre.

—Ben voyons donc ! Vous êtes sûre de ça ? s’étonna Paul Me-loche. Pouvez-vous nous donner un exemple qui appuierait vos dires ?

—Bien sûr, consentit la Dre Curie en consultant ses notes. En septembre 2017, les villes de San Francisco et d’Oakland ont intenté une poursuite conjointe contre cinq pétrolières : *Chevron, Exxon, Conoco, BP et Shell*. L’accusation stipulait que la combustion d’hydrocarbure était responsable des graves dommages environnementaux survenus en Californie par son effet sur la température. Voilà qui permettait de réclamer un dédommagement substantiel. Un juge fédéral, du nom de William Alsup, a été saisi de l’affaire. Il a exigé, entre autres, que les deux parties, lors du procès, appuient leur argumentaire sur -je le cite- *les meilleures informations scientifiques disponibles*. Le numéro de référence du dossier juridique est le... 3:2017cv06011.

Les pétrolières ont alors engagé trois éminents scientifiques, des physiciens, pour les défendre de cette accusation, soit le Dr William Happer, professeur à l’Université de Princeton, le Dr Steven E. Koning, professeur à l’Université de New York, et le Dr Richard Lindzen, ancien professeur de météorologie au MIT.

Au procès, ces trois physiciens ont présenté un long témoignage scientifique fondé, bien entendu, sur la physique, mais aussi, sur la géologie, la paléontologie et la météorologie. À la fin de leur plaidoyer, ils ont formulé les quatre conclusions suivantes : 1. Le climat a toujours évolué et ses changements sont attribuables à de puissants phénomènes naturels. 2. L’influence humaine sur le climat ne représente que 1 % des flux énergétiques naturels. 3. Il est impossible, et je le répète... impossible d’établir un lien de causalité entre le faible réchauffement actuel et l’activité humaine. Et 4. Il existe un degré d’incertitude très élevé dans les projections concernant l’évolution future de la température terrestre et de ses conséquences. Comme la partie poursuivante a été incapable de réfuter l’argumentaire scientifique mis de l’avant par la défense, le juge Alsup a mis fin au procès le 27 juillet 2018 et a exonéré les pétrolières. L’Administration des deux villes a décidé de ne pas en appeler du jugement, ce qui est révélateur quant à

la qualité du témoignage des physiciens qui s'appuyait sur la Science, alors que celui des villes reposait exclusivement sur la science attributive.

— Pas croyable ! lâcha Jean Fournier.

L'intervention de l'experte fut suivie d'un long silence. Puis, Raoul Dubé, le travailleur social, soumit :

— Aujourd'hui, on parle de plus en plus d'*injustice climatique*. Lors de canicules, dans les quartiers les plus pauvres, il fait jusqu'à 10°C plus chaud que dans les quartiers les plus riches. Qu'en pensez-vous ? J'ajoute que c'est pour ce motif que je me lance en politique. Pour combattre cette iniquité...

— Je vous félicite pour votre engagement social parfaitement justifié. Mais il s'agit d'un problème social et non d'une problématique climatique. Les quartiers défavorisés sont densément peuplés, bétonnés mur à mur et pratiquement sans arbres, tandis que les quartiers des gens aisés comptent des parcs et des boisés à profusion. J'espère que votre parti va s'occuper de cette problématique bien réelle.

— Il faudrait alors recentrer notre action politique, suggéra Jean Fournier, c'est-à-dire placer l'environnement au centre de notre programme plutôt que s'en tenir exclusivement au climat.

— D'un point de vue scientifique, ce serait la chose à faire, l'appuya la Dre Currie.

— C'est ce que Harper voulait faire, rappela Carolyne Emond d'un ton acerbe, et il s'est fait ramasser pas à peu près par Stéphane Dion et les écologistes.

— Et Harper a perdu le pouvoir ! renchérit Paul Meloche. Une avenue pas très engageante.

— Nous allons prendre une pause, annonça la présidente après s'être levée. Je voudrais remercier madame Curie pour ses propos qui nous ont permis d'avoir des discussions et des informations intéressantes. Merci encore, madame Curie, et bon séjour au Québec. Jean, peux-tu lui remettre ses honoraires ?

Sur ce, la Dre Judith Curie se leva, ramassa ses documents étalés devant elle, prit l'enveloppe et sortit avec un demi-sourire. Elle savait qu'elle avait perdu la partie contre la puissante machine médiatique du catastrophisme climatique.

Au retour de la pause, Carolyne Emond reprit la parole...

— Chers amis, faisons un tour de table. Qu'est-ce que vous avez pensé de la présentation de madame Curie et que suggérez-vous pour la suite des choses ? Je vous donnerai mon avis après... Qui veut commencer ? Vas-y, Raoul.

— J'ai été très surpris par les propos de madame Curie... Ce qu'elle affirme va à rebrousse-poil de tout ce qu'on entend sur le sujet. Ouvrez les journaux, écoutez les nouvelles... On y parle continuellement de records de chaleur, de crises et de catastrophes climatiques. Les médias nous montrent à profusion des images d'inondations, de sécheresses, de feux de forêt, de tornades... Par contre, j'aime bien la position de cette femme sur l'injustice climatique. Je propose que l'on introduise cette notion-là dans notre programme.

— Oui, Fred...

— Moi, je ne crois pas un mot de ce qu'elle a dit. 97%, c'est 97%! Sans compter qu'elle est toute seule de son camp. On n'est pas en science, mais en politique ! Et la politique, c'est ce que tout le monde pense. Pas juste une petite élite de scientifiques bornés. Et puis, qui nous dit que les experts des pétrolières n'ont pas été achetés... tout comme le juge ? Les pétrolières sont capables de tout, et tout le monde a un prix !

— Jean...

— La Dre Curie m'a convaincu. J'ai confiance en elle. On sait maintenant que la plupart des opinions que l'on entend sur le climat... ce n'est pas de la Science, de la Science avec un S majuscule. Distinguons-nous comme parti en privilégiant une orientation environnementale fondée sur la Science. Je suis plus vieux que vous tous et je me souviens que, dans les années 60, le clergé catholique, qui voyait son influence diminuer, avait avancé que la Vierge Marie avait dit aux enfants de Fatima, les larmes aux yeux : *Pauvre Canada !* C'était une énorme fausseté dont le seul but consistait à revitaliser une foi vacillante. La Dre Curie a été très claire concernant la Science et le climat, et poursuivre dans la voie du catastrophisme, c'est l'équivalent du *Pauvre Canada !* d'autrefois. Faire peur au monde pour gagner des votes... c'est contre mes valeurs personnelles et mon éthique professionnelle. Je ne veux pas qu'on s'abaisse à recourir à ce procédé malhonnête.

— Paul...

—Le climat, c’est porteur au plan politique. La science peut dire une chose aujourd’hui et le contraire le lendemain! On est bien parti avec le sondage qui nous donne 12 % de votes. Continuons donc dans cette voie-là... C’est ce que je pense...

—Jean... tu veux reprendre la parole? Très rapidement, s’il-te-plaît...

—Je trouve bizarre que l’on puisse faire un sondage sur la popularité d’un parti alors que ce parti n’existe même pas...

—Mes amis, dit la présidente en se levant, j’ai personnellement fondé ce parti et je veux qu’il poursuive sur la voie de la *crise climatique*. C’est porteur. Mais je suis sensible à l’argumentaire de Raoul. On va donc aussi parler d’injustice climatique. On va ainsi couper l’herbe sous le pied de Québec solidaire. Et avec cette orientation, on pourra facilement obtenir du financement. Oublions les chinoiseries de madame Curie. Quant à toi, Jean, malheureusement, je ne crois pas que tu puisses demeurer dans l’exécutif du parti. Sans t’insulter, tu devrais plutôt militer pour la CAQ, ou même pour le Parti conservateur du Québec. Je te souhaite bonne chance...

Jean Fournier se leva lentement, salua ses ex-collègues de la tête, et se dirigea vers la porte. Il se retourna et dit en accentuant chaque mot :

—Pauvre Canada! Pauvre *NPCQ*!

Puis il sortit lentement, la tête basse, conscient de ses efforts futiles.

\*\*\*

Aux élections provinciales de 2022, le *NPCQ* n’obtint que 1,8 % du vote populaire, et se saborda.

Judith Currie, qui avait suivi la soirée électorale du Québec à partir de son domicile au Nevada, conclut que la Science avait peut-être encore une chance d’influencer les décideurs et le monde.

DIALOGUE EN MI MINEUR<sup>9</sup>

David Roussel composa un numéro sur son *iPhone*. Il soupira et attendit qu'on lui réponde.

— Ouais ! lança une voix sur un ton agressif.

— J'aimerais parler à monsieur William Beauséjour, s'il-vous plaît.

— Bill Beauséjour ! C'est moi. Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Je me présente : David Roussel.

— Vous êtes Français ?

— Français d'origine, oui. Mais je vis au Québec depuis plus de quarante ans, monsieur Beauséjour.

— Comment ça se fait que les Français ne perdent jamais leur maudit accent pointu ? Il me semble que si ça faisait quarante ans que j'étais en France, je parlerais à la française. Sacrement !

— Difficile à dire, cher monsieur. Peut-être que les Français n'ont pas une bonne oreille pour les langues...

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Je suis le père de Pascal, un élève qui est dans la même classe que votre fils Robert

— Bob ! On l'appelle Bob ! Et puis après ?

— C'est que votre garçon intimide le mien... à la récréation et sur le chemin de l'école... à l'aller et au retour.

— Pascal... le *fife* ! Je me souviens... Mon gars m'en a parlé...

— Pourquoi dites-vous que Pascal est un... *fife* ?

— Écoutez... Je ne connais pas votre gars. C'est Bob qui m'a dit qu'il était un *fife*...

— Un... *fife*, qu'est-ce que ça veut dire pour vous et votre garçon ?

— Vous posez une drôle de question, vous. Un *fife*... c'est un fifi ! C'est tout. Comme une tapette... Un homo...

— Je comprends. Quelqu'un d'efféminé... c'est ça ?

---

9. Cette nouvelle s'inspire du deuxième mouvement *Andante con moto* en mi mineur du quatrième concerto pour piano op. 58 de Ludwig Van Beethoven (1806). La fin du mouvement est dans le mode majeur... comme cette nouvelle !

— En plein ça ! Quelqu'un qui n'est pas capable de se tenir debout, de se défendre, de se battre.

— Et pour vous... et votre fils... être efféminé, c'est mal. Ce n'est pas correct.

— Un gars, c'est un gars et une fille, c'est une fille !

— Pour être un gars, d'après vous, il faut savoir se battre.

— C'est en plein ça. Il faut savoir se défendre, savoir se battre, et ne pas de se laisser écoeurer par...

— Pas de se laisser écoeurer... par... par qui ?

— Par des gars qui sont plus... plus... *tough*.

— C'est intéressant ce que vous dites, monsieur Beauséjour. Très intéressant. Pourquoi les gars *tough* écoeurent-ils ceux qui ne sont pas capables ou qui ne veulent pas se battre ?

— C'est la loi de la nature, monsieur le Français. Les brochets mangent les perchaudes, les loups mangent les agneaux, les lions mangent les gazelles, et ainsi de suite. C'est comme ça que ça marche ! Est-ce qu'il faut que je vous fasse un dessin ?

— Mais là, vous parlez d'animaux, monsieur Beauséjour. Je peux me tromper, mais il me semble que le comportement des animaux ne devrait pas servir de modèle aux humains, sauf dans de rares exceptions.

— Euh... mais pourquoi votre garçon n'est pas capable de se défendre et de se battre ? Il est malade ? C'est un handicapé ?

— Mon fils Pascal, monsieur Beauséjour, est un violoniste de très grand talent. Il a commencé à jouer de cet instrument à l'âge de quatre ans et depuis, il s'est produit avec les orchestres symphoniques de Trois-Rivières, Laval et Longueuil. Il va jouer très bientôt avec l'Orchestre symphonique de Montréal dans la série *Place aux jeunes prodiges*.

— Mais vous... ça vous dérange pas qu'il soit... gai ?

— Si mon fils était gai, je l'accepterais sans difficulté. Mais je doute qu'il le soit. Vous savez, monsieur Beauséjour, Il ne faut pas confondre sensibilité, savoir-vivre, bonnes manières... et homosexualité.

— Votre fils est un artiste. Et les artistes n'aiment pas se battre... C'est ça ?

— Monsieur Beauséjour, si Pascal se battait et se brisait le poignet, il n'aurait plus aucune chance de faire carrière dans la musique.

Une simple foulure l'empêcherait de faire ses trois heures de violon par jour pendant une année complète. Il prendrait alors un retard irrécupérable.

— Je comprends. Il ne veut pas se faire mal aux mains, parce qu'il joue du violon...

— Oui. Exact. Aimez-vous la musique, monsieur Beauséjour ?

— J'aime le *country*. Mais c'est sûrement pas le genre de musique que vous aimez, vous et votre fils Pascal ? Votre genre à vous doit être le classique et seulement le classique...

— Il y a de la bonne musique dans tous les genres, monsieur Beauséjour. Mon fils Pascal aime le jazz et... tenez-vous bien... il adore le Heavy Metal. Il aime les groupes comme Metallica, Iron Maiden et Black Sabbath. Il aime l'énergie qui se dégage de cette musique.

— J'en reviens pas ! Écoutez, monsieur Roussel, je vais parler à mon fils Bob, et les choses vont s'améliorer. Ne vous en faites pas. Mon gars m'écoute toujours quand je lui parle !

— Je suis très content de l'entendre, monsieur Beauséjour...

— Lâchez-moi le *monsieur*. Appelez-moi Bill.

— J'aimerais davantage vous appeler *William*. C'est tellement un beau nom, William ! Et moi, c'est David...

— Parfait, Dave.

— Bon... J'ai une proposition à te faire, William. J'ai des billets pour le prochain concert de Pascal avec l'Orchestre symphonique de Montréal. C'est dans deux semaines. Il va jouer le concerto de Sibelius. Une très belle musique. Je te les offre. Tu pourrais venir avec ta conjointe et Robert, si tu veux.

— Pourquoi pas ! Ça sera la première fois que je vais aller voir un concert. Ça devrait être intéressant.

— Je vais remettre les billets à Pascal pour qu'il les donne à Robert demain, durant la récréation. Ça te va ?

— Parfait, mon Dave !

## LE COL ROULÉ...

Pierre-Luc Pinard est l'associé principal de la firme d'ingénierie PLP Inc., qui compte une douzaine d'employés. Le siège social de cette petite entreprise est situé à St-Jérôme.

PLP Inc. se spécialise dans la planification de projets majeurs d'ingénierie et a développé une capacité d'expertise enviable dans ce domaine. Sa réputation aurait justifié un nombre d'employés nettement plus élevé, mais Pierre-Luc est une personne de terrain et la croissance de sa firme l'aurait relégué à un rôle de gestionnaire qui ne correspond vraiment pas à ses intérêts professionnels.

Le programme très chargé d'aujourd'hui, composé de rencontres et de déplacements, lui convient parfaitement : Lever à 6 h 10, petit déjeuner à 6 h 30, dépôt de sa valise à la consigne de l'hôtel, taxi pour l'aéroport de Matagami, vol privé jusqu'à Radisson (LG2), hélicoptère jusqu'à un camp isolé, entrevues avec des employés, optimisation du système informatique de planification, retour à Matagami, souper avec les dirigeants de la compagnie et vol de retour à Montréal. C'est la dernière journée d'un contrat particulièrement lucratif, et il a hâte de retrouver Valérie, sa conjointe.

C'est janvier et un froid sibérien tétanise cette région au climat nordique. Pierre-Luc prépare sa tenue de la journée et il hésite entre une chemise en velours Façonnable et un col roulé vert en laine, un présent de sa belle-sœur lors de l'échange familial de cadeaux de Noël. Il opte pour le col roulé, qu'il va porter pour la première fois.

Arrivé à l'aéroport de Matagami, il aperçoit le *Cessa 421* qu'il doit prendre pour se rendre à Radisson.

Dans l'avion, il retrouve François Aubry, un pilote qu'il aime bien et qui répond avec gentillesse à toutes ses questions sur les techniques de vol. Pierre-Luc est un passionné d'aviation depuis qu'il a réalisé un contrat qui l'avait mis en relation avec des contrôleurs de la circulation aérienne dans toutes les tours de contrôle du Québec. Il s'assoit à la place du copilote et suit attentivement les échanges de François avec la tour de contrôle. Puis, suivent les explications techniques du pilote au sujet du *Cessna*. Un échange ininterrompu de

questions-réponses. L'ingénieur veut tout savoir au sujet de l'appareil et des techniques de vol.

L'atterrissage à l'aéroport de La Grande Rivière à Radisson est parfait, avec les explications du pilote à la clé.

— Pierre-Luc, ton hélicoptère t'attend sur l'héliport. Bon vol !

— Merci. Une grosse journée comme je les aime ! On se revoit à 17 h 15 à l'aéroport.

— C'est possible que j'aie personnellement te reconduire à Montréal, ce soir. Je vais en profiter pour te familiariser avec le système *ILS*<sup>10</sup>.

— C'est extra. À ce soir.

C'est dans l'hélicoptère que les premiers symptômes se manifestent. Pierre-Luc se met à tousser et à ressentir des picotements sur la peau... qui se transforment en démangeaisons quasi insupportables.

— Mais qu'est-ce qui m'arrive ? murmure-t-il.

Jérôme, le pilote, se tourne vers lui et demande :

— Des problèmes, Pierre-Luc ?

— J'espère que non. Ça me pique partout.

- Un nouveau vêtement, peut-être... ou des punaises que tu rapportes de l'hôtel ?

— Arrête-moi ça, les punaises ! Non, un col roulé en laine que m'a donné ma belle-sœur... Il est neuf. Un cadeau de Noël...

— Elle a peut-être mis de la poudre à gratter dedans pour te jouer un tour...

— Ça me surprendrait. Pas son genre de faire des blagues. Mais on dirait que ça s'en va... Ouf !

— Tant mieux !

L'hélicoptère se pose sur une structure faite de troncs d'arbre embouffetés. Pierre-Luc aperçoit une roulotte de chantier à 600 mètres au nord. Comme le terrain est recouvert d'une boue crevassée et gelée, il est impossible de se rendre au campement à pied.

— J'ai reçu un appel, Pierre-Luc. Ils vont venir te chercher en bulldozer ! Je vais attendre qu'ils arrivent avant de repartir. Je ne voudrais pas te décapiter...

— C'est gentil de ta part...

Un gigantesque bulldozer s'approche alors lentement et le conducteur fait signe à Pierre-Luc de sauter sur la pelle du masto-

10. Système d'atterrissage aux instruments.

donte. «*Décidément, comme consultant, j'aurai eu droit à tous les modes de transport!*» se dit-il en se remémorant l'essai d'un blindé lors d'un contrat avec les Forces armées belges.

Ses démangeaisons reprennent, accompagnées d'une irritation des yeux. «*La journée va être longue!*» songe-t-il pendant que le Bulldozer s'approche du campement.

Arrivé à la roulotte, il salue tout le monde et se met aussitôt au travail, en faisant tout son possible pour masquer son inconfort. À plusieurs reprises, il se rend à la salle de bain pour enlever son chandail et s'éponger à l'eau fraîche. Chaque fois, cela lui donne un bref répit d'une trentaine de minutes.

En après-midi, les démangeaisons refont surface, mais cette fois, avec une nouvelle intensité. C'est insupportable. Encore des visites à la salle de bain. Lors d'une de celles-ci, il repère un rouleau d'essuie-tout... «*...et si j'en enroulais autour de mon torse?*» Il rejette cette idée, qu'il juge impraticable.

Vers 15 h00, il convoque l'équipe pour transmettre des instructions concernant l'utilisation du nouveau système optimisé de planification des opérations. La rencontre se déroule parfaitement.

Quand Jérôme lui signale son arrivée prochaine, Pierre-Luc se rend à l'héliport de fortune, toujours en bulldozer, et attend prudemment que l'hélicoptère se pose. Il salue de la main le conducteur du mastodonte et prend place à bord de l'hélico.

— Je suis en peu en avance, Pierre-Luc, parce qu'on annonce une mauvaise météo. On prévoit des vents de l'est de vingt nœuds, et des rafales à trente. Dans ces conditions-là, ce serait très difficile de se poser sur les *buches*.

— C'est correct. J'avais fini mon travail de toute façon.

— Comment vont tes démangeaisons ?

— C'est pire que jamais... Mais ça se calme de temps en temps...

— Pauvre toi !

L'hélicoptère arrive sans encombre à l'aéroport, où le *Cessna 421* attend son passager.

— Comment s'est passée ta journée, Pierre-Luc ? s'informe le pilote François Aubry.

— Pas très bien. J'ai reçu un chandail comme cadeau de Noël et je crois que je suis allergique à la laine. On dirait que ça vient par vagues. J'ai des démangeaisons et je pourrais me gratter au sang. Très,

très pénible ! Changement de sujet... Jérôme m'a dit que la météo était moyenne ?

— C'est ennuyeux pour toi, les démangeaisons. Tu es probablement allergique à la laine. Il ne faut pas trop s'en faire avec la météo... le *Cessna* est capable d'en prendre. Et on aura un bon vent de face au moment de l'atterrissage. Mais ça va brasser en chemin. Tu n'aimeras peut-être pas...

— Ne t'inquiète pas pour moi. Ce soir, je soupe à l'hôtel avec deux ou trois membres de la direction. Je vais en profiter pour prendre une douche et changer ce maudit chandail-là avant le repas. À la pou-belle !

— Je te comprends. Bon, on va décoller par un vent de travers... regarde bien la manœuvre...

— Désolé, François, j'ai encore une crise de démangeaisons et je ne peux pas me concentrer sur ce que tu fais ni suivre tes explications.

Le vol de 450 kilomètres se déroule sans problème, malgré les turbulences.

— Je viens de recevoir un message pour toi, Pierre-Luc. Tu ne vas pas aimer. Dès que nous atterrirons, tu devras te rendre directement au restaurant, sans passer par ton hôtel. Il s'agit d'un nouveau restaurant qui vient tout juste d'ouvrir, *Le Minotaure*. Les gens que tu dois rencontrer ont un horaire très serré, semble-t-il. Aussi, le vol pour Montréal est remis à demain matin à cause de la météo. Départ à 8 h 30.

— Pas vrai ! Moi qui voulais prendre une douche et changer ce maudit chandail-là !

— C'est fâchant !

Pierre-Luc se rend donc au restaurant *Le Minotaure* où l'attendent le président-directeur général et la vice-présidente du département d'ingénierie de la compagnie.

— Bonsoir, Pierre-Luc ! s'exclame le PDG Robert Lacoste qui, fidèle à son habitude, lui serre vigoureusement la main.

La VP aux opérations, Michèle Lacombe, reste assise et lui offre son plus beau sourire.

— Mon cher Pierre-Luc, poursuit Robert, nous n'avons qu'une heure, mais nous souhaitons te rencontrer, Michèle et moi, pour te remercier de ton excellent travail. Tous les systèmes que tu as mis en

place fonctionnent à merveille. Nous voulions aussi te remercier pour ton attitude toujours très professionnelle et pour ta bonne humeur qui fait merveille auprès des gens avec qui tu travailles.

—C'est très gentil de votre part, réplique Pierre-Luc, alors qu'une nouvelle vague de démangeaisons s'annonce...

—Je suis tout à fait d'accord avec Robert, renchérit Michèle Lacombe. Contrairement à bien d'autres consultants qui se prennent pour d'autres, toi, Pierre-Luc, tu sembles t'amuser en travaillant. Jamais tu n'es d'humeur maussade. Je suis certaine que nous allons recourir de nouveau à tes services.

—Merci. Je dois dire que j'ai aussi beaucoup aimé travailler avec vous et, en fait, avec tous les membres de votre personnel. Vous avez réussi à bâtir une très belle culture d'entreprise.

Le serveur se présente et le trio commande des langoustines et une bouteille de vin blanc. Le PDG précise au serveur qu'ils ont moins d'une heure pour souper.

Vingt-cinq minutes plus tard, le repas est servi et à moitié entamé lorsque quatre gros types, passablement éméchés, s'assoient à la table voisine. Pierre-Luc leur jette un coup d'œil et constate que l'un des convives est un état d'ivresse avancée. Ce lourdaud réussit à balbutier :

—En... envoie, Gérard, dis-leur que j'ai be...bu un 40 onces de rhum à moé tout sse... seul. Envoie !

—C'est vrai les gars, confirme le dénommé Gérard. Mike a bu à lui tout seul une bouteille de *Captain Morgan*... à lui tout seul.

—C'est vrai, les gars, à moé tout seul. Une pleine bouteille.

—Des vrais soulons ! lance le PDG entre les dents.

—Une vraie honte ! malgré Michelle Lacombe. Le resto ne devrait jamais accueillir des gens aussi ivres !

—Je vais aller pi-pisser, fait savoir Mike, tandis que la vice-présidente lève les yeux au ciel.

Mike se lève, émet un lourd hoquet sonore, cherche des yeux la porte de sortie... tourne de l'œil et vient s'affaler sur la table de Pierre-Luc, Michelle et Robert en éclaboussant tout le monde, notamment Pierre-Luc. Les amis de Mike le retirent de cette fâcheuse position et quittent la salle à manger en soutenant leur ami, sans demander leur reste.

— Mon Dieu ! s'exclame Michelle Lacombe Ton beau chandail, Pierre-Luc. Il est tout taché de sauce. Je crois bien qu'il est fichu ! La sauce à base de tomate, ça ne pardonne généralement pas !

Ce à quoi le PDG, toujours en mode solution de problèmes, ajoute :

— Peut-être pas fichu, Michelle. Je vais appeler l'hôtel pour qu'il le nettoie pendant la nuit.

Il demande à parler au propriétaire de l'hôtel, à qui il explique la situation en phrases brèves. Michelle ne peut s'empêcher de sourire devant l'efficacité de son patron. Pendant ce temps, Pierre-Luc tente d'enlever, avec une serviette de table, l'énorme tache qui orne tout le devant de son col roulé.

— Ce n'est pas grave ! répète-t-il. J'ai des vêtements de rechange à l'hôtel.

La propriétaire du restaurant vient s'excuser, leur indique que le repas est gratuit et que de plus, elle paiera le nettoyage.

— La prochaine fois, ne permettez pas à des soulons d'aller du bar à la salle à manger ! lance le PDG d'un ton autoritaire.

Puis il dit à l'intention de Pierre-Luc :

— Je vais aller te reconduire à ton hôtel. Excuse-nous encore une fois ! Matagami, c'est une place d'abrutis ! Plus de réunions de direction dans cet endroit ! Jamais !

Arrivé à son hôtel, Pierre-Luc rencontre le propriétaire, qui le prie de lui remettre le col roulé.

— Il est encore humide. Nous ne devrions pas avoir trop de problèmes. Nous avons une excellente blanchisseuse qui nous vient des Philippines. Elle fait des miracles. Je l'ai fait venir ce soir spécialement pour vous.

Merci. C'est gentil.

— Pierre-Luc remet son *Kanuk* et file à la consigne pour retrouver son bagage... qu'il ne trouve pas. Désarmé, il se rend à la réception...

— Non ! Pas encore un vol ! se désole la réceptionniste. C'est le troisième, cette semaine !

— Pas vrai ! Je pense que je vais boire moi aussi un quarante onces de rhum !

— Dans ce cas, vous devriez faire vite... Le bar ferme dans une heure !

— C'était une blague, mademoiselle.

La réceptionniste remet au client un *kit de survie*, pour reprendre son expression : brosse à dents avec dentifrice, peigne, nécessaire de rasage, fragrance.

Le lendemain matin, le col roulé, suspendu à un cintre, est accroché à la poignée de porte de la chambre de Pierre-Luc.

— Je vais être encore obligé de porter cette horreur piquante. Ce n'est pas possible ! Le pire mandat de toute ma vie ! Le pire...

Pierre-Luc sort le chandail de la cellophane et le vérifie... Il est en parfaite condition ! Il y a une note de la blanchisseuse disant, en anglais, qu'il lui avait fallu laver le vêtement deux fois pour faire disparaître la tache et l'amidon en quantité excessive.

Pierre-Luc prend le col roulé, le sent et l'enfile nerveusement. Rien de fâcheux ne survient. Il déjeune et se hâte pour rejoindre le *Cessna* à l'aéroport.

— Comment vas-tu aujourd'hui, Pierre-Luc ?

— Jusqu'à maintenant, tout va bien. Aucune démangeaison. Le chandail ne pique plus. La vie est belle. Espérons que ça va continuer !

— Tant mieux ! On va partir, maintenant.

— D'accord.

Le *Cessna 421* décolle et prend lentement de l'altitude. Comme le pilote et son *assistant* ont le soleil dans la figure pendant une grande partie du vol, ils doivent ajuster plusieurs fois les pare-soleil. Puis, François explique à son passager les rudiments du système *ILS*, qui facilite l'atterrissage de façon remarquable.

— Et ton chandail ?

— Tout est beau jusqu'ici.

— Tu dois être allergique à l'amidon. C'est assez courant. Les fabricants asiatiques en mettent plus que de raison. Il faut donc laver les vêtements à quelques reprises avant de les porter.

— Je ne le savais pas. J'ai passé un très mauvais quart d'heure, crois-moi... J'ai même pensé à...

François interrompt son interlocuteur de la main et écoute le message qui lui parvient à l'instant.

— Bon. C'est ma compagnie. Les gens de l'hôtel ont retrouvé ton bagage. Les employés du quart de jour l'avaient caché dans un bureau pour éviter qu'il se fasse voler. La direction va te l'envoyer par *Fedex* ou *UPS* à ton bureau.

—Excellent. J'ai hâte d'arriver pour retrouver ma charmante femme.

—Je te comprends...

Le vol terminé, Pierre-Luc remercie son pilote et saute dans un taxi pour se rendre chez lui, à Blainville.

Arrivé à son domicile, il ferme la porte du véhicule et se retourne. Aussitôt, la porte de la maison s'ouvre et Valérie sort sur le balcon, malgré le froid. Elle est radieuse et vibrante. On pourrait engouffrer le monde entier dans son sourire.

Pierre-Luc entre et enlève son anorak, que sa femme accroche sur un cintre et range au vestiaire.

—Ah! Tu portes le col roulé que ma sœur t'a donné. Comme c'est gentil. Il te va très bien. Elle m'a appelée pour me conseiller de le laver une ou deux fois avant que tu le portes...

—Ta sœur a un sens incroyable du *timing*... réplique Pierre-Luc en embrassant longuement sa femme.

Cette dernière le regarde dans les yeux. Elle irradie tout en dégageant une *aura* spéciale. Son beau visage attire sur elle la totalité de la lumière ambiante...

—Mon amour, dit-elle, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer... mais seulement à l'apéro.

Pierre-Luc réfléchit, affiche à son tour un grand sourire et répond :

—Ne savais-tu pas, ma chérie, que l'alcool n'est pas recommandé aux femmes enceintes?

Ils s'enlacèrent comme la toute première fois... les larmes aux yeux.

## LOTO-QUÉBEC

### LES PERDANTS !

Ti-Paul n'est pas une lumière.

Natif du quartier Hochelaga-Maisonneuve, il lâcha l'école sans avoir complété son secondaire. Il est donc un analphabète qui peine à déchiffrer les manchettes d'un journal. L'école fut pour lui une expérience dévalorisante, voire traumatisante, avec les : « Si Ti-Paul a compris, tout le monde doit avoir compris ! » que lançaient constamment ses enseignants. Aussi, abandonner l'école fut pour lui un grand soulagement.

Ti-Paul mesure 1,60 mètre et pèse 45 kilos ! D'où les surnoms dont tout le monde l'affuble : ti-cul, le nain, Popeye, p'tite bite, le minus, ti-boute, et combien d'autres appellations, encore, tout aussi *gratifiantes*.

Incapable de se trouver un emploi à Montréal, il postula pour un poste de chauffeur de camion pour le compte d'une entreprise de Sept-Îles, alors cruellement en manque de personnel.

Deux gaffes eurent raison de sa carrière.

Première gaffe.

Après avoir déchargé du gravier dans un chantier d'*Hydro-Québec*, il oublia de descendre la benne du camion. Le passage sous un viaduc fut catastrophique, et pour la benne, et pour le viaduc, et pour ce qui lui restait d'amour-propre. Après ce malheureux accident, on l'appela : « Ti-Paul la benne en l'air ». Il devint alors la risée de tout Sept-Îles, et même au-delà, car les nouvelles vont vite en région.

Mais le pire restait à venir.

Deuxième gaffe.

Charles, un camionneur de la compagnie, avait livré une cargaison d'huile à moteur à Labrador City et s'était malencontreusement

fourvoyé dans l'équipement de pompage. Il avait pris un *coupling femelle* au lieu d'un *coupling mâle*, et ne pouvait donc pas décharger le produit dans les réservoirs de l'*Iron Ore*.

Mis au fait, le contremaître avait écrit sur un bout de papier *Coupling mâle* et l'avait donné à Ti-Paul en lui disant : « Dépêche-toi, Ti-Paul, prends le pick-up et va porter ça à Labrador City. Charles attend après ça pour décharger. Tu coucheras au Two Seasons, ce soir ».

Une jolie trotte de 805 kilomètres sur un chemin à peine carrossable. Et Ti-Paul alla porter le bout de papier à Charles, plutôt que... la pièce.

Le bout de papier ! Plutôt que... la pièce !

Ti-Paul n'est pas une lumière !

La compagnie de camionnage, qui dut envoyer à grands frais la pièce par hélicoptère à l'*Iron Ore*, congédia Ti-Paul.

Une semaine plus tard, celui-ci prit son courage à deux mains et alla au Centre d'embauche de Sept-Îles, qui lui trouva un emploi de journalier à Havre-Saint-Pierre.

Il sauta dans sa *Pontiac* et partit pour le *Havre* en écumant les bars qui jalonnent ce parcours de 220 kilomètres. C'est ainsi qu'il fit la rencontre de Loulou, dont le métier s'avérait... ambigu. Loulou n'était pas très jolie, mais elle était petite, un avantage indéniable pour Ti-Paul, et elle avait des seins qui cherchaient à s'évader de son soutien-gorge. Un autre avantage, car Ti-Paul adorait la démesure mammaire. La chair est faible... surtout quand la tête l'est aussi !

Il faut toutefois admettre que Loulou se retint de rire quand elle vit Ti-Paul tout nu la première fois. Un signe d'intelligence, ou de son instinct de survie ? Difficile à dire !

La *Pontiac* 1991 arriva finalement à Havre-Saint-Pierre avec ses deux passagers et après deux alertes d'un moteur (V6-3,1 litres) en surchauffe.

Ti-Paul et Loulou se cherchèrent un logement et optèrent pour une maison mobile à l'extrémité est de la petite ville de 3 500 habitants. Une maison mobile de location délabrée, mais néanmoins habitable.

L'emploi de journalier consistait à faire le ménage des wagons du train qui faisait un aller-retour à la mine, à 27 kilomètres au nord. Un emploi qui convenait parfaitement aux aptitudes peu reluisantes de Ti-Paul.

Loulou le conduisait au train le matin et revenait le chercher en fin d'après-midi. Elle profitait de la voiture pour faire quelques emplettes ou encore, visiter les alentours. Après un mois de cette routine, elle se lassa et trouva un emploi de serveuse au bar d'un restaurant très populaire au Havre, *Chez Sylvie*. Ce travail lui permettait d'empocher de généreux pourboires, en grande partie attribuables à ses énormes mamelons toujours sur le qui-vive.

Le salaire de Ti-Paul et celui de Loulou, ainsi que ses pourboires, permettaient au couple de joindre les deux bouts. Mais sans plus.

Ti-Paul se fit quelques amis qui avaient en commun un grand intérêt pour la bière et les *petits* larcins commis aux dépens de la compagnie. Par exemple, ils volaient des feuilles de contreplaqué et des outils pour construire leur chalet respectif. Lors d'un accident d'hydravion survenu à la mine, la chaloupe à moteur qui aurait permis d'effectuer un sauvetage avait tout simplement disparu. En fait, elle se trouvait au chalet d'Alfred, le meilleur ami de Ti-Paul.

Influençable comme le sont généralement les simples d'esprit, Ti-Paul commença lui aussi à ramener à la maison divers articles, dont un ordinateur portable qu'un cadre distrait avait oublié dans le wagon réservé aux dirigeants de la mine.

À un certain moment, Ti-Paul se mit à soupçonner Loulou d'infidélité. Il lui semblait que plusieurs hommes la regardaient d'une *drôle de façon*, que ce fût à l'épicerie ou lors de leurs promenades dominicales. Loulou travaillait maintenant au bar en fin d'après-midi et en soirée, ce qui faisait qu'elle était libre toute la journée. Que faisait-elle de tout ce temps ? Elle s'intéressait de moins en moins au sexe... signe possible, voire probable, qu'elle trouvait satisfaction ailleurs que dans le lit de Ti-Paul. Le climat se détériora au point qu'il pouvait s'écouler plusieurs jours sans qu'ils ne s'adressent la parole. Loulou commença à réfléchir sérieusement à la possibilité de quitter Ti-Paul pour rejoindre sa sœur à Montréal. La distance et l'absence de moyens de transport faisaient toutefois obstacle à ce projet.

Chaque semaine, Ti-Paul achetait un billet de loterie *Célébration*. Il disait toujours à Loulou : « Je sens qu'un jour je vais gagner le gros lot ! » Ne courant pas de chance, Loulou transcrivait le numéro du billet de loto de son *tchum* dans le journal local, à la section des paris. Elle savait que si son conjoint gagnait le gros lot, il la laisserait tomber. Et elle voulait toucher sa part de la cagnotte avant leur rupture.

Un samedi matin, Ti-Paul feuilletait le journal en regardant principalement les photos. C'est alors qu'il vit, écrit noir sur blanc, un numéro de loto. Aussitôt, il courut chercher son billet...

— JE LE SAVAIS, TABARNAK! JE LE SAVAIS! J'AI GAGNÉ UN MILLION DE DOLLARS. LOULOU! J'ai...

Il s'interrompit aussitôt. Devait-il le dire à sa compagne?

— Oui... Qu'est-ce qu'il y a, Ti-Paul?

Trop tard! De toute façon, si Loulou avait un amoureux, le million que Ti-Paul venait de gagner réglerait vite le problème. C'est bien connu que les femmes préfèrent les riches aux pauvres. Quand elles en ont le choix, bien entendu.

— Loulou, j'ai gagné un million de dollars au loto. Je suis riche!

— Es-tu sûr? Veux-tu que je vérifie?

— Pourquoi faire? Je te dis que j'ai gagné... ça devrait suffire!

— D'accord. Qu'est-ce que tu vas faire? demanda Loulou dont les yeux brillaient soudainement comme des lucioles en train de bati-foyer par une nuit sans lune.

— Un gros party et après, on s'en va chercher mon gros lot à Montréal. Un million! Sacrement!

— Félicitations!

— Merci.

— On va y aller comment à Montréal? Avec la *Pontiac*?

— Sûr que non! En avion!

— Les billets coûtent cher!

— C'est vrai. Je vais devoir emprunter de l'argent. Je vais aller à la Caisse d'économie et d'entraide sociale... Ça doit être ouvert le samedi matin...

— Prends une douche et habille-toi comme il faut avant d'y aller, suggéra Loulou. Tu dois faire une bonne impression.

— Pas le temps!

Jour de chance! La Caisse était ouverte et c'est le gérant lui-même qui travaillait ce matin-là. Un dénommé Marcel Despatie.

— Quoi? Vous avez gagné un million de dollars? Félicitations! Est-ce que vous avez signé le billet? C'est très important de le faire...

— Le problème, c'est que j'ai pas d'argent pour aller chercher mon million. Je dois payer deux billets avion, l'hôtel à Montréal, même si ç'a pas besoin d'être un hôtel de luxe, le restaurant...

Ti-Paul avait répété cette phrase à de nombreuses reprises dans sa *Pontiac*, question de donner l'impression d'être une personne en pleine possession de ses moyens.

— Je crois, monsieur Lecorre<sup>11</sup>, répliqua monsieur Despatie, que vous devriez vous en tirer avec un prêt de 5 000 \$. Vous allez à Montréal. Vous récupérez votre argent. C'est rapide avec Loto-Québec. Vous revenez. Vous remboursez votre prêt et vous déposez votre argent dans notre succursale. Je prépare votre prêt. Vous êtes chanceux, j'ai un pouvoir discrétionnaire pour les prêts de 5 000 \$ et moins. Je n'ai donc pas besoin de l'autorisation de mon supérieur. Donnez-moi quelques minutes.

Le gérant se surpassa au niveau de la qualité du service, puisqu'il réserva lui-même les billets d'avion pour Ti-Paul et Loulou. Départ lundi matin et retour mardi après-midi... avec le million.

Tout fier, Ti-Paul s'arrêta chez Alfred pour lui annoncer la grande nouvelle et lui demander d'informer la *gang* qu'il y avait un gros party le soir même à la maison mobile. Bien sûr, les femmes et les blondes étaient également invitées. « Pas les deux en même temps ! » blagua Alfred avec un rire tonitruant qui effraya des bernaches.

Ti-Paul s'arrêta ensuite au *Marché Vigneault* et acheta dix caisses de bière qu'il déposa dans le coffre de la voiture. Il se procura aussi une flopée de sandwiches sans croûte pour le lunch qu'il avait prévu offrir en soirée.

Avec sa lourde charge, la *Pontiac* peinait à montrer la côte qui menait à la maison mobile, et l'échappement émettait une couleur bleutée inquiétante.

— Maudit bazou ! Je vais m'acheter un *Jeep Cherokee*... le modèle de l'année, sacrament ! *Full Equip*, en plus !

\*\*\*

Et le party débuta...

Alfred arriva le premier avec sa blonde Rita, dont le décolleté rivalisait avec celui de Loulou.

— Toute la *gang* va être là, mon Ti-Paul ! Toute !

Puis Alfred laissa partir un *waouh* ! assourdissant qui repoussa les ours, nombreux dans la région, à plusieurs kilomètres de distance.

11. Lecorre signifie *petit* ou *nain* en breton. Note de l'auteur.

— Il est toujours comme ça, mon homme, quand il est content ! s'exclama Rita. Il crie comme un damné.

Puis Gus se présenta en chantant...

— *Y'a tu d'la bière icitte? Si y'a pas d'bière icitte, je décrisse d'icitte!*

— Y en a pour te noyer d'dans ! le rassura Ti-Paul.

Le reste de la bande arriva et livra une bataille sans merci aux caisses de bière. Gus lança un vigoureux *Chu d'bonne humeur!* repris en chœur par toute la *gang*.

— CHU D'BONNE HUMEUR!!!

— Les femmes peuvent pisser dans la toilette de la maison, mais vous, les gars, allez au bord du bois, ordonna Ti-Paul avec une autorité qu'on ne lui avait jamais connue. L'autorité... d'un millionnaire !

Après la troisième caisse, les hommes commencèrent un concours de blagues.

— La connaissez-vous celle-là ? Les parents s'en vont dans un party et c'est la mémé qui garde les deux enfants, une p'tite fille de six ans et un p'tit gars de huit ans. Pis là, la mémé est ben de mauvaise humeur. A dit des affaires comme : *vous êtes mieux d'aller vous coucher quand je vais vous le dire et je veux pas de niaisage... compris?* Le p'tit gars demande alors à sa grand-mère : *ça fait combien de temps que t'as pas baisé, mémé?*

Tous éclatèrent d'un rire sans fin.

— CHU D'BONNE HUMEUR!!!

— Moi aussi j'en ai une bonne ! C'est le président des États-Unis qui est en hydravion et qui passe au-dessus de l'Alabama. Il voit un bateau avec deux Blancs d'dans et le bateau tire un Noir avec une corde. Le président dit au pilote : *amerris! Je vais aller les féliciter. C'est donc beau de voir ça... des Blancs qui font faire du ski nautique à un Noir!* Il félicite les deux Blancs et repart. Un Blanc dit à l'autre : *le président y connaît rien à la pêche aux crocodiles!*

Une première vague de rires se fit entendre, suivie d'une deuxième pour ceux qui avaient pris plus de temps à comprendre la blague.

— Écoutez ben celle-là, articula Rosaire avec difficulté. Bap-tême... Je l'ai oubliée. M'en souviens pu...

À la quatrième caisse de bière, Guy tomba pour la première fois.

— CHU D'BONNE HUMEUR!!!

Après la sixième, on mit de la musique et Rita entreprit de faire un striptease sur le petit balcon bien éclairé de la maison mobile. Une professionnelle qui, d'un mouvement pelvien lascif, envoya des hommes réfléchir derrière la cabane à outils ou dans le bois !

Au retour...

— Es-tu cochonne rien qu'un peu ! lança Serge en remontant la fermeture éclair de sa braguette.

À la sixième caisse, Guy tomba pour la deuxième... et dernière fois.

— ENVOYE, ENVOYE LA P'TITE JUMENT !

— ENVOYE, ENVOYE LA P'TITE JUMENT !

À la huitième caisse, Ti-Paul sortit sa vieille .303 *Lee-Enfield*, ce qui fit peur aux *dames*.

— Po-Paul, tu vas pas tirer sur tes invités, toujours ? rigola Loulou.

— Je suis écoeuré de ce criss de char-là, moé !

Puis il se mit à tirer sur la *Pontiac*... Dans les vitres, les pneus, les portes...

— Moé'ssi veut tirer su l'bazou ! s'écria Alfred, en manipulant l'arme avec difficulté.

La *Pontiac* fut transformée en passoire. Une balle fit même éclater le radiateur...

— On dirait que ton bazou pleure... dit Alfred avec de l'émotion dans la voix.

— *Amusons-nous... Faisons les fous !* chanta à tue-tête l'un des convives, avant de vomir ses dernières bières et de s'écrouler ivre mort.

— CHU DE BONNE HUMEUR !!!

À la dixième caisse, seuls les plus résistants pouvaient encore marcher ou se tenir debout. Les autres s'étaient affalés sur le maigre gazon pour cuver leurs bières, afin d'éviter de vomir dans leur véhicule.

Deux ou trois couples tentèrent de copuler, mais avec un succès très relatif.

— On va remettre ça à demain, Richard, t'es pu capable de bander ! Trop de bière ! Pis j'ai du foin plein les fesses ! se plaignit Violette.

Deux heures plus tard, le party prit fin avec le départ des fêtards.

—Ça, c'était un beau party! dit Alfred, le dernier à partir, en pleurant de gratitude. Le plus beau party de toute ma sainte vie!

—Toi, mon Alfred, t'es le meilleur ami que j'ai jamais eu, sanglota Ti-Paul en hoquetant.

Les deux amis tombèrent dans les bras de l'autre en beuglant comme des veaux.

Puis...

—Envoye, Rita, viens-t'en... ma cochonne!

\*\*\*

Le lendemain, Loulou arpenta le terrain et dit à Ti-Paul :

—C'est effrayant! Il y a des bouteilles de bière partout. Pour boire, tes amis sont là, mais quand c'est le temps de ramasser leurs cochonneries, ils disparaissent!

—Voyons, Loulou! On va rien ramasser. On laisse tout ça de même! Penses-tu qu'on va revenir habiter dans cette chiotte-là? Avec mon argent, je vais m'acheter la grosse cabane qui est à vendre sur le bord de la mer. 170 000 \$. Je perdrai pas mon temps à négocier. Je vais le payer le 170 000 piasses. Dret' là! Envoye, bonhomme! Donne-moi les clés pis sacre ton camp, stie! C'est ce que je va faire...

—Pis en d'dans! insista Loulou. Une vraie soue à cochons! En plus, la toilette est bloquée.

—Laisse ça de même!

—On va passer pour des maudits malpropres!

—Quand t'as un million... tu te crisses de ce que les autres pensent! C'est ma *phisolophie*, asteure!

\*\*\*

Ti-Paul et Loulou prirent un taxi pour l'aéroport d'Havre-St-Pierre.

—Pourquoi t'as pris une grosse valise de même, Loulou? On s'en va juste pour un soir...

—Au cas où tu déciderais de rester plus longtemps... On sait jamais, avec ton million...

—Oui. T’as raison. On dirait que des fois, Loulou, t’es plus intelligente que moi!

C’était la première fois que Ti-Paul et Loulou prenaient l’avion et les deux laissaient échapper des *Hiiii* à chaque petite turbulence. Arrivés à Montréal, Loulou reprit sa grosse valise, sous l’œil toujours étonné de Ti-Paul.

—Franchement, Loulou... une si grosse valise pour seulement un soir.

—Tu me l’as déjà dit...

Un taxi les déposa au 500, Sherbrooke Ouest, au Siège social de Loto-Québec.

—Va chercher ton chèque, Ti-Paul. Je vais t’attendre ici.

—Comme tu veux, Loulou. Ça sera pas long...

Ti-Paul disparut dans l’édifice de Loto-Québec. De son côté, Loulou demanda aussitôt au chauffeur de la conduire chez sa sœur, coin Iberville et Beaubien, dans Rosemont. Ainsi prenait fin l’*idylle* de Loulou et de Ti-Paul.

Ce dernier se présenta au comptoir de Loto-Québec<sup>12</sup> pour réclamer son million.

—Mais monsieur... ce n’est pas comme ça que nous procédons. Il faut prendre rendez-vous pour tout gain supérieur à 25 000 \$.

—Moé, je suis parti de Havre-Saint-Pierre pour venir chercher mon million. Je veux mon million. Pas ta l’heure... tu suite, stie!

—Vous avez fait bon voyage, monsieur Lecorre?

—Moyen. Mais je veux mon argent. Tu suite!

—Écoutez, monsieur Lecorre, ce n’est pas la procédure habituelle, mais je vais essayer de vous accommoder. Je vais commencer par vérifier votre billet.

—Pas besoin. Je l’ai fait à maison et je gagne un million. Et je l’ai dit à tout le monde, en plus. On a fait un méchant gros party pour fêter ça. Ça fait que...

—Oh! Vraiment désolée, monsieur Lecorre, votre billet n’est pas gagnant. Vraiment désolé.

—Ah ben tabarnak! Ça se passera pas de même! J’ai gagné, et je veux mon million! JE VEUX MON MILLION! JE VEUX MON MILLION! JE VEUX MON MILLION!

---

12. Le processus officiel de Loto-Québec peut s’avérer différent de ce qui est mentionné dans cette nouvelle. Licence d’auteur.

—Je suis désolée, monsieur Lecorre. Je comprends que vous soyez frustré, mais votre billet n'est pas gagnant. Désolée. Vraiment désolée.

La réceptionniste appela la sécurité et un colosse reconduisit un Ti-Paul hurlant et vociférant à la porte de l'édifice. Le gardien resta derrière la porte, les bras croisés, impassible.

C'est là que Ti-Paul se rendit compte que le taxi et Loulou avaient disparu. Grande déception !

Quand les choses vont mal... elles ne peuvent qu'empirer !

Après avoir passé une nuit affreuse au *Holiday Inn* pas très loin, rue Sherbrooke, Ti-Paul sauta dans un taxi, gagna l'aéroport et s'envola en direction *du Havre* avec arrêts à Québec et à Sept-Îles.

Arrivé *au Havre*, il sauta dans un taxi.

—Bienvenue, le millionnaire ! lui lança le chauffeur. Comment c'était Montréal ? Loulou n'est pas avec toi ? Comment ça se fait ?

—Mêle-toi de tes affaires, stie !

La vue de la côte menant à la maison mobile donna à Ti-Paul un haut de cœur. Le taxi le déposa à côté de la *Pontiac* et... d'une voiture de la Sûreté du Québec. Un policier sortit de la maison et vint à sa rencontre.

—Est-ce que vous êtes monsieur Paul Lecorre ?

—Heu... oui.

—Monsieur Lecorre, nous vous arrêtons pour vols de biens appartenant à votre employeur, dont un portable et divers outils marqués au nom de la compagnie. Nous avons un mandat de perquisition qui nous a autorisés à rentrer chez vous pour procéder à une fouille. Je vous signale, en passant, que la toilette est bloquée et que ça sent le diable dans votre maison. Monsieur Lecorre, vous êtes en état d'arrestation. Vous avez le droit de garder le silence. Si vous renoncez à ce droit, tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous. Avez-vous des questions ? demanda le policier en menottant Ti-Paul.

—Oui, j'en ai une. Est-ce que mon ami Alfred a aussi été arrêté ?

—Pourquoi devrait-il être arrêté ? interrogea l'agent en regardant Ti-Paul d'un air songeur. Qu'est-ce qu'il a fait de pas correct ?

—Ben... il a volé des feuilles de *plywood* pour se construire un *chack* au bord du lac, près de la *track*... Il a aussi volé une chaloupe à moteur, et plusieurs autres affaires.

—Quel est son nom de famille ?

—Beauséjour... Fred Beauséjour...

—Merci pour l'information, monsieur Lecorre. Non, il n'était pas recherché.

—Vous devriez voir Rita, sa blonde, une méchante cochonne !

Ti-Paul n'est pas une lumière ! Oh, que non !



## REMERCIEMENTS

Je veux remercier madame Marie-Louise Legault, éditrice et directrice de La Plume D'or, pour son appui indéfectible dans la préparation de ce recueil de nouvelles.

Mes remerciements vont également à ma conjointe Suzanne Rousseau, M.Bibl, qui a patiemment révisé mon manuscrit avec toute la minutie et l'intelligence qui la caractérisent. Ses conseils et ses suggestions sont toujours appropriés et contribuent à rehausser la valeur littéraire de mes écrits.